

## LA GRAPHIE DES GROUPES DE CONSONNES EN MYCÉNIEN ET EN CYPRIOTE

SOMMAIRE. Le thèse selon laquelle en mycénien l'omission graphique [§ 1] touche les consonnes finales de syllabe [§ 2] est contestable: elle se fonde sur des a priori non démontrés [§ 3]; elle est mise en défaut par l'initiale et la finale [§ 8]; les règles graphiques sont les mêmes à l'initiale qu'à l'intérieur [§ 4]; la syllabation connue est  $*C_1|C_2$  pour tous les groupes [§ 5] (ou  $*C_1|C_1C_2$  pour certains? mais ce ne semble pas être la solution [§ 6]), et on ne peut pas faire dépendre la graphie d'une autre syllabation (grecque ou non-grecque) [§ 7]. — Par contre il est possible d'ordonner les consonnes du syllabaire sur un «escalier»: un groupe est en principe écrit entièrement seulement si les consonnes y apparaissent dans le même ordre que dans l'escalier [§ 9]. Cet ordre correspond à peu près à celui de l'aperture [§ 10] (cas particuliers: groupes d'occlusives [§ 11]; groupes de non-occlusives [§ 12]); fait exception *ts*, noté *s* [§ 13]. Certains groupes sont parfois écrits entièrement malgré la règle [§ 15], mais l'inverse n'a pas lieu [§ 16]. Le syllabaire dispose de signes «complexes» [§ 17], qui ont généralement leur valeur monosyllabique (discussion de *rja rjo*) [§ 18], mais parfois aussi une valeur dissyllabique [§§ 19-21]. — Groupes de plus de deux consonnes [§ 22]. Groupes finaux [§ 23]. Occlusives finales ? [§ 24]. Consonne finale d'un premier terme de juxtaposé ou de composé [§ 25]. *b* [§ 26] à l'initiale du second terme d'un composé [§ 27]. Voyelle morte [§§ 28-31]. — Ces règles sur l'omission graphique des consonnes et sur le choix de la voyelle morte permettent de préciser certaines lectures [§ 14, §§ 32-34] (cas de syncope postmycénienne [§ 32]). Noter l'existence de groupes intervocaliques *wr wɫ* [§§ 35-36] et *wy* [§§ 35, 37] (discussion des traitements de  $*wy$  [§ 37]). — Le cypriot [§ 38] (discussion de la série *z/x* [§ 39]) ignore l'omission graphique de consonnes [§ 40] (autres que *b* [§ 42] et *n* antéconsonantique [§ 38]; discussion de  $*ns$  [§ 41]). La voyelle morte en cypriot semble dépendre, non de la syllabation, mais de l'«escalier» [§ 43]. Liste d'exemples [§ 44]. — Le pourquoi des règles mycénienne et cypriot [§§ 45-47] ne doit pas être dans la combinatoire des consonnes en minoen [§ 48]. Si on distingue entre règle graphique explicite et implicite [§ 49], la règle de l'escalier devait être implicite [§ 50], et avoir une raison phonétique ( $C_1$  se «détache» plus ou moins devant  $C_2$ ) [§§ 51-54].

1. On sait que le syllabaire mycénien<sup>1</sup> n'a que des signes de type *V*, *CV* et (dans quelques cas seulement) *VV*, *CVV*, *CCV*<sup>2</sup>, et ne permet donc généralement pas une notation exacte des groupes de consonnes. Une consonne suivie d'une autre consonne est tantôt supprimée graphiquement («*traitement 1*»: *+wastu wa-tu*), tantôt notée («*traitement 2*»), que ce soit à l'aide d'une voyelle fictive, dite voyelle morte (*+agros a-ko-ro*) ou d'un signe dit complexe (*+rhaptēr ra-pte*)<sup>3</sup>. On peut aussi parler de deux traitements graphiques des groupes de deux consonnes: (1) notation partielle (seulement la dernière consonne), (2) notation complète (ce traitement 2 pouvant comporter des variantes: *.a-ka-te/.a-ke-te, two/tu-wo/to-wo*).

De quelles règles dépend le choix entre les traitements 1 et 2?

- <sup>1</sup> Voir *Docs.*<sup>2</sup>, p. 385; Lejeune, *Coll. Cambridge*, pp. 135-6 = *Mém.* III, pp. 91-2. (Voir la bibliographie à la fin de cet article).
- <sup>2</sup> Au lieu des transcriptions à numéro *a<sub>2</sub> a<sub>3</sub> a<sub>4</sub> ra<sub>2</sub> ra<sub>3</sub> ro<sub>2</sub> pu<sub>2</sub>*, nous emploierons les transcriptions explicites *ha aj aw rja raj rjo phu* (cf. Mühlestein, *Gnomon* 35, 1963, p. 276; Lejeune, *Coll. Cambridge*, p. 7). Cette divergence avec les ouvrages qui emploient les transcriptions à numéro ne semble pas gênante, puisque les lecteurs de ceux-ci doivent de toute façon savoir que *a<sub>2</sub>* vaut *ha* etc.; quant à l'ordre alphabétique, on peut continuer à placer *rja* après *ra*, etc. (ceci à propos de Ventris, *Coll. Gif*, p. 228). La notation *aj aw raj*, au lieu de *ai au rai*, vise à éviter des ambiguïtés en transcription continue: *ajkasama / aiqeu* (Mühlestein, *loc cit.*; en effet, l'usage du tréma n'est pas satisfaisant, qu'on le restreigne aux cas tout contingents de *ai ai rai*, ou qu'on l'étende de manière conséquente et alors peu économique; l'emploi de <sub>3</sub> et <sub>4</sub> fait un peu saugrenu). La transcription *phu* resterait légitime même si la valeur du signe comprenait aussi *+bu* (possible, mais non nécessaire, dans *da-phu-ri-to-*); et, de même qu'on a remplacé *ke<sub>2</sub>* par *ze* malgré *o-ze-to* etc. (§ 17<sup>125</sup>), on peut remplacer *ra<sub>2</sub>* par *rja* malgré *a-ke-rja-te* (et malgré sa valeur occasionnelle *+la* ?) (§ 18).
- <sup>3</sup> Pour la transcription interprétée (qui naturellement doit se fonder sur une restitution systématique de l'état phonique mycénien, comme l'a fait Ruijgh, *EGM*, pp. 42-72, que nous suivons en partie), on ne peut pas se contenter de noter p.ex. *pe-ri-je-ja* Περίεια, car il faut que le lecteur puisse distinguer clairement entre un équivalent attesté en grec alphabétique, ou un équivalent alphabétique inattesté ou même fictif, et la prononciation mycénienne restituée. Cette dernière est souvent donnée entre barres obliques, ce qui est impropre, car les barres obliques indiquent la transcription phonémique par opposition à la transcription phonétique (or p.ex. Heubeck écrit */phazgana/* au lieu de */-sg-/*, *[-zg-]*), alors que le propre de la transcription interprétée est seulement d'être conjecturale bien que le mot soit attesté; nous la signalons pour cette raison par un signe semblable à l'étoile mais différent: <sup>+</sup>; nous la donnons dans l'alphabet latin, plus commode à compléter que l'alphabet grec (cf. Heubeck, *IF* 75, 1970, p. 313); par conséquent nous employons aussi l'alphabet latin pour les périodes plus anciennes du grec (et pour le cypriot). L'équivalent en grec alphabétique est souvent signalé par = (signe «égale» entre choses différentes!); nous avons opté pour ~ (mais ce signe a en réalité un sens plus général).

2. On considère généralement que la suppression graphique touche en principe les consonnes finales de syllabe<sup>4</sup>: *\*was|tu wa-tu* mais *\*a|gros a-ko-ro*.

a) Ce point de vue — que nous appellerons par commodité «syllabiste» — est déjà implicite dans *Evid.* (1953)<sup>5</sup>, p. 89: «*each syllable of the pronunciation is normally represented by only one syllabic sign, provided that all stops (β γ δ θ κ π τ φ χ) and diphthongal -v's are recorded*», quoiqu'il ne figure pas dans l'énoncé des règles graphiques *ibidem*, p. 91.

b) Il est explicité par Gallavotti (1956)<sup>6</sup>: (18) la consonne finale des syllabes fermées n'est pas notée (ainsi dans *lk, nt; rw*); (19) mais quand la première consonne d'un groupe appartient à la seconde syllabe elle est notée (ainsi dans *mn, pr, kt, ks, ps, ptr*); (20) par ailleurs *s* initial antéconsonantique n'est pas noté (p.<sup>7</sup> 16); la syllabation tendait donc vers le type qui prévaudra en attique (correptio) (101); différence de syllabation manifeste entre *|nw* et *r|w* (110).

c) Il est exposé d'autre part par Lejeune (1957)<sup>7</sup>, dont on peut résumer les hypothèses ainsi: —(La) une consonne implosive n'est normalement pas notée (p. 259); —(Lb) une occlusive est cependant toujours notée (p. 259<sup>8</sup>); —(Lc) [inversement, *s* devant occlusive est traité comme implosif même à l'initiale: v. ci-dessous g]; —(Ld) la syllabation mycénienne est souvent différente de la syllabation homérique ou préhomérique (*+|dw, +|sm*, etc.: pp. 258-9, 263); —(Le) le choix de la voyelle morte est par contre indépendant de la syllabation (p. 258<sup>(6)</sup>).

d) Il est repris de manière approfondie par Doria (1960-1966)<sup>8</sup>, selon qui: —(Da) une consonne implosive (c.-à.d. dans

<sup>4</sup> Sur la notion de syllabe en phonologie générale, on trouvera une discussion, et une abondante littérature, dans A. Rosetti, *Sur la théorie de la syllabe*<sup>2</sup>, La Haye 1963.

<sup>5</sup> Ventris - Chadwick, «Evidence for Greek dialect in the Mycenaean archives», *JHS* 73, 1953, pp. 84-103.

<sup>6</sup> *Documenti e struttura del greco nell'età micenea*, Roma 1956, pp. 16 (n° 18, 19), 47, 101, 110; cité par allusion dans *Coll. Pavia*, p. 104. Le livre de Gallavotti n'est cité ni par Lejeune, ni par Doria (v. ci-après). Il est vrai que sa valeur scientifique n'est pas telle qu'on doive en recommander la lecture.

<sup>7</sup> *Mém.* I, pp. 257-262, spéc. pp. 258-9 (rédigé 1957, publié 1958).

<sup>8</sup> «Riflessioni sopra il sistema grafico miceneo», *Annali dell'Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti, Cl. di sc. morali e lettere*, 119, 1960-1961, pp. 709-743; «Nuove riflessioni sul sistema ortografico miceneo», *AIV* 120, 1961-1962, pp. 643-675; résumé

la partie finale de la syllabe) n'est généralement pas notée (1962, pp. 643 [1], 660-1); —(Db) une consonne explosive (c.-à-d. dans la partie initiale de la syllabe) est notée (pp. 643 [2], 661); —(Dc) la voyelle morte est toujours celle de la syllabe à laquelle appartient la consonne affectée (pp. 643/4 [2-3]); donc (d'après *Dab*) en général identique à la voyelle suivante; —(Dd) il arrive cependant qu'une consonne implosive soit notée (*ibidem* [3]); la voyelle morte est alors (d'après *Dc*) identique à la voyelle précédente (*ibidem*); il s'agit d'un perfectionnement relativement récent du système graphique (pp. 661/2); —(De) les groupes *s* + occlusive sont monophonématiques, c'est pourquoi le *s* n'en est pas noté (1966); —(Df) certains groupes admettent deux syllabations, p.ex.  $+|kt/+k|t$ , que les scribes distinguent selon *Dab* ou *Dcd* (1962, pp. 662/3); —(Dg) l'effet prosodique d'un groupe (l'«allongement par position» ou son absence) est un phénomène indépendant de la coupe syllabique (pp. 669-671).

e) Le point de vue syllabiste est proposé aussi, sans mention de prédécesseurs, par Householder (1962)<sup>9</sup>: «All syllable codas are omitted except *w* (written *-u-*), and *n* (rarely *l-r*) before *w*. A 'coda' ... is a phoneme which closes a syllable (and does not open a new syllable). *sm* and *sw* are considered to be syllable initial. This covers *l, r, m, n, s* as before [c.-à-d. comme dans l'énoncé, non syllabiste, de *Docs.*, pp. 45-6] as well as *j* [*i* en diphtongue] and vowel length, but also includes all stops in clusters (including geminates) which could not be initial».

f) Il est enseigné aussi par Heubeck (1966)<sup>10</sup>:  $+p\bar{h}ar|wos$ ,  $+pan|tes$ , mais  $+te|ktones$ ,  $+de|ksato$  (p. 15); confirmation: les groupes admis à l'initiale, donc tautosyllabiques à intérieur, reçoivent le traitement 2, et les groupes non admis à l'initiale, donc hétérosyllabiques à l'intérieur, le traitement 1 (p. 16); difficulté: les groupes *s* + occlusive (p. 16).

mé dans *Avviamento allo studio del miceneo*, Roma 1965, pp. 43-47; enfin «Les graphies mycéniennes pour *s* + occlusive initial de mot et de syllabe», *Symp.Brno* 1966, 1968, pp. 59-64.

<sup>9</sup> Coll.Wingspread, pp. 71-76, spéc. p. 73.

<sup>10</sup> *Aus der Welt der frühgriechischen Lineartafeln*, Göttingen 1966, pp. 15-16 (et dans *Stud.Palmer*, p. 100).



g) L'opinion plus récente (1972) de Lejeune<sup>11</sup> est quelque peu ambiguë. L'enseignement, syllabiste, de la p. 11 (§ 8, système graphique mycénien) est répété en substance p. 378 (index analytique, orthographe syllabique mycénienne: «a) les consonnes implosives... ne sont pas notées...; s- initial devant occlusive est traité comme une consonne implosive...; —b) seuls, donc, les groupes de consonnes tautosyllabiques sont notés...; —c) par exception aux règles ci-dessus, une occlusive orale est toujours notée, même quand elle est finale de syllabe..., même quand elle appartient à un groupe final de mot...») — et ceci malgré la position apparemment différente prise entre-temps p. 285 (§ 324, syllabation et orthographe): «On enseigne en général que l'orthographe mycénienne néglige les consonnes finales de syllabes. A ce compte... la structure des syllabes... serait profondément différente de ce qu'elle est au premier millénaire. Aussi doit-on faire des réserves sur l'interprétation phonétique d'une orthographe peut-être héritée... d'une tradition graphique préhellénique».

3. De fait, la thèse syllabiste suscite d'importantes critiques:

(α) Elle se fonde sur des a-priori, considérés comme allant de soi, mais qui n'ont jamais été prouvés.

Le premier est sans doute celui selon lequel la graphie syllabique aurait pour principe de base (admettant pour des raisons pratiques des dérogations certes fréquentes mais inessentiellés) la correspondance *une syllabe prononcée - un signe écrit*, cf. la citation d'*Evid.* ci-dessus § 2a, et avec une concession plus explicite Lejeune<sup>12</sup>: «L'emploi du syllabaire B en mycénien entraîne comme conséquence générale qu'à toute syllabe d'un mot grec prononcé correspond, dans le mot grec écrit, un signe ou une séquence de signes, sans qu'un même signe de l'écriture puisse noter des phonèmes n'appartenant pas à une même syllabe. En d'autres termes, la limite entre deux signes ne répond pas nécessairement à une limite entre deux syllabes, mais la limite entre deux syllabes répond à une limite entre deux signes»; ce principe est repris par Doria<sup>13</sup>.

<sup>11</sup> *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris 1972. — Adopté par Ruijgh, *SMEA* 20, 1979, p. 70: «L'orthographe ... supprime en fin de syllabe les consonnes autres que les occlusives orales...».

<sup>12</sup> *Mém.* I, p. 257.

<sup>13</sup> *AIV* 119, p. 711.

Ceci résulte probablement d'une conception fautive (et plus ou moins inconsciente) des systèmes graphiques dits conventionnellement syllabiques<sup>14</sup>, dont le propre n'est pas de noter chaque syllabe des mots par un ou plusieurs signes, c'est-à-dire d'analyser les mots en syllabes; mais est plutôt dans le fait que tous les signes ont des valeurs phonétiques vocalisées: *V*, *CV*, éventuellement *CCV*, et dans d'autres syllabaires *VC*, *CVC*, mais jamais *C*<sup>15</sup> — pour la simple raison qu'une consonne seule est «imprononçable», ce qui a longtemps empêché de la concevoir isolément<sup>16</sup>.

Sans doute il est plausible que les scribes aient eu un certain sentiment de la syllabe; mais même dans ce cas cela n'implique pas qu'ils aient tenu compte, dans la graphie, de la *place* de la coupe syllabique. Citons à ce propos le système graphique *devanāgarī*<sup>17</sup>, qui écrit presque sans exception autant de signes que de syllabes prononcées — un ingénieux système de ligatures et de diacritiques permet d'obtenir à partir d'une quarantaine de signes simples un nombre suffisant de signes complexes sans dépasser les possibilités de mémorisation — mais est indifférent à la coupe syllabique: *i-ndrah*, *sa-ttva-m*.

Un autre a-priori semble résulter de la projection involontaire sur le grec des règles de syllabation de «nos» langues, qui fait croire à une syllabation *+a|gros a-ko-ro* en face de *+pan|tes pa-te*. (Cf. § 5).

<sup>14</sup> Cf. déjà Lejeune, *REG* 80, 1967, p. 43<sup>10</sup>. Mais on ne pense pas toujours à se défendre contre les associations charriées par le terme employé.

<sup>15</sup> Cf. *ibidem*.

<sup>16</sup> A cet égard, il est frappant que la famille des alphabets ibériques (v. p.ex. Tovar, dans *Enciclopedia lingüística hispánica*, 1, Madrid 1960, pp. 5/6, 8<sup>+</sup> [tabl. 2-4], 10-26), issue, nous semble-t-il, du phénicien (ou, selon d'autres, du phénicien et du grec), a des signes consonnes seulement pour les continues (nasales, liquides, sifflantes), mais des signes syllabiques pour les occlusives. Sur la difficulté de passer du stade à signes syllabiques au stade à signes consonantiques, v. Gelb, *A Study of Writing*, pp. 203<sup>(7)</sup>, 206-211; noter que le système phénicien, bien qu'il ne spécifie pas les voyelles, est syllabique, Gelb pp. 147-153. Certains signes de systèmes syllabiques valent deux syllabes, Gelb pp. 195, 75/76, 113. — Il arrive bien sûr qu'un signe syllabique serve à noter un segment de mot réduit à une consonne; mais ce n'est jamais la seule valeur de ce signe, de sorte qu'il faut la comprendre comme une valeur phonétique *CV* où *V* est une voyelle fictive (voyelle morte) (ou, dans le cas de *nat* écrit *na-at*, une graphie redondante).

<sup>17</sup> Sur ce syllabaire d'un type particulier, v. p.ex. Henry, *Éléments de sanskrit classique*, pp. 28-32.

L'hypothèse selon laquelle la voyelle morte affectant une consonne est empruntée à la même syllabe, admise de longue date pour le cyprote (mais v. § 43), et étendue au mycénien par Doria (§ 2*d*, *Dc*), a bien une apparence de plausibilité, mais ne repose sur aucun fait.

Pour le reste, c'est la syllabation mycénienne qui est déduite, circulairement, de la graphie des groupes de consonnes.

4. (β) Bien qu'on puisse avancer que les groupes non admis à l'initiale demandent en général le traitement 1 (sauf cependant *kp*, *pm*, *kw*, *nw*)<sup>18</sup>, et les groupes admis à l'initiale le traitement 2 (sauf *s* + occlusive), et supposer<sup>19</sup> d'autre part que seuls sont admis à l'initiale les groupes qui à l'intérieur sont tautosyllabiques (mais beaucoup de langues n'ont pas cette propriété), prémisses dont on déduirait une relation directe entre la syllabation et le traitement graphique,

il faut souligner aussi, d'un autre point de vue, que la graphie des groupes de consonnes suit exactement *les mêmes règles à l'initiale qu'à l'intérieur* du mot: \**wri̯neyos wi-ri-ne-jo*, \**Ewri̯pos e-wi-ri-po*; \**tripos ti-ri-po*, \**lewotrei̯yos re-wo-te-re-jo*; \**Ksenwōn ke-se-nu-wo*, \**aksones a-ko-so-ne*; \**ktoinā ko-to-na*, \**Hektōr e-ko-to*; \**Smintheus si-mi-te-u*, \**dosmos do-so-mo*<sup>20</sup>; \**stathmos ta-to-mo*, \**wastu wa-tu*; cette identité englobe même les exceptions: \**sphaktēriya sa-pa-ka-te-ri-ja*, \**Hiskhuwodotos i-su-ku-wo-do-to*.

Cette coïncidence n'étonne pas... *sauf* si on postule que la graphie dépend de la syllabation, puisque, alors qu'à l'initiale tout groupe est en principe tautosyllabique<sup>21</sup>, à l'intérieur on s'attend que certains groupes au moins (*kt*, *sm*) soient hétérosyllabiques. Sans doute cette coïncidence ne s'observe-t-elle que sur une partie des groupes consonantiques, ceux qui sont admis à l'initiale; mais elle comporte des exemples des deux traitements (*s* + occlusive pour le traitement 1), et surtout elle ne souffre pas d'exceptions.

<sup>18</sup> Pour abrégé, nous ne distinguerons généralement pas les consonnes que le syllabaire mycénien ne distingue pas: ainsi *kr* recouvrira *kr khr gr kl khl gl*.

<sup>19</sup> Avec Heubeck, p. 16, Householder, p. 73, cités ci-dessus § 2*ef*.

<sup>20</sup> La règle selon laquelle *s* est noté devant *m* n'a pas été reconnue tout de suite (cf. Risch, *Coll. Gif* 1956, p. 170 (\**εσμι...* \**e-mi*, corrigé p. 254); Lejeune, *Mém.* I, p. 64<sup>22</sup>, 1956), et est parfois encore oubliée (p.ex. Lejeune, *Mém.* II, p. 40<sup>14</sup>; III, pp. 197/8; *PH* p. 121 (\**φεσμα...* \**we-ma*); Ilievski, *Coll. Chaumont* 1975, p. 136<sup>5</sup>).

<sup>21</sup> Sous réserve de § 5<sup>32</sup>.

En outre la graphie d'un groupe de deux consonnes reste la même lorsque celui-ci fait partie d'un groupe de plusieurs consonnes (§ 22<sup>(164)</sup>), ce qui donne lieu à des remarques analogues.

5. (γ) La syllabation mycénienne est en fait pratiquement déjà connue, indépendamment de la graphie, indépendamment même du déchiffrement; car on a depuis longtemps une théorie de la syllabation indo-européenne<sup>22</sup>.

La métrique grecque et la métrique védique ont ceci en commun que le rythme du vers est fondé sur l'alternance des syllabes légères (terminées en voyelle brève) et lourdes (terminées en voyelle longue ou en consonne). On dit aussi syllabes brèves et longues, mais ces termes ont l'inconvénient de prêter à confusion avec ceux de voyelles brèves et longues<sup>23</sup>.

On s'est beaucoup interrogé sur la nature de ce phénomène, dit allongement par position, par lequel *voyelle brève + consonne* équivaut rythmiquement à *voyelle longue seule* (et à *voyelle longue + consonne*). Quoiqu'on ait souvent pensé à une simple convention (θέσις) métrique, il ne fait guère de doute, et il est largement admis, que c'est déjà un fait de la langue parlée courante<sup>24</sup>. Il est vrai qu'en français une syllabe fermée ne dure souvent pas plus qu'une syllabe ouverte (*per|pé|trait*); mais ce n'est pas un trait universel<sup>25</sup>. En hongrois, typologiquement plus proche du grec puisqu'il a une opposition de longueur vocalique, une syllabe fermée à voyelle brève est nettement plus longue qu'une syllabe ouverte avec la même voyelle, p.ex. *ha|tal|mas* ∪ - ∪, *szek|rény* - - (â marque les voyelles longues; l'accent est initial); c'est surtout la consonne devant consonne, éventuellement aussi la voyelle précédente, qui est «prolongée»<sup>26</sup>. Le

<sup>22</sup> Cf. principalement Hermann, *Silbenbildung*, 1923 (spéc. pp. 8-72, 89-181, 197-203 pour le grec, pp. 253-262 pour l'indien, pp. 267-297 pour le germanique, pp. 365-7 pour l'indo-européen); A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, 1903, pp. 99-102 = 1938, pp. 128-131.

<sup>23</sup> Nous suivons ici Allen, *loc. cit.* (n. 30), pp. 97-8, qui emprunte les termes des grammairiens du sanskrit.

<sup>24</sup> Cf. n. 22, et pour le grec Schwyzler, *GG*, p. 237; Grammont, *Pb.gr.*, pp. 18-9, 279-281; Lejeune, *PH*, p. 283 § 322.

<sup>25</sup> Ce trait du français est souligné chez P. et M. Léon, *Introduction à la phonétique corrective*<sup>2</sup>, Paris 1971, p. 69 (et pp. 59-63).

<sup>26</sup> Cf. Hermann, *Silb.*, p. 7, haut (même si on n'admet pas la notion de more).

hongrois illustre bien ce qu'a pu être la syllabation grecque ancienne et védique. On voit aussi que l'alourdissement (allongement par position) ne s'explique pas par la phonétique articulatoire générale<sup>27</sup> seulement, mais est un trait caractéristique de certaines langues. Il semble que les syllabes y sont réparties en deux catégories seulement, brève (légère) et longue (lourde), et que la durée des phonèmes est éventuellement adaptée pour rapprocher la syllabe de sa durée idéale.

La syllabation grecque ancienne<sup>28</sup> et la syllabation védique, telles qu'elles ressortent de la métrique, et sont confirmées par l'évolution phonétique<sup>29</sup>, ont en commun une particularité qui est absente de nos langues, c'est que *tout* groupe intervocalique est hétérosyllabique<sup>30</sup>, y compris donc *k|l*, *d|r*, *d|w*, *n|w*, *n|y*, etc.<sup>31</sup>. Ceci aussi se retrouve en hongrois: *bot|rány*, *kap|ja*<sup>32 33 34</sup>.

Or un trait du grec qui remonte à l'indo-européen peut certainement être inféré aussi pour le mycénien.

Il est donc probable qu'on prononçait *\*Hek|tōr*, *\*ag|ros*, *\*was|tu*, *\*dos|mos*, *\*kor|wos*, *\*ksen|wos*, c'est-à-dire que la dif-

<sup>27</sup> Cf. Marouzeau, *REL* 32, 1954, pp. 100-102; 33, 1955, pp. 348-350.

<sup>28</sup> La métrique homérique garde trace du temps où *w* était encore prononcé.

<sup>29</sup> Hermann (réf. n. 22).

<sup>30</sup> Hermann, p. 197 (après voyelle brève, cf. note suivante); Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, Paris 1947, p. 257 = *PH*, 1972, p. 284 (pour le grec); cf. Schwyzer, *GG*, p. 237; W. S. Allen, *Vox Graeca*<sup>2</sup>, Cambridge 1974, pp. 98/9, 101/2<sup>(1)</sup>.

<sup>31</sup> C'est sans doute à tort que Saussure (*MSL* 6, 1889, pp. 246-257 = *Recueil des publications scientifiques*, Genève 1922, pp. 420-432) posait *\*[-etro-]* (pp. 424-9) pour *\*-et|ro-*, et *\*-ē|tro-* (pp. 429-430) au lieu de *\*-ēt|ro-*.

<sup>32</sup> En hongrois on observe qu'à l'initiale (où ils sont rares) les groupes gardent cette prononciation «lente»: le groupe initial de hgr. *drāga* diffère de celui d'autres langues, comme sb.-cr. *draga*, et fait penser à une appoggiature; on pourrait parler de quasi-syllabe, *d̄|rā|ga*. On ne peut donc accepter qu'avec réserve l'affirmation fausement évidente selon laquelle à l'initiale (ou à la finale) les groupes seraient nécessairement tautosyllabiques.

<sup>33</sup> Pour les groupes (grecs) de trois consonnes, la comparaison typologique avec le hongrois (*ring|lō* «reine-claude», *elekt|romos*), et la comparaison génétique avec le vénète (*vha.g.s.to* + *faks|to* [on ne peut pas citer les groupes du type *ktr*, le vénète ayant déplacé la limite syllabique en +|tr en toute position]), suggèrent CC|C.

<sup>34</sup> Aucun de ceux qui ont contribué aux flots d'encre versés sur l'allongement par position en indo-européen ne semble avoir pensé qu'il existât des langues vivantes présentant ce phénomène. Inversement, les linguistes hongrois ne semblent pas s'être intéressés à la syllabation indo-européenne. — Nous citons le hongrois que nous connaissons, mais le phénomène s'observe sans doute aussi dans d'autres langues.

férence de traitement graphique (entre *e-ko-to*, *a-ko-ro* et *wa-tu*, entre celui-ci et *do-so-mo*, entre *ko-wo* et *ke-se-nu-wo*) ne répondait à aucune différence de syllabation.

6. Cette dernière conclusion appelle toutefois une réserve. Le fait qu'un groupe  $C_1C_2$  soit hétérosyllabique n'implique pas nécessairement qu'il soit prononcé  $C_1|C_2$ , car la coupe syllabique (probablement: le minimum d'intensité) peut aussi tomber à l'intérieur de l'une des consonnes<sup>35</sup>, ou du moins de la première<sup>36</sup>, ce qu'on note conventionnellement  $C_1|C_1C_2$  (mais sans impliquer par là que  $C_1$  soit plus long que dans  $C_1|C_2$ ).

Il reste donc la possibilité de supposer que le traitement 1 représente une syllabation  $C_1|C_2$  et le traitement 2 une syllabation  $C_1|C_1C_2$ , ce qui permettrait de concilier l'interprétation «syllabiste» (au sens du § 2) de la graphie mycénienne (qui dans le second cas suppose  $|C_1C_2$ ) avec l'explication «syllabiste» (au sens du § 5 cette fois) de l'allongement par position (qui suppose  $C_1|C_2$  dans les deux cas). C'est ce que fait Beekes<sup>37</sup>. Dans cette hypothèse, la syllabation mycénienne est déduite de la graphie sans moyen de contrôle (cf.  $\alpha$ , § 3).

Beekes (pp. 346-9) cite à l'appui les graphies  $C_1C_1C_2$  qu'on rencontre assez souvent dans les inscriptions alphabétiques ( $\epsilon\kappa\kappa\omicron\varsigma$ ), et qui ont été étudiées par Hermann<sup>38</sup>. Mais il n'est nullement certain que ces graphies expriment, comme notre  $C_1|C_1C_2$ , que la coupe syllabique tombe à l'intérieur de  $C_1$ <sup>39</sup>; elles pourraient n'indiquer que la longueur de la première consonne<sup>40</sup>. Hermann, constatant que la graphie  $C_1C_1C_2$  ne se rencontre pratiquement jamais pour sonante + occlusive, opte pour la première possibilité. Cependant l'existence du type  $\kappa\tau\tau$  (systématique

<sup>35</sup> Hermann, pp. 3, 10; Beekes, *loc. cit* [n. 37], p. 345.

<sup>36</sup> Hermann, p. 10.

<sup>37</sup> Beekes, «The Writing of Consonant Groups in Mycenaean», *Mnemosyne* 24, 1971, pp. 337-357.

<sup>38</sup> *Silb.*, pp. 110-123.

<sup>39</sup> Même réserve pour les graphies sanskrites du type *pattra-*, *dharmma-* (citées par Beekes, pp. 346-7), qui pourraient n'être qu'un compromis entre skr. *-tr-*, *-rm-* et prākṛit *-tt-*, *-mm-* (d'autant plus que *r* pré- et postconsonantique n'est noté en devanagari que par un petit signe diacritique, v. Henry, *loc. cit.*, p. 30, 3°).

<sup>40</sup> Hermann, pp. 110/111. Cf. § 5<sup>(26)</sup>.

dans une inscription d'Ephèse<sup>41</sup>) à côté de  $\kappa\kappa\tau$  (fréquent)<sup>42</sup>, ou de  $\alpha\rho\gamma\gamma\upsilon\rho\iota\upsilon$  à côté de  $\text{Αρρτεμιδος}$  (tous deux très rares), pourrait aussi faire opter pour la seconde (la «lourdeur» de la syllabe précédente serait réalisée par la longueur soit de la première soit de la seconde consonne). En tout cas on comprendrait mieux que le doublement graphique marque la longueur, plus immédiatement perceptible que la place exacte de la coupe syllabique<sup>43</sup>.

Quoi qu'il en soit, l'hypothèse de Beekes se heurte (même abstraction faite des cas de correptio) aux groupes  $s +$  occlusive, où la notation  $\sigma\sigma C$  est tout particulièrement fréquente en grec alphabétique, tandis que le mycénien a le traitement 1 (inversement,  $\sigma\sigma\mu$  n'est pas très fréquent, tandis que le mycénien a ici le traitement 2).

La tableau ci-après montre comme la corrélation est faible entre ces différents phénomènes en rapport réel ou présumé avec la syllabation.

colonne 1: graphie mycénienne: (+) traitement 2, (—) traitement 1.

col. 2: doublement graphique de la première consonne dans les inscriptions alphabétiques: (+ +) très fréquent, (+) assez fréquent, ( $\pm$ ) peu fréquent (mais cela tient en partie à la rareté du groupe en question<sup>44</sup>), (—) rare, (— —), très rare. Mais notons que, dans l'hypothèse de Beekes, alors que le doublement graphique indique  $C_1|C_1C_2$ , son absence peut indiquer soit  $C_1|C_2$ , soit  $|C_1C_2$ ; or, ce second type résultant d'une innovation probablement posthomérique, il ne doit pas être inclus dans la comparaison avec le mycénien; la col. 4 nous indiquera quels groupes il est possible de ranger dans ce second cas; nous les avons signalés par [ ].

col. 3: place de la séparation, dans celles des inscriptions alphabétiques qui font coïncider la fin de ligne avec une fin de

<sup>41</sup> Jeffery, p. 414 (et 344), n° 53.

<sup>42</sup> Cf. aussi  $\kappa\xi$ ,  $\chi\xi$ ,  $\xi\xi$ , v Hermann, pp. 112-3.

<sup>43</sup> On pourrait aussi penser que c'est le caractère hétérosyllabique (*positionsbildend*) du groupe lui-même qui est noté par le doublement graphique de l'une des deux consonnes, par analogie des géminées intervocaliques.

<sup>44</sup> Pour apprécier pleinement les résultats de Hermann (fréquences des graphies  $C^1C^1C^2$ ), il faudrait connaître la fréquence de chaque groupe  $|C^1C^2|$ . Les indications de cette colonne sont donc, malgré leur précision apparente, très approximatives.

syllabe <sup>45</sup>: (+) | C<sub>1</sub>C<sub>2</sub>, (—) en général C<sub>1</sub>| C<sub>2</sub>, (±) usage flottant (σ + occlusive: C<sub>1</sub>| C<sub>2</sub> dans près de deux tiers des cas, si on ne tient pas compte des cas où intervient une coupe morphologique, comme ξ-σθησε).

col. 4: en attique récent la syllabe précédente (en cas de voyelle brève) est: (+) légère <sup>46</sup>, (±) tantôt lourde tantôt légère, (—) lourde.

Les lignes plus étroites correspondent aux cas plus rares.

	1 graphie mycénienne (+2, -1)	2 doublement graphique (+ fréq., -rare)	3 séparation fin de ligne (+   CC, -C  C)	4 «correctio attica» (+ ∪, —)
occl. + occl. ou s	+	+ <sup>47</sup>	+	—
occl. + nas. ou liq.	+	[—]	+	+
s + occl.	—	+ +	±	—
s + m	+	±	—	—
m + n	+	[±]	+	±
(autres cas de) liq. ou nas. + occl., s ou nas.	—	— —	—	—
s ou nas. + w	+			+
liq. + w	—			+

La seule corrélation relativement forte, celle entre les colonnes 1 et 3, n'autorise même pas de conclusions. En effet, les règles de division des mots au premier millénaire semblent se ramener simplement au principe suivant, qui ne permet pas d'expliquer la graphie mycénienne: les fins et débuts de lignes (/) sont assimilés

<sup>45</sup> Hermann, pp 132-181.

<sup>46</sup> Dans le cas de consonne + w, le w est tombé sans allongement compensatoire. Sur la distribution dialectale des traitements *Rw*, *∪R*, *¯R*, voir Hermann, pp 67-8; A. Bartoněk, *Classification of the West Greek dialects at the time about 350 B.C.*, Prague-Amsterdam 1972, pp. 104-5 (IJ). — Dans les autres cas, le changement de syllabation du type τ|ρ > |τρ est probablement panhellénique (cf. § 40<sup>340</sup>).

<sup>47</sup> Fréquent quand la première occlusive est dorsale, rare quand elle est labiale.



aux fins et débuts de mots (#). (Il n'est donc pas tenu compte de la place exacte de la coupe syllabique, dont on n'avait peut-être pas conscience.) Ainsi, les groupes où on divise  $/C_1C_2$  (lignes 1, 2, 5) sont ceux où  $\#C_1C_2$  existe mais non  $C_1\#C_2$ ; inversement, pour les divers groupes de la ligne 6 ( $C_1/C_2$ ),  $\#C_1C_2$  n'existe pas mais, pour certains d'entre eux,  $C_1\#C_2$  existe; pour  $s$  + occlusive (ligne 3, plutôt  $C_1/C_2$ ) il existe aussi bien  $\#C_1C_2$  que  $C_1\#C_2$ ; enfin, pour  $s$  +  $m$  (ligne 4), il semble que  $\#C_1C_2$  soit plus rare que  $C_1\#C_2$ , d'où la division  $C_1/C_2$ .

Ajoutons que l'hypothèse de Beekes demande à être contrôlée: la coupe syllabique à l'intérieur d'une consonne est-elle possible indépendamment de la nature de l'accent ? est-elle possible dans une langue du type grec ? la même langue peut-elle connaître une *distinction* régulière entre la coupe  $C_1|C_2$  et la coupe  $C_1|C_1C_2$  ? Si la réponse à l'une de ces questions est négative — ou encore, si on ne résout pas la contradiction entre myc. *wa-tu* et alph.  $\alpha\sigma\sigma\tau\upsilon$ <sup>48</sup> — il conviendra de préférer l'hypothèse du § 5 (fin).

7. On pourrait, pour écarter l'objection  $\gamma$ , supposer que la syllabation reflétée par les règles graphiques mycéniennes est indépendante de celle «de Hermann» (§ 5:  $C|C$ ), ce qui peut se faire de différentes façons:

— en supposant que le mycénien a subi une correptio (déplacement de la limite syllabique,  $C_1|C_2 > |C_1C_2$ , dans certains groupes consonantiques), à la fois antérieure de plusieurs siècles à celle qui s'observe, au moins en attique, au premier millénaire, et profondément différente de celle-ci dans le détail. Ce n'est pas vraisemblable.

— en supposant que la syllabe quantitative et la syllabe «proprement dite» ne coïncident pas (Verrier<sup>49</sup>), ou même que l'allongement par position est un phénomène indépendant de la syllabation (A. Schmitt<sup>50</sup>, Doria<sup>51</sup>). Le parallèle hongrois nous fait

<sup>48</sup> L'hypothèse d'un changement de prononciation,  $*s|t > *s|st$ , serait gratuite.

<sup>49</sup> Verrier, *Revue de Phonétique* 4, 1914, pp 134-150 (thèse invraisemblable sous cette forme).

<sup>50</sup> *Glotta* 23, 1935, pp 80-95.

<sup>51</sup> *AIV* 120, pp. 670-1. Malgré les renvois à quelques autres auteurs, l'argument principal de Doria est la graphie mycénienne: *a-ki-ti-to* prouve une syllabation myc.  $\tilde{\alpha}|κτι-$ τος, et exclut donc une syllabation hom.  $\tilde{\alpha}κ|τιτος$

douter de cette solution. Lorsque les grammairiens grecs enseignent une syllabation différente de celle qu'on peut déduire de la métrique, et où seraient tautosyllabiques les groupes admis à l'initiale de mot <sup>52</sup> (ce qui rappelle les règles — contredites par l'observation — posées par Kuryłowicz <sup>53</sup>), ils le font probablement sans référence à la prononciation <sup>54</sup>.

— en supposant que la syllabation reflétée par les règles graphiques mycéniennes est en fait celle de la langue X (= A ?) à la notation de laquelle était destiné le syllabaire qui a servi de modèle au linéaire B <sup>55</sup>. C'est ce que laisse entendre Lejeune <sup>56</sup>, qui, ailleurs <sup>57</sup>, a envisagé systématiquement une explication des « anomalies » du système graphique mycénien par la phonologie de cette langue X. Ce principe d'explication est dans le meilleur des cas indémontrable, faute d'autres indices allant dans le même sens. Mais si le mycénien avait hérité des traditions graphiques reposant sur une syllabation différente de celle du grec, il en serait résulté un conflit qui se serait traduit par des flottements graphiques sans doute plus étendus que les exceptions qu'on observe. Du reste l'existence même de règles orthographiques non conformes à la prononciation nous semble dépendre de conditions qui n'étaient pas remplies à l'époque mycénienne: notamment, un rôle important de la langue écrite dans l'enseignement de la langue maternelle.

8. (δ) Les règles graphiques elles-mêmes, considérées dans leur ensemble, *n'ont pas* l'apparence de règles dépendant de la syllabation (cf. déjà β, § 4).

Sans doute la syllabation n'est-elle pas la même dans toutes les langues, et certaines langues ont-elles p.ex. |*st* alors que d'autres ont *s|t*, de sorte que la plupart des coupes syllabiques postulées pour le mycénien (*t|ph*, *|ptr* [Doria], *s|t* [Lejeune], *|sm*, *r|w*,

<sup>52</sup> Schwyzer, *GG*, p. 235.

<sup>53</sup> «Contribution à la théorie de la syllabe» (1948), dans *Esquisses linguistiques*, Wrocław-Kraków 1960 (<sup>2</sup>Munich 1973), pp. 193-220.

<sup>54</sup> Hermann, pp. 125-9; cf. § 6 sur la division des mots dans les inscriptions.

<sup>55</sup> Selon toute vraisemblance, X n'est autre que (la langue notée par) le linéaire A. Lejeune *loc. cit.* [n. 57] n'en était pas sûr, mais selon Olivier, *SMEA* 20, 1979, p. 44, il n'y a pas d'autre possibilité. Nous dirons «minoén».

<sup>56</sup> *PH*, p. 285.

<sup>57</sup> *Mém.* I, pp. 321-330 (1958).

|*nw* [D. et L.]), prises isolément, sont possibles ou concevables. Mais l'ensemble de ces coupes forme un système étonnamment contradictoire, et certainement sans précédents dans les langues connues.

Du reste (mais sans qu'on puisse attribuer trop de poids à cette remarque), l'initiale et la fin de mot, qui sont l'unique point de contrôle éventuel puisque (sauf dans certains cas de sandhi) on attendrait qu'elles coïncident avec une limite de syllabe<sup>58</sup>, fournissent justement des exceptions au principe syllabiste, indépendamment des règles de syllabation particulières postulées:

a) Les groupes finaux *-ks* et *-k<sup>w</sup>s* sont parfois omis dans la graphie (<sup>+</sup>*onuks o-nu*), mais sont souvent notés *-ka* (*o-nu-ka*, *wana-ka*), *-qo* (*aj-ti-jo-qo*) (§ 23), c'est-à-dire que l'occlusive *y* est notée bien qu'elle soit «implosive» (se trouve dans la partie finale de la syllabe). Lejeune<sup>59</sup> pose comme règle supplémentaire que toute occlusive est notée (ce qui, dans les faits, est presque correct). Mais alors les exemples du type <sup>+</sup>*agros a-ko-ro* cessent d'être utilisables comme exemples de notation d'une consonne initiale de syllabe. De plus, cette règle supplémentaire revient à introduire, à côté du principe syllabiste, un second principe, différent, et qui, si on lui accorde sa pleine importance, rend le premier inutile (cf. §§ 9-10, 51).

b) *s* est (presque) constamment omis devant occlusive, même à l'initiale de mot, où il est pourtant initial de syllabe. Lejeune<sup>59</sup> dit qu'il est «traité comme implosif», ce qui n'explique rien, ou alors (cf. § 51), comme ci-dessus, revient à admettre un second principe suffisant à rendre le premier inutile. Doria<sup>60</sup> pense que *s* + occlusive forment un phonème unique, mais ce n'est pas vraisemblable — ne serait-ce qu'à cause des règles II et III de Troubetzkoy (mouvement articulatoire unique; durée ne dépassant pas celle des autres phonèmes<sup>61</sup>), encore qu'il ne faille pas leur donner une valeur trop absolue. Les règles de l'allitération en germanique<sup>62</sup>, ou plutôt celles du redoublement, dont elles sont

<sup>58</sup> Cf. cependant § 5<sup>32</sup>.

<sup>59</sup> Cf. ci-dessus § 2g.

<sup>60</sup> *Symp. Brno*, pp. 59-64 [v. aussi *BSL* 75/2, 1980, p. 108].

<sup>61</sup> *Principes de phonologie*, pp. 58-60. — On sait par la métrique que *st* était plus long que *t* (ἔστι : ἔτι).

<sup>62</sup> Invoquées par Doria, *loc. cit.*, p. 61.

issues<sup>63</sup>, ne prouvent pas plus le caractère monophonématique de *sp st sk* que le statut de phonème de la consonne initiale zéro. Les propriétés distributionnelles des groupes *sp st sk* dans certaines langues leur donnent peut-être un statut spécial, qui a fait parler de «phonème complexe»<sup>64</sup>, et on pourrait modifier en ce sens l'hypothèse de Doria; mais en général nous doutons que les propriétés distributionnelles puissent servir de critère pour la définition des phonèmes. Du reste on se demande si l'hypothèse de Doria rend bien compte du fait que son «phonème» *st* soit noté par les mêmes signes que *t*.

ε) Enfin, l'apparente coïncidence partielle entre graphie et syllabation (notamment § 4), qui serait l'unique argument positif pour l'hypothèse syllabiste, peut s'expliquer autrement (§§ 9-10).

\* \* \*

9. Il existe en effet, sur la graphie des groupes de consonnes, une règle générale, qui ne doit rien à la limite de syllabes.

Si on considère l'ensemble des groupes de deux consonnes, avec leur traitement graphique<sup>65</sup>, on constate tout d'abord<sup>66</sup> que si un groupe  $C^1C^2$  a le traitement 2, alors le groupe opposé,  $C^2C^1$ , s'il existe, a le traitement 1; par exemple *kt* 2: *tk* 0 (n'existe pas); *tr* 2: *rt* 1. Réciproquement, si un groupe a le traitement 1, le groupe opposé, s'il existe, a généralement le traitement 2 (la seule exception à cette réciproque est le groupe *ts*, si on accepte notre § 13).

On constate ensuite qu'il est possible d'ordonner les consonnes du syllabaire, de la manière suivante (que nous appellerons «l'*escalier*»):

<sup>63</sup> Kuryłowicz, *Esquisses linguistiques* 2, Munich 1975, pp. 388-412 (1966, 1970). — Rappelons que le redoublement en gotique est constitué de la voyelle *ai* précédée en général de la consonne initiale de la racine, mais de *sp st sk* si la racine commence par l'un de ces groupes, et seule, si la racine commence par une voyelle: *faiḥlauk*, *staiḥtaut*, *aiḥauk* (v. p.ex. F. Mossé, *Manuel de la langue gotique*, Paris 1942, pp. 116/117).

<sup>64</sup> Cf. Vogt et Sigurd chez Haugen, *Language* 43, 1967, p. 805.

<sup>65</sup> On trouvera l'ensemble des règles particulières (tel groupe: tel traitement graphique), diversement classés, chez Vilborg, pp. 36-7; Ruijgh, *EGM*, pp. 24-5; Lejeune, *PH*, p. 285.

<sup>66</sup> Alors que nous désignons par  $C_1$ ,  $C_2$  la première et la deuxième consonne d'un groupe donné, nous désignons au contraire par  $C^1$ ,  $C^2$  deux consonnes quelconques du système phonologique.

$$k, q, z > p > t, d, s > m > n > w > r > j,$$

et de formuler alors comme règle générale: le groupe  $C_1C_2$  a le traitement 2 si  $C_1$  précède  $C_2$  dans l'escalier ( $C_1 > C_2$ , p.ex.  $+wr: e-wi-ri-po$ ), le traitement 1 dans le cas contraire ( $C_1 > C_2$ , p.ex.  $+rw: ko-wo$ , ou  $C_1 \equiv C_2$ , p.ex.  $+ts: a-pe-a-sa$ , § 13)<sup>67</sup>. Une formulation plus brève, mais laissant ambigu le cas de  $ts, st$ , serait: traitement 2 si l'ordre d'occurrence des deux consonnes coïncide avec leur ordre dans l'escalier. On peut dire aussi, en termes imagés, que quand la seconde consonne est plus «forte» que la première, elle l'«occulte» («unterdrückt»<sup>68</sup>).

Il est facile de constater que cette «règle de l'escalier» décrit correctement le traitement graphique régulier de tous les groupes de deux consonnes existant en mycénien, c'est-à-dire qu'elle recouvre toutes les règles particulières connues (<sup>65</sup>), y compris celles considérées comme exceptions (traitement 2 pour  $sm\ sw\ mn\ nw$ ).

10. On constate en outre que cet ordre de l'escalier correspond à peu près à la notion saussurienne d'*aperture*<sup>69</sup>: une consonne est plus «forte» qu'une autre si elle a moins d'aperture.

Ceci n'implique pas que les scribes mycéniens aient eu une *théorie* sur l'aperture des consonnes; nous pensons plutôt qu'une consonne était notée ou non devant une autre selon qu'elle s'en détachait plus ou moins nettement pour l'oreille (v. aussi § 51).

La coïncidence —partielle— entre la syllabation (prétendue), l'admissibilité à l'initiale, et la graphie, des groupes de consonnes (§ 4), s'explique donc automatiquement par le fait que toutes trois dépendent en grande partie de l'aperture respective des consonnes formant le groupe.

L'ordre de l'escalier diffère cependant de l'aperture pour  $t$  et  $s$  (§ 13), où il est moins fin<sup>70</sup>, et pour les occlusives (§ 11), les semi-voyelles ( $w > r > j$ ) et les nasales ( $m > n$ ), où il est plus fin<sup>71</sup>.

<sup>67</sup> Cet emprunt des signes mathématiques  $>$  «supérieur à» et  $<$  «inférieur à» (et  $\equiv$  «équivalent à») ne doit être entendu que comme une sorte de métaphore; la situation ne se laisse pas mathématiser de manière complète et fructueuse.

<sup>68</sup> Cf. Heubeck, *Aus der Welt* [§ 2<sup>10</sup>], p. 15 (Unterdrückung).

<sup>69</sup> F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*<sup>3</sup>, Paris 1949, pp. 70-76; M. Grammont, *Traité de phonétique*<sup>7</sup>, Paris 1963, p. 99.

<sup>70</sup> Des éléments de rangs différents (mais successifs) deviennent *ex aequo*.

<sup>71</sup> Des éléments *ex aequo* reçoivent des rangs différents (mais successifs).

Dans ces deux derniers cas, les consonnes à l'intérieur d'une même classe d'aperture sont différenciées par leur lieu d'articulation, une consonne étant plus forte qu'une autre si elle est prononcée plus en avant. Noter que les liquides (*r* représente *r* et *l*, § 4<sup>18</sup>) ne sont pas groupées avec les nasales, mais avec les semi-voyelles, d'une façon qui rappelle l'ordre de la devanagari (v. § 3<sup>17</sup>), où les nasales sont classées avec les occlusives (ce qui n'est toutefois pas le cas dans l'«escalier» mycénien), et les liquides avec les semi-voyelles, dans l'ordre (d'arrière en avant) *y r l v*. La différence de traitement entre *w* et *y* est nette dans la syllabation indo-européenne, qui admet les groupes *wr wl wy*, mais aucun groupe commençant par *y* (cf. §§ 35-36).

11. A l'intérieur des occlusives, l'ordre de l'escalier est assez arbitraire. Les groupes dorsale + labiale sont notés entièrement (seul exemple, *+phoinīkhp̄hi po-ni-ki-pi*), mais les groupes labiale + dorsale ne sont pas attestés (s'ils existaient, on attendrait aussi le traitement 2, cf. ce qui a été dit § 10 de *w > j* et de *m > n*). Les groupes dorsale ou labiale + dentale sont notés entièrement (*+Hektōr e-ko-to*, *+khermikwtēwes ke-ni-qe-te-we*, *+rhaptriyai ra-pi-ti-rja*), mais les groupes dentale + dorsale ou labiale n'existaient probablement déjà plus (*pe-qa-to* *+peg<sup>w</sup>g<sup>w</sup>aton* < *\*ped-g<sup>w</sup>nton* [ou *\*-g<sup>w</sup>a-*], *po-pi* *+pop̄hi* < *\*pothp̄hi*)<sup>72</sup>; la graphie mycénienne ne donne aucune raison de supposer un état différent de celui du premier millénaire, où sont admis κτ πτ κπ (ἔκπαγλος), mais non \*τκ \*τπ (κάκ κεφαλήν, κάππεσε). Nous posons donc *k̄ (q) > p > t* pour des raisons purement pratiques. Enfin, les phonèmes ou groupes notés *z* ne sont pas attestés devant consonne, ni après occlusive, de sorte que nous aurions pu aussi placer *z* avec *p* ou *t*.

<sup>72</sup> Autres exemples (d'après Doria, *AIV* 119, p. 738 [qui lit τφ], et Michael Meier, -id-, *Zur Geschichte eines griechischen Nominalsuffixes*, Göttingen 1975, pp. 69, 72-3 [qui hésite entre *sph* et *ph* simple, p. 72<sup>178</sup>, d'après Risch —mais *+pop̄hi* aussi est parallèle à *\*possī*]; notre liste n'est sans doute pas exhaustive): *re-wo-pi* *+Iewomphi* (ἰεῶντ-), *ko-no-ni-pi* *\*kononip̄hi* (cf. κανον-), (p.-ê. *ra-i-pi* *+Lāhip̄hi*), *ka-ra-wi-po-ro* *+klāwīpp̄horos* (th. *klāwīd-* prob. seul ancien; dor. réc. κλάω- d'après les temps sigmatiques du verbe: voir Chantraine, p. 540, Meier, *loc. cit.*, p. 66<sup>(166)</sup>). — Lire *+ph* simple dans *e-ka-ma-pi* *+hekhmap̄hi*, *ka-ra-a-pi* PY prob. *+krāhaphi* (avec *-h-*; sur ce mot v. Risch, *SMEA* 1, 1966, pp., 61-6; sur nom. sg. *\*k<sup>o</sup>rā* < *\*kreā*, *ibidem*, pp. 61<sup>20</sup>, 64, v. aussi ci-dessous § 19<sup>141</sup>), *ha-rof* [*ju-do-pi* *+halos udop̄hi* (-s ? § 25; *u-*, Ruijgh, *EGM*, p. 68); car les neutres en *n*, n'ayant pas introduit de *t* au dat. pl. en *-si* (Chantraine, *Morph.*, pp. 82/3), n'ont pas dû le faire non plus à l'instr. pl. en *-phi*.

Par souci de symétrie théorique, on pourrait grouper toutes les occlusives en une seule classe; mais il faudrait alors spécifier que lorsque  $C_1$  et  $C_2$  appartiennent à la même classe,  $C_1$  est noté, sauf si  $C_1 = C_2$  (géménées); il faudrait aussi séparer  $t$  et  $s$ , et introduire pour la graphie de  $+ts$  (§ 13) une exception à la règle de l'escalier. En l'absence de groupes  $-pk-$  il était possible, et plus commode, de procéder comme nous l'avons fait.

12. La possibilité de définir un «escalier» semble aussi devoir beaucoup à la chance dans la partie  $s > m > n > w > r$ , où la moitié seulement des  $5 \times 4$  groupes (binaires) concevables sont attestés, ou à peine plus. Avec le traitement 1:  $ns, rs, rm, rn$ <sup>73</sup>,  $rw$ . Avec traitement 2:  $sm, sw, mn, nw, wr$ , peut-être  $mr$ . En effet  $mr$ , contrairement à  $*nr$  ( $> *ndr$ ) semble conservé en mycénien ( $o-mi-ri-jo-i$  KN Fh 356  $+Omriyoibi$  ?;  $i-mi-ri-jo$  KN Db 1186  $+Imriyos$  ?), et même au début de l'époque alphabétique (thess.  $\text{Μροχῶ}$ ; moins probants  $\text{Κλεομροτος, Ομριφος}$ )<sup>74</sup>; cette différence de traitement entre  $nr$  et  $mr$  tiendra au fait que  $n$  a à peu près le même point d'articulation que  $r$ . Le groupe  $sn$  (traitement attendu: \*2) n'est pas attesté à l'intérieur de mot (v. aussi §§ 14, 25); le groupe  $nm$  (\*1) (p.ex.  $*phanma \sim \text{φάσμα}$ ) n'est pas attesté; l'existence de  $*mw$  (\*2) est incertaine; celle de  $*ms$  (\*1) et celle de  $*sr$  (\*2)<sup>75</sup> sont improbables.

Enfin,  $i$   $u$  en diphtongue sont à notre avis des voyelles<sup>76</sup>. Si on les considérait comme consonnes ils feraient exception à la

<sup>73</sup>  $*ln$ , normalement déjà réduit à  $*ll$  (p.-ê. dans  $o-pe-ro-si$   $*ophellonsi \sim \text{οφείλουσι}$ ), est attendu néanmoins dans  $*olnūmi$  ( $\sim \text{ὄλλῦμι}$ ) et dans  $*g^wolnō$  ( $\sim \text{βάλλω, δέλλω}$ ).

<sup>74</sup> V. Heubeck, *Glotta* 48, 1970, pp. 67-71 (av. litt.); Arena, *Minos* 13, 1972, p. 182<sup>(4)</sup> (-191). Mais  $\delta\mu\beta\rho\varsigma$  «pluie d'orage» ne vient certainement pas de  $*ombh-$  (et  $o-mi-ri-jo$  n'est pas nécessairement apparenté à  $\text{Ομριφος}$ ). —  $\xi\mu\beta\rho\upsilon\omicron\nu$  «agneau qui vient de naître» pourrait ne pas être parent de  $\beta\rho\upsilon\omega, \beta\rho\upsilon\omicron\nu$ , mais peut-être de  $\delta\beta\rho\iota\alpha, \delta\mu\beta\rho\iota\alpha$  etc. «petits (d'animaux sauvages)» (formes citées chez Arena, *loc. cit.*, 182, 187, Chantraine s.v.  $\delta\beta\rho\iota\alpha$ ; p.-ê. pour  $*\delta\mu\beta\rho\upsilon\omicron\nu$ , cf.  $\kappa\rho\acute{\omicron}\mu\upsilon\omicron\nu/\kappa\rho\acute{\epsilon}\mu\upsilon\omicron\nu, \delta\chi\rho\acute{\omicron}\varsigma/\acute{\epsilon}\chi\rho\acute{\omicron}\varsigma$  ?); et ceux-ci ont chance d'être dérivés de  $*omros$  «pluie» (cf. Chantraine, *loc. cit.*): en grec «les animaux nouveaux-nés sont assimilés à des gouttes de rosée, fraîchement déposées sur le sol» (Benveniste, *BSL* 45, 1949, p. 102<sup>1</sup>:  $\acute{\epsilon}\rho\sigma\iota, \delta\rho\acute{\omicron}\sigma\omicron\varsigma, \psi\acute{\alpha}\kappa\alpha\lambda\omicron\nu$ ); et la métaphore a pu être étendue aussi aux gouttes d'une ondée.

<sup>75</sup> On a proposé  $+Misraiynos$  pour  $mi-sa-ra-jo$  KN F 841 (O. Landau, *Mykenisch-griechische Personennamen*, Göteborg 1958, pp. 216, 270; *Docs.*<sup>2</sup>, p. 561); mais, à supposer que l'origine proposée ( $Misr$ ) soit correcte, il ne fait guère de doute que cet emprunt aurait été adapté à la phonétique grecque, en  $+Missara-$  (ou  $+ts-$ , cf. § 13).

<sup>76</sup> Cf. Saussure, *CLG*<sup>3</sup> [§ 10<sup>69</sup>], p. 93 (donc  $a\acute{i}a \neq aya$ : coupe syllabique  $a\acute{i}|a, a|ya$ ).

règle de l'escalier puisqu'ils sont notés (l'un parfois, l'autre toujours) devant n'importe quelle consonne; v. aussi § 35.

13. Dans l'«escalier» (§ 9), où on attendrait a priori  $t, d > s$  (§ 10), nous avons fait figurer  $t, d$  et  $s$  dans la même classe (ex aequo). Grâce à cet artifice, la «règle de l'escalier» tient compte également de l'omission graphique de  $t$  devant  $s$ <sup>77</sup>. Il n'en reste pas moins que  $t$  et  $s$  sont les deux seules consonnes telles que les groupes  $ts$  et  $st$  (existent tous deux et) reçoivent tous deux le même traitement, 1 (cf. § 9). Compte tenu de l'aperture, c'est  $ts$  et non  $st$  qui constitue l'exception. Il y a donc, du point de vue graphique, de fortes présomptions *contre* une lecture  $+ts$  de certains  $s$  mycéniens. Mais du point de vue linguistique (phonétique historique et dialectologie) il y a de plus fortes raisons *pour*.

Il semble communément admis —et, vu l'étroite parenté entre mycénien et arcadien, il est certain— que, malgré l'identité graphique, il y a une différence de prononciation entre *pi-we-ri-si*, *to-so*, *me-sa-to*, où l'arcadien et l'ionien-attique ont  $\sigma$  simple, et *-we-sa*, *ku-pa-ri-so*<sup>\*</sup>, où l'arcadien et l'ionien ont  $\sigma\sigma$  et l'attique  $\tau\tau$ . Mais cette différence ne peut pas avoir été, comme au premier millénaire,  $+tosos$ :  $+wessa$ , car pour le second cas la divergence entre l'ionien et l'attique suppose une prononciation  $*ts$  en ionien-attique, et donc aussi en achéen (proche parent), jusqu'à une date récente, certainement postmycénienne. Il est donc à peu près certain que le mycénien avait encore  $+wetsa$ ,  $*kuperitsos$ , et sans doute  $+tossos$ ,  $+P\bar{w}erissi$  (ou évent.  $+tosos$ ,  $+isi$ )<sup>78</sup>.

Rappelons que malgré l'identité des résultats au premier millénaire, le résultat de  $*ky$  en mycénien était encore distinct de celui de  $*ty_2$  ( $*ty$  hétéromorphémique); car les nombreux exemples sûrs ou probables de  $*ty_2$  ont tous myc.  $s$ , tandis que le seul exemple sûr de  $*ky$  a  $z$ : *za-we-te* «cette année». La prononciation de «z» ne peut donc pas avoir été déjà  $*ts$  v.sim., mais devait être encore

<sup>77</sup> Moyennant la règle sur le traitement 1 des groupes où  $C_1$  et  $C_2$  sont ex-aequo (v. § 9,  $\equiv$ ), règle qu'on pourrait considérer comme ad hoc, quoiqu'elle s'applique déjà aux groupes formés de deux consonnes identiques. —Noter tout de même que  $rw$  a parfois le traitement 2 comme  $wr$  (§ 15a): le cas de  $w$  et  $r$  est donc partiellement inverse de celui de  $s$  et  $t$ .

<sup>78</sup> Cf. Hart, *Coll. Cambridge*, p. 133<sup>(3)</sup>-134. —Nous reviendrons ailleurs sur les traitements grecs de  $*ty$ ,  $*ky$ ,  $*ti$  [*Etudes de phonétique grecque*, 1986.]



palatale. Lors de la création du syllabaire B elle était probablement \**ky*, cf. § 17<sup>(124)</sup>; mais à l'époque de nos textes, où \**dy* et \**gy* sont confondus au moins graphiquement, elle était peut-être déjà \*[tʰ] v.sim.<sup>79 80</sup>.

Pour Doria<sup>81</sup>, *wo-no-wa-ti-si* (PY Vn 48, Xa 1419) est +*woinowatsi*, dat.pl. d'un substantif \**woino-went-* «οἰνοῦττα»; il en déduit que *t* est encore prononcé, quoique non noté, dans +*pantsi* etc. Cette interprétation est cependant impossible (et a généralement été rejetée, pour des raisons diverses): d'une part parce que le contexte demande un datif du *destinataire*<sup>82</sup>, d'autre part parce que dans \**-wptsi* il s'agit de protogrec \**ts*, qui en mycénien a déjà abouti à \*(s)s, puisqu'il est resté distinct jusqu'au premier millénaire du produit de \**ty*<sub>2</sub> (également noté *s*., donc déjà sifflant; à notre avis +*ts*, ci-dessus).

La différence graphique en mycénien entre *ps*, *ks* (*pV-sV*, *kV-sV*) et *ts* (*sV*) ne s'explique pas simplement par le caractère homorganique du groupe *ts*, car les groupes homorganiques ne sont pas plus sujets au traitement 1 que les autres, cf. +*errhapmenā e-ra-pe-me-na*<sup>83</sup>, +*korihadna ko-ri-ja/ha-da-na*. Il n'en reste pas moins que le groupe *ts* n'est pas parallèle à *ps* et *ks*; comparer du reste à l'époque alphabétique les graphies du crétois central archaïque, respectivement ζ et πσ κσ. Il est donc plausible que \*/ts/ ait été réalisé comme une affriquée géminée \*[cc]<sup>84</sup>.

<sup>79</sup> Quoi qu'il en soit on n'attend donc pas de syllabogramme *zi*. Cf. aussi § 17<sup>(124)</sup>.

<sup>80</sup> Dans la transcription du mycénien, nous remplaçons conventionnellement 't' d'd' par *tj dj*, avec, à dessein, un *j* qui n'est pas notre notation de la semi-voyelle.

<sup>81</sup> *Parola del Passato* 16, 1961, pp. 403-9; *AIV* 119, p. 733<sup>1</sup>; *Avviamento, passim*.

<sup>82</sup> Heubeck, *Minos* 8, 1967, p. 18<sup>10</sup>. —Quant au suffixe, il semble que le second millénaire ait distingué les adjectifs en \**-went-/ \*-wet-* et les noms de lieux en \**-wont-* (\**-wat-* devant un second suffixe): *id.*, *ibidem*, p. 16, et *SMEA* 17, 1976, pp. 127-136, av.litt. Ce mot est pour Heubeck (1976, pp. 129-130; déjà *Kadmos* 1, 1962, pp. 62-4) le dat.pl. de \**Woino-wat-id-*, ethnique féminin. Cependant, comme le recto de la même tablette porte *di-wo-nu-so*, il est tentant de voir là une première association de Dionysos avec le vin (Baumbach, *SMEA* 20, 1979, p. 147<sup>(20)</sup>), auquel cas l'interprétation de Heubeck ne fournirait pas un rapport assez direct. Du reste il n'est pas vraisemblable qu'un lieu ait été dénommé «riche en vin»: il faudrait «riche en vignes». On a aussi proposé +*Woinowā-t-id-*, v. Heubeck, 1976, p. 129<sup>(11)</sup>, qui n'est pas plus probable.

<sup>83</sup> L'hypothèse d'une graphie étymologique (*Docs.*<sup>2</sup>, p. 83, 544) est douteuse et inutile.

<sup>84</sup> Noter toutefois que la valeur phonémique de +[cc] n'est peut-être plus la même en crétois (/cc/ ?) qu'en mycénien (/ts/ ?).

Cela ne suffit pas encore à expliquer la notation *s*, car on pourrait s'attendre à l'existence dans le syllabaire d'une série<sup>85</sup> affriquée sifflante spéciale (on a même attribué souvent cette valeur à la série *z*, qui est cependant plutôt une affriquée palatale, ci-dessus). Il faudra donc admettre, non pas à proprement parler la suppression graphique de *t* devant *s*, ce qui serait en désaccord avec le traitement des autres occlusives, mais plus exactement la confusion graphique de l'affriquée [*c*] (du reste toujours géminée)<sup>86</sup> avec la fricative [*s*]. On sait que les cas d'indistinction graphique sont assez divers: *th* = *t*, *g* = *k* (= *kh*), *l* = *r*, de sorte que *c* = *s* ne surprendrait pas outre mesure<sup>87</sup>.

14. Faute d'exemples montrant si le groupe mycénien *\*sn* a le traitement graphique 1 ou 2, on peut se demander si dans πτέρνη «talon», myc. duel *pte-no*, i.-e. *\*persn-*, la chute de *\*s* est prémycénienne comme dans κουρά, σελήνη (*\*-rs-*, *\*-sn-*), ou postmycénienne comme dans ὄρος, αἰχμή (*\*-rs-*, *\*-ksm-*)<sup>88</sup>. On n'a pas non plus d'exemple du traitement mycénien du groupe original phonétiquement parallèle *\*-rsm-*<sup>89</sup>.

Mais comme *s* précède *n* dans l'escalier (puisque *s* > *m* et *m* > *n*<sup>90</sup>), et que pour tous les autres groupes la règle de l'escalier s'applique (ce qui implique notamment que si les groupes *C<sup>1</sup>C<sup>2</sup>* et *C<sup>2</sup>C<sup>3</sup>* [cf. § 9<sup>66</sup>] ont tous deux le traitement 2, alors le groupe

<sup>85</sup> Série au sens graphique (*ki ke ka ko ku*) et non au sens phonologique (*k kh g*).

<sup>86</sup> *\*t* > *\*[c]* devant *i u* avait probablement déjà abouti à */s/* en mycénien.

<sup>87</sup> Que l'on suppose, ou non, l'existence d'affriquées sifflantes dans la langue X (§ 7<sup>(55)</sup>).

<sup>88</sup> *pte-no* graphie ambiguë selon Lejeune, *PH*, p. 137. (On lit d'ordinaire simplement *-m-*.)

<sup>89</sup> ἄρμα, myc. *a-mo* + *armo* (v. Ruipérez, *Minos* 11, 1970, p. 141) ne remonte pas à *\*armp.* mais à *\*arm.* On a supposé *\*-s-* uniquement pour rendre compte de l'aspiration initiale, mais (1) cet *\*s* n'a aucun appui dans les autres langues indo-européennes. (2) l'aspiration peut ne pas être étymologique (le cas est fréquent en grec, voir quelques exemples chez Lejeune, *PH* § 320); (3) les groupes intérieurs *s* + sonante ne provoquent pas l'aspiration initiale (Ruipelez, *loc. cit.*, pp. 141-2). Pour ἄρματα chez Pindare (B. Forssman, *Untersuchungen zur Sprache Pindars*, Wiesbaden 1966, pp. 13-18), l'interprétation comme lesbisme (p. 18) n'est donc pas nécessaire. Cf. ἄμαξα > ἄμαξα (Forssman, pp. 8-11; p.-ê. mot iranien, cf. Bailey, *BSOAS* 21, 1958, p. 46 ?). La même aspiration secondaire semble être à supposer pour plusieurs mots en ἄρ-μ-, ὄρ-μ- (v. Ruijgh, *Coll. Chaumont*, p. 210<sup>9</sup>, avec une autre interprétation).

<sup>90</sup> *do-so-mo*, *do-si-mi-ja*, *de-so-mo*, *aj-ka-sa-ma*, *si-mi-te-u* (v. Householder, *Coll. Wingspread*, pp. 75/6<sup>1</sup>); *a-mi-ni-so*, *ra-mi-ni-ja*, *de-mi-ni-ja*, *e-ru-mi-ni-ja*, *ma-na-si-we-ko*.

$C^1C^3$ , s'il existe, a aussi le traitement 2<sup>91</sup>), on peut présumer que *s* devant *n* ne fait pas exception et serait noté. *pte-no* est donc bien à lire <sup>+</sup>*pternō*<sup>92</sup>.

15. Il arrive qu'un groupe à traitement régulier 1 reçoive néanmoins le traitement 2. On relève deux groupes de cas (cependant, vu le petit nombre d'exemples, ce groupement pourrait être dans une certaine mesure fortuit):

a) *r, l + m, w*: à côté de *a-mo* KN PY, *a-na-mo-to* KN, *te-mi-dwe-ta* KN PY, *pe-ma* KN PY, *e-ma-ha* KN PY TH, et de *pa-we-(h)a* KN MY, *ko-wo* KN MY, *wo-wo* PY, *do-we-jo* KN PY, etc., on a cependant 1° <sup>+</sup>*ar-armot-mena*, *-ai a-ra-RO-mo-te-me-na* (KN Sd 15x, dont 1x avec oubli de *-ra-* [et non de *-ro-* !], 1x avec *-to-* pour *-te-*, 1x au duel *-no*); 2° <sup>+</sup>*ar-ar-woha a-ra-RU-wo-a* (KN Ra 7x); 3° <sup>+</sup>*Hal-wont-ei* (?) *ha-RU-wo-te* (PY An 657). On ne voit pas d'explication unitaire pour les trois cas (on ne sait même pas s'ils étaient communs à tous les sites). Dans les deux premiers (KN) la graphie pleine peut être destinée à exprimer le redoublement<sup>93</sup>; mais cela ferait attendre <sup>+</sup>*a-ja-I-me-no* au lieu de *a-ja—me-no* (<sup>+</sup>*ayaimenos*) KN PY. Dans les deux derniers le groupe est hétéromorphémique<sup>94</sup>, mais cela n'explique pas la graphie pleine<sup>95</sup>. Ajoutons 4° qu'on a probablement le même mot dans *ko—we-ja* (KN X 697) et dans *ko-RU-we-ja* (KN L 472), *ko-RO-we-ja* [ (KN X 1013)<sup>96</sup> (cf. § 33).

<sup>91</sup> Plus exactement, cette propriété (non mentionnée § 9) était une seconde condition nécessaire à l'établissement d'un «escalier».

<sup>92</sup> Nous ne parlons pas ici de la désinence (<sup>+</sup>*-oi* selon Szemerényi, *Coll. Cambridge*, pp. 217-222, mais cf. Watkins, *Flexion und Wortbildung* [§ 27<sup>204</sup>], pp. 368-370).

<sup>93</sup> Lejeune, *Mém.* I, p. 225<sup>16</sup> (pour le premier); Householder, *Coll. Wingspread*, p. 76<sup>1</sup>; Ruijgh, *SMEA* 20, 1979, p. 88<sup>55</sup>.

<sup>94</sup> Dans le dénominatif <sup>+</sup>*armotsō*, <sup>+</sup>*ar-armot-mena*, <sup>+</sup>*an-amos-tos*, la présence d'une coupe morphémique vivante entre *r* et *m* est plus douteuse que dans le mot-base <sup>+</sup>*ar-mo*.

<sup>95</sup> Le groupe *rm* (par exemple) peut être séparé (I) par la coupe syllabique seulement; (II) par une coupe morphémique (p.ex. entre racine et suffixe); (III) par une suture de composé; (IV) par une limite de mots. *r* est graphiquement omis dans IV (noter cependant que *l* n'existe pas dans cette position) et, en général, dans I; III semble être en général assimilé à IV (§ 25). Or II est intermédiaire entre I et III-IV: on attend donc que *r* y soit omis aussi; et c'est bien le cas dans <sup>+</sup>*ar-mo*, <sup>+</sup>*sper-ma*.

<sup>96</sup> J. L. Melena, *Studies on some Mycenaean inscriptions from Knossos dealing with textiles*, Salamanca 1975, p. 137, rattachant ce nom de métier à *ko-we*. C'est probablement un autre métier que désigne *ko-u-re-ja* (KN Ak 643, Ap 694) < *ko-u-ra* (cf. *ibidem*, p. 115).

Il ne semble pas y avoir d'exemples de notation de *r*, *l* devant d'autre consonnes. (V. aussi § 34.)

b) *s* + occlusive: +*Hiskhuwodotos*<sup>97</sup> *i-SU-ku-wo-do-to*, +*Sk(h)ithōn*<sup>98</sup> (?) *SI-ki-to*, +*sphaktēriya* (? § 29<sup>223</sup>) *SA-pa-ka-te-ri-ja*, +*hespargmena*<sup>99</sup> («enroulés» ?) *e-SA-pa-ke-me*[, tous à Knossos. Il est curieux qu'il ne s'agisse jamais d'une occlusive dentale<sup>100</sup>, alors que les dentales sont justement plus fréquentes<sup>101</sup> que les autres occlusives.

Précisons que la lecture +*sphag*-<sup>102</sup> «égorgés» du dernier exemple (KN X 7375) —lecture qui permettrait de dire que *s* devant aspirée est noté à Knossos (les exemples contraires semblent être tous à Pylos ou à Mycènes, v. ci-dessous)— est contredite par ]*nu-ka* de l'autre ligne du même fragment, finale qui n'est connue que dans les tablettes relatives aux textiles (.*o-nu-ka*).

Exemples de graphie régulière: +*wastu wa-tu*, +*Stomargos to-ma-ko*, +*dospotās do-po-ta*, +*tripodiskos ti-ri-po-di-ko*. Les exemples que nous connaissons devant aspirée sont: +*eskharā e-ka-ra* PY, +*skhoinos ko-(i-)no* PY, PY MY, +*Leskhā* (?) *re-ka* PY; +*sphebi pe-i* PY, +*sphakowen* (?<sup>103</sup>) *pa-ko-we* PY, +*Sphagiyānes*<sup>104</sup> (?) *pa-ki-ja-ne* PY; +*Wisthmios* (?) *wi-ti-mi-jo* PY. A Knossos, même, *pa-ka-na* ~ φάσγανα pourrait être encore +*sphasgana*<sup>105</sup>.

De même que la notation exceptionnelle de *s* devant occlusive est propre à Knossos (ci-dessus), de même la notation facultative, en syllabe non finale, de *i* en diphtongue (hors des cas où on peut employer les signes *aj*, *raj*) est propre à Knossos (et parfois Mycè-

<sup>97</sup> *ισχύς* a probablement pour racine *i.-e.* \**segh-* (les étymologies proposées s'accordent en général sur ce point); *i-* sera alors le redoublement, \**si-sgh-*.

<sup>98</sup> Doria, *AIV* 120, p. 645.

<sup>99</sup> *Docs.*<sup>2</sup>, p. 546.

<sup>100</sup> *e-so-to* KN n'est généralement plus lu +*estō(n)*, mais +*essontoi*.

<sup>101</sup> Fischer, *Symp.Brno*, pp. 68-70.

<sup>102</sup> Doria, *AIV*, pp. 120, 645 (avec réserve).

<sup>103</sup> Il est douteux que la sauge ait été employée en parfumerie: Sacconi, *Kadmos* 11, 1972, p. 24.

<sup>104</sup> Palmer, *TPS* 1954, p. 24; Ruijgh, *SMEA* 20, 1979, p. 80<sup>33</sup>; mais v. *Docs.*, p. 143.

<sup>105</sup> Étymologie traditionnelle «\*σφαγ-σθ-ανο-»; probablement suffixe -ανov sur un verbe \*(σ)φάσγω < \**spha(g)-skō*. Pour ce type de dissimilation, v. Brugmann, *Grundriss* I<sup>2</sup>/2, p. 856 § 981a. Voir aussi Chantraine *s.v.*

nes)<sup>106</sup>, et l'omission exceptionnelle de *u* en diphtongue n'est connue qu'à Pylos<sup>107</sup>. On sait que les textes de Knossos sont probablement plus anciens que ceux de Pylos<sup>108</sup>; mais cette différence entre l'usage plus explicite de Knossos et celui plus condensé de Pylos ne semble pas pouvoir s'expliquer simplement par une différence de date.

La «règle de l'escalier» ne rend pas compte des exceptions (*a*, *b*) traitées dans ce paragraphe: elle ne rend compte que des «règles particulières» (celles qui donnent le traitement graphique régulier d'un groupe donné)<sup>109</sup>.

Il semble prématuré d'affirmer<sup>110</sup> que la graphie pleine de ces groupes, ou de *i* en diphtongue, soit un usage plus récent que la graphie défective — bien que la comparaison avec la graphie cypriote puisse suggérer une telle hypothèse.

16. Il ne semble pas qu'inversement un groupe à traitement régulier 2 puisse recevoir le traitement 1; il n'y en a du moins aucun exemple sûr.

[*te*]-*mi-we-te* (KN Sg 1811) peut être un doublet morphologique *+termi-went-* (cf. hom. *τερμιόεσσα*) du *+termid-went-* (PY KN) usuel<sup>111</sup>, ou, moins probablement, résulter d'une dissimila-

<sup>106</sup> *Docs.*<sup>2</sup>, p. 43; Lejeune, *Mém.* III, pp. 81/2. — Les dat. pl. *-.o-i* *-.a-i* n'obéiraient pas à cette règle si on les lisait *+ois* *+ais* (avec notamment Ruijgh, en dernier lieu *SMEA* 20, 1979, pp. 82-4) au lieu de *+oibi* *+āhi*. — *pa-i-to* KN  $\sim$   $\Phi$ αιστός est p.-ê. trisyllabique (malgré Ruijgh, *EGM*, p. 24<sup>13</sup>), avec contraction préhomérique comme dans le type *ισταῖμεν*.

<sup>107</sup> Parallèle noté par Risch, *\*Anthropos* 53, 1958, p. 153, chez Vilborg, p. 34.

<sup>108</sup> *Docs.*, pp. 9, 14; Ruijgh, *EGM*, p. 21<sup>(2)</sup> Mais la question est controversée, v. p.ex. Heubeck, *Stud. Palmer*, p. 97<sup>(1)</sup>. Knossos semble linguistiquement plus avancé que Pylos (ce qui ne prouve pas grand-chose pour la date, cf. Ruijgh, *EGM*, p. 55): chute de *h* intervocalique (Ruijgh, *loc. cit.*); *i-jo* KN MY pour *i-ju* PY «fils» (Heubeck, *SMEA* 13, 1971, pp. 147, 151, 155); *a-no-wo-to* KN: *a-no-we* PY (Szemerényi, *SMEA* 3, 1967, pp. 59-60); p.-ê. *+thronos* (§ 34). Pour le tracé des signes, Pylos est peut-être légèrement plus avancé que Knossos (v. tableau de Bennett chez *Docs.*, p. 41) (ce qui ne prouve pas davantage puisque le linéaire B a sans doute été créé à Knossos et transmis de là au continent [cf. Olivier, *SMEA* 20, 1979, pp. 46-8; avis contraire Godart, *ibidem*, p. 35]).

<sup>109</sup> La discussion des exemples § 15*a* est peu favorable à l'hypothèse selon laquelle la graphie pleine (traitement 2 au lieu de 1) représenterait une marge de liberté dont les scribes auraient fait un usage délibéré, p.ex. pour des raisons de clarté. — Pour d'autres cas où la graphie mycénienne n'est pas prévisible d'après les règles connues, v. § 51, début.

<sup>110</sup> Avec respectivement, Doria, *AIV* 120, pp. 661-2, ou Heubeck, *Stud. Palmer*, p. 101.

<sup>111</sup> Lejeune, *Mém.* II, p. 28 (1958); III, p. 309<sup>62</sup> (1968). — *termid-* est sans doute plus récent que *ter-mi-*, Meier, *loc. cit.* [§ 11<sup>72</sup>], p. 75.

tion (cf. +*odat-went-* > +*odak-went-*<sup>112</sup>). — *tī-wa-ti-ja* (KN Ap 618) n'est pas nécessairement la même mot que *ti-nwa-si-jo*, *-ja*, *ti-nwa-ti-ja-o* (PY)<sup>113</sup>. — *pa-wo-ke* (PY Aa 795, Ab 558), s'il est bien +*pan-worges*<sup>114</sup>, aura à la suture de composé le traitement graphique de fin de mot (§ 25).

17. Certains des groupes à traitement 2 peuvent aussi être notés à l'aide d'un signe complexe (CCV).

Pour ce terme nous nous écartons quelque peu de la définition de Lejeune<sup>115</sup>, qui a l'inconvénient de faire du signe *aw*<sup>116</sup> un «complexe» — puisqu'on ne pourrait le remplacer que par une séquence de deux signes (\**a-u-*, d'ailleurs inattesté à l'initiale pour la diphtongue)— alors qu'il s'apparente moins aux autres «complexes», tous de forme CCV, qu'au «doublet» *aj*. Il semble donc préférable de diviser les signes «supplémentaires» en plus de deux catégories (on en connaît trois, mais elles ne sont pas a priori exhaustives; on ne sait pas dans quelle catégorie ranger *ta*<sub>2</sub>, de valeur exacte inconnue<sup>117</sup>):

1) signes «spéciaux», doublets de forme CV, remplaçables par l'un des signes fondamentaux (C)V, et dont la consonne est «étrangère» au syllabaire: *ha*, *phu*;

2) signes «à diphtongue», de forme (C)VV: *ai*, *rai*, *au* ou *aj*, *raj*, *aw*<sup>118 119</sup>;

3) signes «complexes» au sens étroit du terme, de forme CCV<sup>120</sup>.

<sup>112</sup> Dentale dissimilée entre deux dentales. Mais les deux cas diffèrent à plusieurs égards.

<sup>113</sup> Chadwick, *loc. cit.* [n 114], p. 116; Heubeck, *SMEA* 17, 1976, p. 130<sup>14</sup>.

<sup>114</sup> Chadwick, *Minos* 8, 1967, pp. 115-7.

<sup>115</sup> *Coll. Cambridge* 1965, pp. 135-149 (spéc. p. 137) = *Mém.* III, pp. 91-104, spéc. p. 93.

<sup>116</sup> \*85 = *au*: Lejeune, *SMEA* 1, 1966, pp. 9-28 = *Mém.* III, pp. 181-199, après Petruševski, Ilievski, Ephron; cf. Lejeune, *BSL* 71, 1976, p. 196<sup>11</sup>.

<sup>117</sup> Selon Heubeck, *ta*<sub>2</sub> n'est pas remplaçable par *ti-ja* comme on l'a pensé (en concluant à une valeur *tja*, un peu étonnante à côté de *za*), mais par *ta* (*Coll. Chaumont*, pp. 254-7).

Mais on voit mal quelle valeur phonétique supposer. Perpillou, *RPh* 51, 1977, p. 245<sup>12</sup>, garde *tja*, ainsi que *sja* dans *a[-.]-]ta*<sub>2</sub> PY Ma 397. Il n'est pas probable que \*56 = *pha*.

<sup>118</sup> Nous notons le second élément de diphtongue comme une consonne (§ 1<sup>2</sup>) bien que ce soit une voyelle (§ 12 fin).

<sup>119</sup> Il se pourrait que B *ha* et *aj aw* remontent à (A) \**ha* \**hi* \**hu* (cf. Ephron, *Minos* 7, 1961, p. 77; Palmer, *Int.*, p. 179). Mais cela n'expliquerait pas *raj*, entre autres objections.

<sup>120</sup> Alors que les «complexes» devanagari sont des ligatures (§ 3, p.ex. *dva* = *da* + *va*), en mycénien p.ex. *dwe* est tout à fait indépendant de *de* (ou *du*) + *we* (et ressemble fortuitement à *ne* + *ko*).

Les signes complexes identifiés jusqu'ici sont: *two*, *twe*, *dwo*, *dwe*, *nwa*, (*swi*, *swa*<sup>121</sup>); *rja*, *rjo*; *pte*. Ils sont donc<sup>122</sup> tous de la forme *CwV*, *CyV*, sauf *pte*; mais si on rapproche le traitement phonétique \**py* > *pt* caractéristique du grec, et si on le suppose postérieur à la création du linéaire B, on peut ramener *pte* à \**pje*<sup>123</sup>. Il semble aussi que les séries *qV* et *zV* sont par leur origine des complexes \**kwV* et \**kjV*<sup>124 125 126</sup>.

On ne discerne pas de règles pour le choix entre les graphies normale *CV<sub>0</sub>-CV* (*V<sub>0</sub>* = voyelle morte) et condensée *CCV*, qui coexistent parfois chez un même scribe. Il ne dépend pas de la syllabation (voir §§ 18-21), mais, apparemment, de raisons non linguistiques, dont l'usage individuel des scribes<sup>127</sup>.

<sup>121</sup> Valeur possible de \*64 et de \*82, Chadwick, *Mimos* 9, 1968, pp. 62-5.

<sup>122</sup> En fait cette constatation a précédé plusieurs des identifications citées ci-dessus.

<sup>123</sup> Palmer, p.ex. *Int.*, pp. 38/39; Chadwick, *Coll.Pavia*, p. 8; plus précisément, Lejeune, *BSL* 71, 1976, pp. 198-9.

<sup>124</sup> Palmer, *Int.*, pp. 38-40 Chadwick, *Coll.Pavia*, pp. 10-11; Petruševski, *Coll.Chaumont*, pp. 264-5.

<sup>125</sup> Il y a des exemples de *ze* au lieu de (\**ke*) (mais non l'inverse): le toponyme *ze/ke-i-ja-ka-ra-na* (cf. *ke-e*), p.-ê. le nom de métier *a-ze/ke-ri-ti-ja*, et *o-ze-to* + *hō gento* (ou + *keitoi*); cf. p.ex. Hart, *Coll.Cambridge*, pp. 130-1. Cela reflète peut-être une prononciation sporadique (individuelle ?) [*k'e*] pour *ke*.

<sup>126</sup> L'existence et la nature des complexes peuvent faire penser que le minoen (§ 7<sup>55</sup>) avait des phonèmes *k<sup>l</sup> r<sup>j</sup> k<sup>w</sup> t<sup>w</sup>* etc. (Palmer, *BICS* 2, 1955, pp. 41-2 (*C: C'*), *Int.*, pp. 37-40 [Beekes, *Lingua* 36, 1975, pp. 72-4, combine cette théorie avec celle de Furnée; mais les faits ne s'interprètent certainement pas ainsi]); du point de vue phonologique il serait du reste plus plausible de penser à des groupes diphonématisques *kj rj kw rw* etc., assez fréquents, ou du moins admis à l'initiale de mot. — Mais seule une partie, difficilement déterminable, des complexes est «héritée» du linéaire A; à part *ze zo* et *qe qa*, seuls jusqu'ici *rja*, (*ta<sub>2</sub>*), *swi* sont attestés aussi en A, où ils pourraient même avoir eu une autre valeur. (Voir Pugliese Carrattelli chez *Docs.*, p. 33; D. Packard, *Minoan Linear A*, Berkeley-Los Angeles 1974, spéc., pp. 67, 197-9; Olivier, *SMEA* 20, 1979, p. 51; nous étions peut-être trop optimiste *SMEA* 23, 1982, n. 129). La rareté qu'on attend pour ces signes ne semble pas suffire à expliquer un tel manque d'attestations (on connaît un grand nombre de signes A relativement rares et sans correspondant en B). Au moins *dwo* a certainement été créé en B (Lejeune, *Mém.* I, p. 262<sup>23</sup>; Perpillou, *loc. cit.* [n. 127], p. 245<sup>13</sup>), peut-être aussi *two* (Perpillou, pp. 242-5 — si on admet que le fait que le scribe 1, fécond en lapsus, se permette de corriger les graphies de son collègue 43 signifie qu'il est plus âgé), et peut-être d'autres. Les complexes nouveaux auront été créés sur l'analogie des anciens, ce qui peut aussi expliquer leur peu de variété, de sorte que le recours à des hypothèses sur la phonologie de la langue A pourrait être, ici encore, inutile. Cf. encore § 47<sup>390</sup>.

<sup>127</sup> Voir les remarques de Perpillou, *RPh* 51, 1977, pp. 240-5<sup>(12)</sup>. Sur *-ti-ri-ja* et *-ti-rja* v. aussi Heubeck, *Coll.Chaumont*, pp. 250-1.

L'emploi de signes complexes —compte tenu du § 5— contredit l'hypothèse selon laquelle la limite entre deux syllabes coïnciderait nécessairement avec la limite entre deux signes (v. § 3).

18. Les signes complexes ont souvent valeur monosyllabique (façon peu exacte de dire qu'ils couvrent un seul sommet syllabique, même s'ils sont à cheval sur deux syllabes): o-two-we-<sup>+</sup>*Orthw-owweb-*, o-da-twe-ta <sup>+</sup>*odatwenta*, wi-dwo-i-jo <sup>+</sup>*Widwobiyo-*, te-mi-dwe-ta <sup>+</sup>*termidwenta*, ra-pte <sup>+</sup>*rhaptēr*, ra-pte-ri-ja <sup>+</sup>*rhaptēriyai*, pte-re-wa <sup>+</sup>*ptelewā*, tu-ru-pte-ri-ja <sup>+</sup>*struptēriyā-*, di-pte-ra <sup>+</sup>*dipsterā* (§ 22<sup>163</sup>), a-swi-jo <sup>+</sup>*Aswiyos*, pi-swa <sup>+</sup>*Pīswa*<sup>128</sup>.

Noter en particulier le flottement entre *ra ro* et *rja rjo* dans les produits de protogrec <sup>\*</sup>*ry*, ce qui révèle un état de transition. L'évolution probable est <sup>129</sup> <sup>\*</sup>*ry* > <sup>\*</sup>*[r'r']* (> <sup>\*</sup>*[i'r']* ?) > *i'r* après *a o*, et après *e i u* <sup>\*</sup>*ry* > <sup>\*</sup>*[r'r']* > <sup>\*</sup>*rr* (puis *r* sauf en thessalien-lesbien)<sup>130</sup>. Les graphies par *ro* attestant le dernier stade, celles par *rjo* ne peuvent représenter que l'avant-dernier stade et non le premier. Exemples: τυρός ~ *tu-rjo* PY <sup>+</sup>*/tūryos/*<sup>131</sup> <sup>+</sup>*[tūr'r'os]*; κούπειρον, -ος, κούπαιρον ~ *ku-pa-rjo* PY <sup>+</sup>*kuparyon* <sup>+</sup>*[-air'o-]* ou <sup>+</sup>*[-ar'r'o-]* à côté de *ku-pa-ro-we* PY, *ku-pa-ro* KN, <sup>+</sup>*kupairo*<sup>132</sup>; p.-ê. ἄρουρα ~ *a-ro-u-ra* PY <sup>+</sup>*arowrā* (< <sup>\*</sup>*wr-ya*). Un exemple indirect est *a-ke-rja-te* PY <sup>+</sup>*agerrantes*<sup>133</sup>, avec *rj.* notant <sup>+</sup>*rr-* < <sup>\*</sup>*rh-*, contrépel qui montre que <sup>\*</sup>*ry* après *e* avait déjà (au moins partiellement) abouti à <sup>\*</sup>*rr* (peut-être aussi dans *a-ke-re*<sup>134</sup> PY Cc 660)<sup>135</sup>.

<sup>128</sup> Il y a contradiction entre Πίσα (Pindare) et Πίσα, Πίση, qui, n'étant pas homériques, ne s'expliquent pas par <sup>\*</sup>*Pīswa*. Sur ἴσος (νοῦσος), v. Brugmann, *Berichte über die Verhandl. d. königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, Phil.-hist. Classe, 49, 1897, pp. 193/4; Schwyzer, *GG*, p. 227; Lejeune, *PH* § 131<sup>(1)</sup>.

<sup>129</sup> Nous restituons parallèlement une filière phonétique et une filière phonémique. Sans crochets: forme phonémique et phonétique. Entre crochets: forme phonétique, dont la valeur phonémique reste celle du stade précédent.

<sup>130</sup> Cf. Grammont, *Ph.gr.*, pp. 111-4.

<sup>131</sup> Ruijgh, *EGM*, p. 275<sup>(22)</sup>.

<sup>132</sup> Ou <sup>+</sup>*kuparos* (Ruijgh, *EGM*, p. 67<sup>93</sup>), en supposant qu'au premier millénaire <sup>\*</sup>*κúπαρος* n'est par hasard pas attesté. Mais ion. κúπερος pourrait être une altération de *kúpēros* ou de son antécédent <sup>\*</sup>*kúperros*, ce qui allégerait le problème de l'original commun de ces formes (l'origine préhellénique du mot ne résout rien à cet égard). Lejeune, *BSL* 71, 1976, p. 205; Leukart, *Cgr.Roma* II, p. 823.

<sup>134</sup> <sup>+</sup>*agerrei* ou <sup>+</sup>*agerei*, cf. Ruijgh, *EGM*, p. 67<sup>(95)</sup>.

<sup>135</sup> Par contre il est douteux que *.a-rjo-* ait pu être employé comme notation de <sup>+</sup>*-airo-*.



L'évolution de \**ly* est différente: le stade \*[*l'l'*]/*ly*/ a subsisté plus longtemps, jusqu'après la simplification (hors du thessalien-lesbien) de \**ll* (< \**hl* \**lh* \**ln*), comme le montre le résultat qui n'est pas  $\bar{\lambda}$ , mais  $\lambda\lambda$  dans tous les dialectes, sauf en cypriote (*a-i-lo-ne*, *a-pe-i-lo-ni*) et partiellement en éléen (arch.  $\alpha\iota\lambda\omicron\tau\rho\iota\alpha$ ). On a peut-être myc. +/*ly*/[*l'l'*] dans *qa-rja*, -*to(de)* (m.) PY TH +*Kwal'Vans*  $\sim$  Πάλλᾶς (f.)<sup>136</sup> et dans ]-*pe-rjo*-[ KN +[*A*]*pe-l'Vo[nei]*<sup>137</sup> (incertains).

Selon Heubeck<sup>138</sup>, *rjo rja* peuvent aussi noter *lo la*: *pi-ti-rjo-we-sa* PY, *ka-tu-rjo* PY, *ko-tu-rjo* PY TH, p.-ê. *ta-ra-to* PY | *ta-rja-to* PY. Le fait est difficilement explicable phonétiquement (puisque \**ly* n'a pas encore abouti à *ll*), et la graphie normale de *lo la* est néanmoins *ro ra* (même en cas de *l* géminé<sup>139</sup>); mais certains exemples sont difficilement contestables.

19. Mais les signes complexes peuvent aussi être dissyllabiques (couvrir deux sommets syllabiques):

*dwo* + *duwō*<sup>140</sup>  $\sim$   $\delta\acute{\upsilon}\omega$ ,  $\delta\acute{\upsilon}\omicron$ ; noter l'opposition  $\delta\acute{\upsilon}\omega$  :  $\delta(\text{F})\acute{\omega}\delta\epsilon\kappa\alpha$ , conforme à la loi de Lindeman<sup>141</sup>;

(*e-nwa-ri-jo* est peut-être le même nom que *e-nu-wa-ri-jo* + *Enūwalīyos* Ἐνῦάλιος (Ἐνῦεύς I 668)<sup>142</sup>);

(*qa-nwa-so* KN, nom de lieu, a peut-être le même radical que le nom d'homme *qa-nu-wa-so* KN + *Kwanuwassos*  $\sim$  Πανύασος;)

<sup>136</sup> Cf. Ruijgh, *Minos* 9, 1968, p. 128 (-*ly*-); *Docs.*<sup>2</sup>, p. 576 (-*ll*-).

<sup>137</sup> Ruijgh, *EGM*, p. 67<sup>91</sup>.

<sup>138</sup> *Coll. Chaumont*, pp. 245-254. (Heubeck lit *l* dans d'autres mots encore; mais une de ses prémisses est que +*ri(y)o/a-* ne serait pas noté *rjo/rja*, ce qui n'est pas sûr, v. § 19).

<sup>139</sup> *o-pe-ro*, Heubeck, *loc. cit.*, p. 247.

<sup>140</sup> Risch, *Minos* 5, 1957, pp. 32-4 (lit  $\delta\acute{\upsilon}\omega$ , mais ne s'occupe pas du nombre des syllabes); Ruijgh, *EGM*, p. 29, 31<sup>48</sup>; *Docs.*<sup>2</sup>, p. 402 («probably»). (Pour +*-ō* v. § 32<sup>236</sup>).

<sup>141</sup> Dans une séquence initiale consonne + sonante + voyelle, la sonante est toujours asyllabique si le mot a plusieurs syllabes (p.ex. \**swādūs*), mais elle est syllabique (sauf, originellement, après un mot terminé en voyelle brève) dans un mot qui autrement serait monosyllabique (p.ex. \**kuōn/kuōn*): Lindeman, *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap* 20, 1965, pp. 38-108, rés. pp. 79/80, 105. Dans le second cas, le grec a généralisé d'ordinaire la forme dissyllabique (aussi dans \**wrēn*, § 33<sup>245</sup>, \**krā*, § 11<sup>72</sup>), en plaçant alors l'accent sur la première syllabe.

<sup>142</sup> Lejeune, *Mém.* III, p. 100 (1966); Ruijgh, *EGM*, p. 112; avis contraire Chadwick, *Minos* 8, 1967, p. 116, sans explication non plus, et Gérard-Rousseau, *Les mentions religieuses dans les tablettes mycéniennes*, Rome 1968, p. 90.

*-ti-rja* / *-ti-ri-ja* + *-triya* ~ *-τρια*<sup>143</sup>; c'est semble-t-il la seule prononciation plausible en grec<sup>144</sup>; on ne peut pas comparer éol. *-τερρα*<sup>145</sup>, qui a *ε* et non *ι*;

(*e-ke-rja-wo*<sup>146</sup>, gén. *-no*, dat. *-ne*, PY: la graphie [*e*]-*ke-ri-ja-wo* PY Qa 1292 n'autorise guère une lecture *\*/-eryā-/*, c'est-à-dire *\*[-er'rā-]* (§ 18), ou *\*/-elyā-/[-el'lā-]* (ib.) (et moins encore l'identification avec *e-ke-ra-ne* PY Un 219, supposant oubli de *-wo-*); lire donc plutôt *\*-iyā-*).

Les quatre exemples suivants ont en proto-grec le suffixe des adjectifs de matière *\*-eyo-*, que le mycénien remplace partiellement par le suffixe des adjectifs de provenance *\*-iyo-*<sup>147</sup>; le suffixe *\*-yo-* n'est pas vraisemblable:

*po-pu-rjo* + *phorphuriyos* à côté de *po-pu-re-jo* + *-eyos*, ~ πορφύρεος;

*ka-za* + *khalkiyā* (substantivé) à côté de *ka-ke-ja-pi*, *ka-ki-jo* (adjectifs), ~ χάλκεος;

*su-za* + *sūkiyā* «figuier, figue» ~ σῦκή «figuier» < σῦκον «figue»;

*aj-za* + *aigiyā* «(peau) de chèvre» ~ αἰγῆ.

Noter que tous ces signes à valeur dissyllabique se rencontrent dans d'autres mots avec une valeur monosyllabique; autrement dit, il semble qu'aucun signe mycénien n'ait été exclusivement dissyllabique —à l'exception toutefois de *tja* et de *sja*, si telle est la valeur de *ta*<sub>2</sub> et de l'invisible *sa*<sub>2</sub> (§ 17<sup>117</sup>).

20. Tout en acceptant en général les prototypes proposés § 19, on pourrait supposer que le mycénien a connu un changement phonétique de *i(y)* *e(y)* *u(w)* en *y* *w* entre consonne et voyelle dans certains mots<sup>148</sup> —soit avant que *\*ky* > *\*ts* (ce qui serait

<sup>143</sup> Ruijgh, *EGM*, pp. 29/30.

<sup>144</sup> Voir cependant aussi § 36<sup>267</sup>.

<sup>145</sup> En lisant myc. *+tir'r'a* ou *+tirra*: Gallavotti, *\*RFIC* 36, 1958, p. 128; Heubeck, *Coll. Chaumont*, pp. 252-3; Lejeune, *BSL* 71, 1976, p. 205.

<sup>146</sup> V. Lejeune, *Mém.* I, p. 275<sup>102</sup>; *BSL* 71, 1976, p. 203; Ruijgh, *Minos* 9, 1968, pp. 128/9.

<sup>147</sup> Ruijgh, *SMEA* 4, 1967, p. 43. —Pour ces quatre mots, Ruijgh, *EGM*, p. 244, admet «avec beaucoup d'hésitation» un groupe *\*ky*, *\*gy* originel.

<sup>148</sup> Lejeune, *Minos* 6, 1958, pp. 92, 117, 135-6 = *Mém.* II, pp. 101, 123, 136; *PH* § 263<sup>5-6</sup>; *Coll. Cambridge*, pp. 145-6 = *Mém.* III, pp. 100-101.

une chronologie fort surprenante; nous pensons même que *\*ky* > *\*ts* est postmycénien, § 13), soit après (d'où un groupe *\*ky* secondaire distinct en mycénien du groupe *\*ky* primaire déjà altéré). Mais dans les deux cas ce serait supposer pour le mycénien «un stade plus avancé que celui de l'ensemble des dialectes postérieurs»<sup>149</sup>, ce qui est à éviter. C'est pourquoi nous ne croyons pas que ces graphies reflètent une prononciation synizétique («rapide»), mais pensons que la synizèse est purement graphique («graphie condensée»).

Il ne semble pas y avoir d'objection a priori contre des valeurs «dissyllabiques», car un argument du type «introduces a new principle into the syllabary» «ne saurait constituer une objection valable»<sup>150</sup>. D'autre part il n'est pas juste d'affirmer<sup>151</sup> que «Le principe même de l'écriture syllabique fait attendre, pour les complexes, une lecture monosyllabique». En effet, le propre d'une écriture dite syllabique est plutôt dans le fait qu'elle n'a pas de signes spécifiquement destinés à noter une consonne dépourvue de voyelle (§ 3). La correspondance *une syllabe* (de la chaîne parlée) — *un signe* (de la chaîne écrite) est loin d'être complète. Il arrive constamment qu'un signe ne fasse pas syllabe (*re-U-KO-TO-ro* + *Leuktron*), et parfois qu'un signe soit à cheval sur deux syllabes (§ 17 fin) (+*rhap|tēr ra-PTE*, et à notre avis [§ 5] aussi +*perusin|wa pe-ru-si-NWA* etc.). S'il arrive qu'un signe couvre deux sommets syllabiques, cette exception au prétendu principe sera du même ordre que les deux autres. Elle est du reste étroitement limitée aux signes complexes à semi-voyelle: *C(u)wV*, *C(i)jV*.

Pour la valeur dissyllabique des signes complexes on comparera l'usage du syllabaire devanagari (§ 3<sup>17</sup>), où *-iy-* *-uv-* sont souvent écrits comme *-y-* *-v-* (le nombre des syllabes est généralement reconnaissable au rythme du vers)<sup>152</sup>: *duvā* écrit *dvā* (un syllabogramme complexe), *yujīya-* écrit *yu-jya-*.

<sup>149</sup> Cf. Lejeune, *Cgr. Roma* II, p. 728 = *Mém.* III, p. 219 (à un autre propos); cf. aussi Hart, *Coll. Cambridge*, p. 129 (pas de parallèle en grec alphabétique: en cypriote et en éolien c'est après dentale que *i* > *\*y*).

<sup>150</sup> Lejeune, *SMEA* 1, 1966, p. 12<sup>9</sup> = *Mém.* III, p. 184<sup>9</sup> (à propos de *aw*), cf. Petruševski, *Kadmos* 4, 1965, p. 128.

<sup>151</sup> Lejeune, *Coll. Cambridge*, p. 144 = *Mém.* III, p. 100.

<sup>152</sup> Voir L. Renou, *Grammaire de la langue védique*, Lyon 1952, pp. 34-6.

## 21. Pour les comparatifs

*a-rjo-a* KN, *a-rjo-e* KN, *a-rjo-jo*<sup>153</sup> KN, *+ar'r'o-* ou *+ariyo(h)-a*, *-es*, *(-os)*<sup>154</sup>,  $\sim$  ἀρείων<sup>155</sup>, et

*ka-zo-e* PY *+katjo-* ou *+kakiyo(h)es*<sup>156</sup>,  $\sim$  κακίων<sup>155</sup>,

on hésite entre *\*-yob-* et *\*-iyob-*. La loi de Sievers, généralement respectée dans les comparatifs chez Homère<sup>157</sup>, fait attendre *\*-yob-*, mais dans ces deux mots cette forme du suffixe n'est pas attestée en grec alphabétique. Il y a certes une tendance à remplacer le type γλύσσω, θᾶσσω par γλυκίων, τακίων; mais elle n'agit peut-être qu'à l'époque alphabétique (et on n'attend pas qu'elle touche des comparatifs comme «meilleur» et «pire» avant les autres).

Noter que l'adjectif κακός est un «mot familier et expressif»<sup>158</sup> (cf. skr. *pāpa-*), non hérité; comme il existait déjà des mots signifiant «pire», la formation d'un comparatif sur κακός est sans doute récente (mais ceci ne parle pas nécessairement contre *\*-yob-*, qui est courant, cf. ἥσσω). D'autre part κάκιστος est irrégulier sur un thème en o et est probablement fait d'après ἄριστος<sup>159</sup>; quant à κακίων, il n'a pas nécessairement un modèle précis.

ἀρείων est probablement tiré du neutre originellement thématique ἄρειον < *\*areh-yo-n* «\*avantageux»<sup>160</sup> (sous l'influence peut-être du comparatif πλείων<sup>161</sup>); il n'enseigne donc rien sur la forme mycénienne. La forme indo-européenne doit être *\*ə<sub>2</sub>erə<sub>1</sub>-*

<sup>153</sup> Erreur pour *a-rjo-e* sous l'influence de *\*a-ri-jo-e* (Ruijgh, *EGM*, p. 30) ? Variante graphique de *\*a-rjo-o* (Szemerényi, *Sym.Brno*, p. 27) ?

<sup>154</sup> *arioha* (*arjoha* ?), *Docs.*<sup>2</sup>, p. 534.

<sup>155</sup> A traduire d'ailleurs «bon», «mauvais»: les comparatifs mycéniens ne sont (par hasard) attestés que dans leur fonction contrastive. (Sur celle-ci voir Wittwer, *Glotta* 47, 1969, pp. 54-110, §§ 71, 75, 86, qui la considère comme analogique de -τερος.)

<sup>156</sup> *kakioes*: Palmer, *Int.*, p. 426; Szemerényi, *loc. cit.*, p. 27. *katsoes* ou *-ss-*: Lejeune, *Mém.* II, pp. 136, 138 (*\*ky* ancien ou récent); Heubeck, *Glotta* 39, 1961, pp. 166, 168 (*\*ky* réc.), *Coll. Chaumont*, p. 240 (*\*ky* anc.); Ruijgh, *EGM*, p. 100 (*\*ky* anc.); Chadwick, *Docs.*<sup>2</sup>, p. 552. (L'hypothèse de *+katsoes* avec le produit de *\*ky* «récent» < *\*ki* équivaut morphologiquement à celle de *+kakioes*; elle est graphiquement plus simple, mais phonétiquement plus compliquée).

<sup>157</sup> Perpillou, *BSL* 69, 1974, pp. 100-1; Ruijgh, *Lingua* 36, 1975, p. 92. — Voir aussi § 37c (*me-u-jo*).

<sup>158</sup> Chantraine, *Dict.*, p. 482.

<sup>159</sup> M. Leumann, *MH* 2, 1945, p. 4 = *Kleine Schriften*, Zürich 1959, p. 217 bas.

<sup>160</sup> H. Seiler, *Die primären griechischen Steigerungsformen*, Hamburg 1950, pp. 116-9.

<sup>161</sup> Ruijgh, *SMEA* 20, 1979, p. 87.

*γος-*, cf. ἀρέσκω<sup>162</sup> ou/et ἀρετή; de là on attend en proto-grec \**aryōs*, cf. \**megə<sub>2</sub>-γος-* > \**megyōs* > μέζων.

En conclusion, les formes mycéniennes les plus probables nous semblent être respectivement \**ar'r'ohes* et \**kakiyohes*. Cette divergence de forme est possible entre deux comparatifs dont le premier est ancien (et formait couple originellement avec χείρων) et l'autre récent. Toutefois \**katjohes* n'est pas à exclure non plus (il peut avoir été fait d'après \**kheryōs*).

22. La règle de l'escalier, telle qu'elle a été énoncée pour les groupes de deux consonnes § 9, s'applique aussi aux groupes de plus de deux consonnes<sup>163 164</sup> (cf. § 4 fin), et (un peu par chance, voir le dernier cas) suffit à en déterminer la graphie.

+*andriyamphi*, +*anthrōkwos*, +*Lampsakos*, +*Alksānōr*, +*Wisth-miyos*, p.-ê. +*struptēriyā*:  $C_1 < C_2 > C_3$ :  $C_1$  est omis devant  $C_2$ ,  $C_2$  est noté devant  $C_3$ : *a-di-ri-ja-pi*, *a-to-ro-qo*, *ra-pa-sa-ko*, *a-ka-sa-no*, *wi-ti-mi-jo*, *tu-ru-pte-ri-ja*.

+*aiksmans*:  $C_1 > C_2 > C_3$ : *aj-ka-sa-ma*.

$C_1 < C_2 < C_3$ : non attesté. Il s'agirait de *r*, *l* + *s* + occlusive (\**ersketoi*, \**persthai*); il est vraisemblable que dans *n* + *s* + occlusive *n* était déjà tombé, et donc que *ku-su-to-ro-qa* note \**ksu-strok<sup>w</sup>hā* (mais même si *n* s'était maintenu grâce à la coupe morphologique, cet exemple ne serait pas à ranger ici (-*nst-*), mais au § 25).

+*Alekstorei*, +*dipsterā*:  $C_1 > C_2 < C_3$  et  $C_1 > C_3$ :  $C_2$  est omis devant  $C_3$ ,  $C_1$  est noté devant ( $C_2$  +)  $C_3$ : *a-re-ko-to-re*, et avec signe complexe *di-pte-ra*.

+*Alekstruwōn*:  $C_1 > C_2 < C_3 > C_4$  (cf. -*kst-* et -*str-*): *a-re-ku-tu-ru-wo*.

Le traitement graphique des groupes ayant  $C_1 > C_2 < C_3$  avec  $C_1 < C_3$  ne serait pas prévisible par la règle de l'escalier ( $C_1$

<sup>162</sup> R. S. P. Beekes, *The development of the Proto-Indo-European laryngeals in Greek*, La Haye 1969, p. 234.

<sup>163</sup> Pour les groupes occlusive + *s* + occlusive (voir les exemples ci-dessous), ceci n'est cependant plus une constatation mais une hypothèse (généralisation), voir *SMEA* 23, 1982, pp. 301-322.

<sup>164</sup> Cf. Doria, *AIV* 119, p. 713<sup>1</sup>: «è evidente che in un gruppo tri- o polimembro ... ciascuna consonante si comporta di fronte a quella vicina come se entrasse in un nesso binario» —mais ce n'est justement pas évident si on fait dépendre le traitement graphique de la coupe syllabique (§ 4, fin). Cf. aussi le dernier cas de ce § 22.

serait-il noté, à cause de  $C_2$ , ou non, à cause de  $C_3$  ?); mais en fait ils n'existent pas<sup>165</sup>.

23. En fin de mot, il est probable que le mycénien, essentiellement comme le grec alphabétique, n'admettait que les consonnes  $-s$   $-n$   $-r$  et les groupes  $-ks$   $-kws$   $-ps$  et  $-rs$   $-ls$ .

$-s$   $-n$   $-r$  ne sont jamais notés. Comme d'autre part  $n$  n'est pas noté devant  $s$  (+*ehensi e-e-si*), il est normal que  $-ns$  ne soit pas noté (+*elephans e-re-pa*). Il devait en être de même pour  $-rs$   $-ls$  (\**bals*, \**marturs*, \**kbers*<sup>166</sup> ?), dont on pourrait avoir un exemple dans +*dumars*<sup>167</sup> *du-ma*.

Au contraire, comme  $k > s$  et que  $k$  n'existe (probablement) pas à la finale, la règle de l'escalier ne permet pas de prévoir la graphie de  $-ks$ <sup>168</sup>. Or, justement, l'usage est flottant. L'occlusive est notée dans +*wanaks wa-na-ka* (KN Vc 73, PY 3x), +*Aithiyokws aj-ti-jo-qo* (PY 3x; cf. gén.  $-qo$ , dat.  $-qe$ ), +*thorrāks to-ra-ka* (TI

<sup>165</sup> V. aussi § 23<sup>168</sup>.

<sup>166</sup> La forme analogique χείρ/χῆρ n'a pu apparaître qu'après le passage de \**-err-* à  $-ēr-$  /  $-ēr-$ , qui est postmycénien, au vu de la distribution dialectale de  $ē/\bar{e}$ . En thessalien-lesbien (χερρ-) la forme du nom.sg. n'est pas connue. χέρς est attesté en dorien (mais est lui-même analogique: i.-e. \**ghesr-*). (Cypr. *ke-re*, ICS 264, est probablement χρή, Neumann et Stiewe, *Kadmos* 13, 1974, pp. 150-1).

<sup>167</sup> δάμαρ étant un thème (non neutre) en  $-τ-$ , le nominatif ancien doit être (\**d<sup>o</sup>marts* >) \**damars*. (Sur la formation de δάμαρ cf. Risch, *BSL* 69, 1974, pp. 118-9). Le passage, sans doute postmycénien, du féminin \*«maîtresse de maison» (? —pour le sens voir encore Morpurgo, *PP* 13, 1958, pp. 322-4 [?]; Duhoux, *Kadmos* 13, 1974, p. 36) au sens «épouse» a entraîné sa synonymie avec δαρ, dont il aurait alors subi l'influence morphologique, avant de l'évincer du lexique; cette modification serait dialectale: cf. avec une autre modification morphologique (et une assimilation vocalique) [éol.] δόμορτις Hsch. —Pour la première syllabe, cf. Lejeune, *Minos* 5, 1957, pp. 130-148 = *Mém.* II, pp. 187-201 (et non Ephron, *Minos* 7, 1961, p. 75, qui lit +*dma-*): myc. +*dumart-* < \**domart-* (cf. +*Stumargos*, Mühlestein, *SMEA* 2, 1967, pp. 43-5; *Docs.*<sup>2</sup>, p. 588); pour *a/o* cf. +*sperma* / +*spermo*, et p.-ê. *ko-no-ni-* ~ *κωνονίς*; l'hypothèse de deux phonèmes *o* différents (cf. Vilborg, p. 41, pour expliquer arc. *δεκο: αλλυ*) n'est pas plausible; il est seulement curieux que \**doma-* ne soit pas attesté. — Noter encore PY *po-rU-dA-ma-te* / *po-rO-dU-ma-te*: si c'est bien un même mot, la seconde forme sera issue de \**polu-domartes*: le changement \**o* > *u* s'y serait réalisé par une métathèse, phénomène dont on a d'autres exemples, ainsi en roumain pour *ct* > *pt* dans *aspectare* > \**asceptare* > *astepta*, et en grec même *υπο* > arc. *οπυ*. Normalement l'étymologie aurait dû préserver l'élément *polu-*; mais on peut penser que, par suite d'une évolution sémantique de ce nom de fonctionnaire, cet élément n'était plus senti.

<sup>168</sup> On pourrait représenter la fin de mot par un signe spécial, qui figurerait en tête de l'«escalier»; on aurait p.ex.  $r < \#$  (omission graphique de  $r$  final): le «groupe»  $ks\#$  serait du type ambigu discuté § 22 fin.

Si 5)<sup>169</sup>, prob. *+Woinōkws wo-no-ḡo* et *+Poikilōkws po-ki-ro-ḡo* (mais la flexion thématique serait possible aussi). Mais l'omission de *-ks* est plus ou moins probable dans *+onuks o-nu* (KN Od 681) / p.ê. *o-nu-ka* (KN Od 485, [487?]; nom.sg. ou éventuellement acc.sg. ou pl.)<sup>170</sup>, *to-ro-wi* (PY 2x) / p.-ê. *to-ro-wi-ka* (PY An 5)<sup>171</sup>, et dans les composés *+hweks-pedja we-pe-za* (PY Ta 713) et *+eks-trēta (?) e-te-re-ta* (KN Se 879) / *e-ka-te-re-ta* (KN Se 891)<sup>172</sup>.

Il semble donc que la notation des groupes *-Ks* (sous la forme *-KV*) (*K* = occlusive) soit facultative après *e i u*, mais constante après *a o* (car les exemples de *+wanaks* et des noms en *+okws* sont relativement nombreux). Il reste cependant étonnant que les deux voyelles d'aperture moyenne *e* et *o* soient traitées différemment. (Dans quelques cas cependant la phonétique grecque a un même traitement après *e i u* et un autre après *a o*: dans *\*ry \*ny > \*rr \*nn / ῖr ῖn*, et dans ion.-att. *\*ā > att. ā / ā*<sup>173</sup>; en outre la synizèse (prononciation asyllabique d'une voyelle devant voyelle) touche seulement *e i u*, tandis que *a o* (et *e* en attique) devant voyelle se contractent. Mais il n'y a peut-être pas de rapport entre ces divers faits phoniques et le fait graphique mycénien).

24. La chute des occlusives finales n'est pas très ancienne en grec. En effet, alors que *\*-r̥* final donne *-αρ*, l'adverbe *\*upo-dr̥k* donne ὑπόδρα, c'est-à-dire que *\*-r̥-* > *-ρα-* avant que *\*-k* tombe; or *\*r̥ > ρα* semble être peu ancien, postérieur au proto-grec<sup>174</sup>, puisque le résultat peut différer selon les dialectes (ion.-att. τρά-πεζα, myc. *+torpedja*). On doit donc se demander si —contraire-

<sup>169</sup> Godart, Olivier, *BCH* 101, 1977, pp. 231-2<sup>(6)</sup>. — Pour la première syllabe, on peut considérer qu'éol. θόρρακες est authentique (possibilité relevée par Heubeck, *Coll. Chaumont*, p. 254). et que θόρᾱξ est, comme ὄμος (skr. *āmsah*), (F)ωνή, Διώνυος, un cas d'allongement de *o* en *ω* au lieu de *ou*.

<sup>170</sup> Killen, *Coll. Chaumont*, pp. 158, 162-3.

<sup>171</sup> Pour *ko-ku* KN Dh 1240 on a risqué *+Kokkuks* (avec doute: Doria, *AIV*, 120, p. 649; *Docs.*<sup>2</sup>, p. 555); mais il semble qu'à date ancienne seuls des dérivés de noms d'animaux pouvaient servir d'anthroponymes (*SMEA* 23, 1982, p. 314<sup>95</sup>). *ko-ku* pourrait aussi être hypocoristique de *ko-ku-ro* KN B 803 (Melena, *Textiles* [§ 15<sup>96</sup>], p. 69).

<sup>172</sup> Sur *ks* final voir déjà *SMEA* 23, 1982, § 6, pp. 310-3.

<sup>173</sup> La «réversion attique» est antérieure à *u > ü* (malgré Grammont, *Ph.gr.*, p. 302): Szemerényi, *Studien zur Sprachwissenschaft und Kulturkunde = Gedenkschrift Brandenstein*, Innsbruck 1968, pp. (149-)155.

<sup>174</sup> Cette précision n'a pas grand sens cependant, puisqu'elle suppose un proto-grec homogène qui se serait divisé en dialectes tout à coup.

ment à ce qui a été supposé § 23— cette chute peut être postmycénienne.

Les seuls exemples figurant dans nos textes concernent *\*-t: wi-de \*wide(t ?)*<sup>175</sup>, *to-to* peut-être forme redoublée de *+to(t ?)*<sup>176</sup>, *me-ri +meli(t ?)*, *o-po-ro +ōphlon(t ?)*, *ku-su-pa +ksum-pan(t ?)*. Ruijgh<sup>177</sup>, s'appuyant sur *+wanaks wa-na-ka*, pense que *\*widet* serait écrit *\*wi-de-te*. Lejeune<sup>178</sup> voit là un cercle vicieux, mais il ne tient pas compte de *+wanaks*. Ilievski<sup>179</sup> de son côté objecte que *+wanaks* n'est pas comparable, se terminant par deux consonnes au lieu d'une dans *\*widet*. Cette objection ne vaut que si l'on admet que dans *\*wanaks* le *k* est noté *parce qu'il* est suivi de *s*. Mais c'est possible, car le grec, qui conserve *-ks* et perd *\*-k*, a bien dû passer par un stade où *k* était phonétiquement affaibli à la finale mais non devant *s* final. Il n'est pas exclu que le mycénien en soit encore à ce stade, et que ces occlusives finales faibles aient été omises régulièrement dans la graphie, vu que même *-ks* l'est occasionnellement (§ 23).

Ruipérez et Vara ont soutenu que le texte homérique contient des traces d'occlusives finales<sup>180</sup>. Cependant les exemples concernant *\*-nt* (pp. 193-4, §§ 3-4) peuvent aussi être interprétés par une prononciation de sandhi *\*-nn* (comme en sanskrit<sup>181</sup>), p.ex. *\*g<sup>w</sup>ānn īmen*; semblablement, même si on pense qu'un moyen tel que ἀκούετο λᾱός *Il.* 4, 331 (pp. 194-5, § 6) remplace un ancien actif, on peut restituer (pour la date de création de ce vers ou de celui qui lui a servi de modèle) un sandhi *\*akouhe llāwos*<sup>182</sup> plutôt qu'une occlusive finale conservée.

Comme la chute des occlusives finales n'a pu être que graduelle et non subite, c'est du moins ainsi qu'il conviendrait de

<sup>175</sup> L'exemple n'est pas excellent car la forme i.-e. pourrait ne pas être *\*widet* mais *\*wide* (ainsi Watkins, *Indogermanische Grammatik* III/1, Geschichte der idg. Verbalflexion, Heidelberg 1969, p. 100).

<sup>176</sup> Le mot étant attesté huit fois, il est impossible de lire *+touto~τοῦτο*. —Nous posons i.-e. *\*tot* (et neutralisation de l'opposition *t: d: dh* en finale) et non *\*tod*.

<sup>177</sup> *EGM*, p. 43.

<sup>178</sup> *REA* 69, 1967, pp. 281-2 = *Mém.* III, pp. 240-1.

<sup>179</sup> *SMEA* 9, 1969, p. 121.

<sup>180</sup> *Minos* 13, 1972, pp. 192-6.

<sup>181</sup> Cf. Henry, *Eléments*, p. 15 § 36.

<sup>182</sup> A distinguer du type plus récent δόρυ μέγα < *\*doru mhega*. Il se serait conservé en éolien dans ὄρτις, ὄππως, etc. (cf. P. Wathelet, *Les traits éoliens dans la langue de l'épopée grecque*, Rome 1970, pp. 294-5).



modifier l'hypothèse de Ruipérez et Vara, pour autant qu'on l'accepte. Mais noter aussi l'adverbe πάν-υ, et non \*πανν-υ, ni (\**pann-u* >) \*πῆνυ, ni \*παντ-υ, alors que la particule \*υ, qui n'a guère laissé de traces, semble avoir disparu assez tôt en grec. D'autre part, nous ne sommes pas en mesure de juger de la valeur probante des faits métriques réunis par Ruipérez et Vara.

La problématique reste donc ouverte (mais nous penchons personnellement pour l'absence d'occlusives finales en mycénien)<sup>183</sup>.

25. La finale des premiers termes de juxtaposés, même écrits en un mot, peut être traitée graphiquement comme finale de mot: *\*anemōn hiyereiya* (< *\*ibereyya*) *a-ne-mo-i-je-re-ja* (KN Fp 13; en deux mots Fp 1)<sup>184</sup>.

Il en est peut-être parfois de même en composition, du moins devant consonne (dans ce cas la limite morphologique coïncide avec la coupe syllabique): *pa-wo-ke* (§ 16), *we-pe-za*, *e(-ka)-te-re-ta* (§ 23).

Dans *ba-ro[ ]u-do-pi* (PY Ta 642) on peut donc lire soit *\*halob udophi* avec sandhi<sup>185</sup>, soit aussi *\*halos udophi*; de même pour *ti-mi-to-a-ke-e* (PY). De même aussi pour *di-wo-nu-so-jo* (PY Xa 102, cf. 1419); car parmi les formes diverses (par suite sans doute d'altérations phonétiques sporadiques) de Διόνυσος, certaines supposent un juxtaposé *\*Divos-nūsos*, ou avec sandhi *\*Diwonnūsos* (tandis que celles qui semblent supposer un compo-

<sup>183</sup> Hom. κῆ, à côté de κῆθῆ (< \*κ-, cf. lat. *hordeum*, v.h.a. *gersta*), est considéré comme issu de \*κῆθ (voir Chantraine, *s.v.*), c'est-à-dire que la chute de l'occlusive finale serait postérieure à la dissimilation d'aspiration (qui est elle-même postmycénienne, v. § 27<sup>207</sup>). Cette explication n'est cependant pas acceptable: la chute des occlusives finales a nécessairement été précédée par leur affaiblissement, stade dès lequel la dissimilation n'était plus possible; et de fait la neutralisation de l'opposition *t: d:* (*th* <) *dh* en finale semble ancienne, peut-être déjà i.-e. Du reste un neutre \*κῆθ n'est morphologiquement guère convaincant; et on a une forme sans dentale dans arm. *gari*. Peut-être donc κῆθ remplace-t-il \*κῆθ (dont arm. *\*gh<sup>o</sup>riyo-* serait le correspondant thématique ?) par analogie de κῆθῆ (même phénomène que dans πείσω, πεύσομαι, τεύξομαι).

<sup>184</sup> Peut-être *di-wo-a-nef* KN Xd 216 *\*Divos anēr*, Mühlestein chez Heubeck, *Sprache* 9, 1963, p. 198<sup>(26)</sup>.

<sup>185</sup> Ainsi Lejeune, *Mém.* II, pp. 369-370 = *\*PP* 17, 1962, p. 414 (pour d'autres mots); Bader, *Minos* 12, 1971, pp. 143-4, 177; cf. *SMEA* 23, 1982, p. 313<sup>96</sup>. Comme *s* > *h* est antérieur au proto-grec, le sandhi du type *\*halob udophi* serait plus ancien que celui envisagé § 24 (types *\*g<sup>w</sup>ann imen*, *\*akoube llāwos*). Néanmoins, si on admet le second, nos doutes concernant le premier ne se justifient plus guère.

sé *\*Diwo-nūsos* seront plutôt tirées secondairement des dérivés comme *\*diwo-nūs-iyō-*<sup>186</sup>).

Les graphies comme *jo-o-po-ro* MY, *o-a-ke-re-se* PY ne permettraient donc pas de conclure<sup>187</sup> que la particule (j)o- soit +(y)hō plutôt que +(y)hōs.

Il arrive cependant aussi que la consonne finale du premier terme soit notée, devant voyelle, même entre deux mots qui ne forment pas un groupe figé: *+téktōn apês*<sup>188</sup> (sans enclise) *te-ko-to-a-pe* / *te-ko-to-na-pe*.

26. Nous n'avons pas encore traité la consonne *h*, qui (sauf le signe *ha*) n'est jamais notée. Mais il n'existait certainement pas de groupes *hC*, *Ch* en mycénien. *ph th kh kw* étaient des phonèmes uniques<sup>189</sup>. Le proto-grec a dû avoir des groupes initiaux et intervocaliques *h* + sonante et des groupes intervocaliques sonante + *h*, mais l'histoire de leur traitement est controversée<sup>190</sup>, et la graphie mycénienne n'enseigne rien: ainsi *me-no~μηνός* peut se lire diversement et se concilier avec presque n'importe quelle

<sup>186</sup> C'est-à-dire qu'il faudrait partir de *+Diwos Nūsos*: *\*diwo-nūs-iyō-*, parallèle à *\*Poteidāhōn* (tiré sans doute du voc. *\*Potei Dāhon*): *\*poti-dāh-iyō-*, pour lesquels v. Ruijgh, *REG* 80, 1967, pp. 6-12, av.litt. — Les attestations mycénienne ne permettent plus guère de voir dans Διώνυσος «un dieu nouveau ... peut-être venu de Thrace» (ainsi encore Chantraine, *s.v.*).

<sup>187</sup> Avec Chadwick dans *\*MT II (TAPHS* 48, 1958), p. 108.

<sup>188</sup> V. Chadwick, *SMEA* 4, 1967, pp. 23-33; Lejeune, *ibidem*, pp. 33-4 = *Mém.* III, pp. 213-4. [En fait *+kst-* et non *+kt-*, v. Addenda, § 22.]

<sup>189</sup> C'est du reste l'opinion générale, ainsi Lejeune, *PH* § 323<sup>4</sup>. — Christol, *BSL* 67, 1972, pp. 69-83, a soutenu que pendant un temps les occlusives aspirées du grec étaient monophonématiques, mais ses arguments ne sont pas probants. Le parallélisme entre *h* et φ θ χ dans la dissimilation d'aspiration, la règle d'élision *ὄφ' οὐ* (p. 71), le traitement *ksm* > χμ (p. 72) [plus récent d'ailleurs que *\*sm* > *\*hm*], l'utilisation de l'aspiration des occlusives comme signifiant de morphème (parfait à aspirée) (p. 74), la graphie archaïque ΠΗ, ΚΗ, ΟΗ [seulement dans l'alphabet de Théra et Mélos, Jeffery, p. 35], ne prouvent pas, pour l'aspiration de φ θ χ, le statut d'un phonème, mais seulement d'un trait distinctif —réalisé, il est vrai, en partie au moins après l'occlusion. Le parallélisme, certes frappant, entre *ἔ-σχαΠ-σ-α* et *ἔ-σχαΠ-*h*-α* (p. 76) n'implique sans doute pas nécessairement une valeur diphonématique de φ, mais, si oui, le statut de φ θ χ ne serait pas diphonématique mais indéterminé (un phonème selon certains critères et deux selon d'autres, voir Bazell, *Word* 8, 1952, pp. 33-8). Le fait que *ph th kh* grecs étaient tautosyllabiques (contrairement aux groupes consonne + *h* du hongrois [cf. § 5], p.ex. *nāt* | *ha*), devait certainement faire obstacle à une interprétation diphonématique.

<sup>190</sup> Cf. Kiparsky, *Language* 43, 1967, p. 621; Ruipérez, *Minos* 11, 1970, pp. 138-145. Nous pensons y revenir ailleurs [*Etudes de phonétique grecque*, 1986].

théorie à ce sujet; seule une lecture  $*mēn.hos$  avec un groupe  $n.h$  disjoint est improbable, car la graphie en serait plutôt  $*me-no-o$ <sup>191</sup>, cf. ci-après.

On a proposé de lire le toponyme  $ro-o-wa$  (PY 7x) comme  $+Rhowā$  (<  $*srowā$ )<sup>192</sup>, en supposant que  $*hr-$  a donné par métathèse un groupe  $*rh-$ <sup>193</sup>. La graphie en serait alors régulière:  $r$  serait noté devant  $h$  parce que son ouverture est plus petite (cf. §§ 9-10); comme une consonne antévocalique n'est jamais omise dans la graphie,  $h$  demanderait un second syllabogramme, mais  $ho$  est noté  $o$ , d'où  $ro-o-$ <sup>194</sup>. Mais rien n'autorise à supposer une métathèse de  $*hr-$  en  $*rh-$ ; et la vraisemblance phonétique fait attendre plutôt la «contraction» de  $*hr-$  directement en un  $r$  sourd<sup>195</sup>. Il est naturel que la graphie alphabétique du premier millénaire décompose ce son en  $rh$  (corc.  $ρhοFαισι$ )<sup>196</sup>, mais la graphie syllabique mycénienne n'avait aucune raison de faire de même, d'autant moins qu'elle ne note généralement pas l'aspiration ( $he = e$ ,  $the = te$ ). Comparer, de fait, les autres exemples de  $*rh-$ <sup>197</sup>:  $+rhaptēr$ ,  $+rhaptriyai$ , toujours écrits  $ra-pte$ ,  $ra-pi-ti-r(i)-ja$ ,  $+Rhiyon ri-jo$ . Il semble donc qu'on soit contraint de voir dans  $ro-o-wa$  un trisyllabe (sans pouvoir dire lequel).

On a peut-être  $*mh-$  dans  $me-zo-e$   $+mhedjohes$ ,  $me-ki-to$   $+Mhēgistos$  (cf. v.att.  $μhεγαλō$ , etc.<sup>198</sup>; mais comme l'aspiration n'est pas étymologique [probablement expressive, et empruntée à un autre mot] elle pourrait aussi être postmycénienne), et dans  $mo-qo-so$   $+Mhokwsos$  (cf.  $Mhοψος$ <sup>199</sup>).

27. Il pourrait y avoir des groupes consonne +  $h$  en mycénien si on suivait Lejeune<sup>200</sup> et Bader<sup>201</sup>, qui admettent l'existen-

<sup>191</sup>  $*me-o$  selon Szemerényi, *Cgr.Roma* II, p. 719, qui s'appuie sur la conception syllabiste des règles graphiques (§ 2) (et ne considère d'ailleurs pas la possibilité que  $/nh/$  soit réalisé comme géminée sourde).

<sup>192</sup> Mühlestein, *Symp.Brno*, p. 115.

<sup>193</sup> Ainsi Lejeune, *PH* § 112 (et *Traité de phonétique grecque*, 1947, § 101).

<sup>194</sup> Cf. Lejeune, *PH* § 112<sup>5</sup>.

<sup>195</sup> Nous notons  $rh$  pour ce qui est à notre avis non pas un groupe  $r + h$ , mais un  $r$  sourd; de même pour  $mh$   $nh$   $lh$ .

<sup>196</sup> Reste cependant à comprendre pourquoi on écrivait  $ρh$   $μh$   $λh$   $Fh$  plutôt que  $*hp$  etc.

<sup>197</sup> Rappelons que gr.alph.  $ρ-$  ne peut remonter qu'à  $*hr-$  ou à  $*wr-$ .

<sup>198</sup> Lejeune, *PH* § 112.

<sup>199</sup> Cité d'après Jeffery, p. 159 (haut).

<sup>200</sup> *Mém.* I, p. 98.

<sup>201</sup> *Minos* 12, 1971, pp. 141-196.

ce de composés à élision devant *h*, comme c'est la règle au premier millénaire, ainsi qu'inversement des composés sans élision devant voyelle. Mais ce n'est nullement vraisemblable: on attend élision devant voyelle, non-élision devant *h* (qui est stable au moins à l'initiale, même de second terme de composé<sup>202</sup>); et de fait on a *o-po-go* +*op-ōk<sup>w</sup>on* «œillères (?)»: *o-pi-ha-ra* +*opi-hala* «région côtière»<sup>203</sup>.

*ra-wa-ke-ta* +*lāw-āgetās* n'est pas un exemple d'élision devant *h*; au contraire, l'élision est une raison de rattacher ce mot, et *ku-na-ke-ta* +*kun-āgetās*, à ἄγω<sup>204</sup>. Le suffixe (aussi dans *e-qe-ta* +*hek<sup>w</sup>etās* < ~ ἔπομαι) semble avoir été ajouté secondairement, en remplacement d'un plus ancien \**lāw-āgos*<sup>205</sup> (ce qui expliquera l'absence d'un simple \**āgetās*). Comme ἡγέομαι «marcher devant, être chef» est sémantiquement tout de même étroitement apparenté à +*lāw-āgetās*, et fort loin de ses rapprochements traditionnels lat. *sāgiō* «avoir du flair», got. *sokjan* «chercher», on y verra plutôt une rétroformation \**āgeomai* sur \**-āgetās* (avec aspiration [et voix moyenne] peut-être d'après ἔπομαι)<sup>206</sup>.

*ko-to-no-o-ko* (fréquent; *ko-to-no-(o)-ko* PY Eb 173 est une erreur comparable à *ko-to-na-(a)-no-no* PY Ea 922) sera +*ktoino-hokhos*<sup>207</sup>, avec en composition un thème différent de celui du simple (*ktoinā*; peut-être déjà par extension de la voyelle de liaison -o-)<sup>208</sup>.

*a-ni-o-ko* (KN V 60) +*anni-hókhos*<sup>209</sup> ~ hom. ἡνίοχος est indubitablement tétrasyllabique. Les explications par élision<sup>210</sup> ou

<sup>202</sup> Cf. (après consonne) au premier millénaire encore εἰσόδος etc., Lejeune, *PH* § 318.

<sup>203</sup> Ruijgh, *EGM*, p. 53 (cf. aussi Panagl, *SMEA* 13, 1971, pp. 156-165). Dans *o-pi-i-ja-pi*, c'est l'impossibilité d'un hiatus -ii- qui prouve la présence d'un *h* (+*opi-hiyā*, v. Ruijgh, *EGM*, p. 205).

<sup>204</sup> Szemerényi, *JHS* 78, 1958, p. 148; *Minos* 12, 1971, pp. 301-6; Ruijgh, *EGM*, pp. 53, 69<sup>(103)</sup>, 119; cf. Leukart, dans (H. Rix, éd.), *Flexion und Wortbildung*, Wiesbaden 1975, pp. 179-180, 183<sup>(15)</sup>.

<sup>205</sup> Szemerényi 1971, pp. (303-)305. Sur la formation de +*hek<sup>w</sup>etās*, voir Mayrhofer chez Deger-Jalkotzy chez Panagl, *Sprache* 25, 1979, p. 224; autrement Leukart, *loc. cit.*, p. 183. Sur -tās voir aussi Risch, *BSL* 69, 1974, pp. 109-119; Leukart, *loc. cit.*, pp. 175-191.

<sup>206</sup> Szemerényi, *loc. cit.*, p. 306<sup>18</sup>.

<sup>207</sup> +*-h-* non encore dissimilé: Ruijgh, *EGM*, pp. 44-6<sup>(10)</sup>; cf. Lejeune, *PH*, p. 57<sup>(3)</sup>.

<sup>208</sup> Vilborg, p. 140; Ruijgh, *EGM*, p. 315<sup>112</sup>.

<sup>209</sup> +*ann-*: Ruipérez, *Minos* 11, 1970, pp. (138-)141; accent: Ruijgh, *EGM*, 46<sup>10</sup>.

<sup>210</sup> Vilborg, p. 140.

par un thème en *-i-*<sup>211</sup> semblent impossibles. Peut-être sorte de superposition syllabique pour *\*anni(y)o-* + *\*hokhos*, puisque les phonèmes *y* et *h* étaient en voie de se confondre<sup>212</sup>? Ou plutôt sorte d'hyphérèse<sup>213</sup>, malgré la présence de *h* (consonne faible); on comparerait, avec *w*, lac. *\*θi(o)-Φειδης*, *\*θε(o)-Φικελος*, *\*χαλκι(o)-Φοικος*<sup>214</sup>.

Dans *re-u-ko-ro-o-phu-ru* + *Leuk{r}-ōphrūs*<sup>215</sup>, le signe *o* superflu pourrait servir à marquer l'initiale du second terme; mais l'absence d'autres exemples rend cette explication douteuse; cet *o* pourrait aussi être une seconde erreur, tentative distraite de corriger la première (*-ro-*)<sup>216</sup>.

Nous ne pouvons cependant pas discuter tous les exemples ici.

\* \* \*

**28.** Examinons maintenant les règles<sup>217</sup> sur le choix de la voyelle morte<sup>218</sup>.

<sup>211</sup> Ruijgh, *EGM*, p. 106<sup>38</sup>.

<sup>212</sup> *y* > *h* à l'initiale; *y* et *h* tombent entre voyelles.

<sup>213</sup> «Silbenkürzung (Hyphärese)», Risch, *Stud. Palmer*, p. 317, aussi pour *\*kera(he)yāphi*.

<sup>214</sup> Leukart, *Coll. Chaumont*, p. 194.

<sup>215</sup> On explique généralement le premier *r* comme une faute du scribe par anticipation, *\*-k{r}-ōphr-*. Cette anticipation ne peut être qu'orale et non seulement graphique; or il est improbable que ce soit une innovation de la langue mycénienne; il faut plutôt penser (cf. § 49) que les scribes prononçaient les mots en les écrivant (du moins ceux qui ne revenaient pas constamment).

<sup>216</sup> Cf. Bader, *Minos* 12, 1971, p. 175<sup>126</sup> (début). — Cf. PY Ea 305, où, au lieu des trois signes *o-na-to*, la scribe avait écrit *na-to-ke* (anticipant l'initiale du mot suivant), puis a corrigé le dernier signe seulement, d'où *na-to-to* ! (v. Levin, *Coll. Wingspread*, p. 158 (avec une autre interprétation), et Lejeune, *ibidem*, p. 99<sup>25</sup> = *Mém.* II, p. 292<sup>25</sup>).

<sup>217</sup> Voir Palmer, *Int.*, p. 26; Ruijgh, *EGM*, p. 25; Lejeune, *PH*, pp. 378/9.

<sup>218</sup> Qu'on a appelée, avec ou sans guillemets, *empty vowel* (Palmer, *TPS* 1954, p. 18; *Int.*, p. 26; Vilborg, p. 36), *v. morte* (Chadwick, *TPS* 1954, p. 3; *Docs.*, p. 221; Ruijgh, *EGM*, p. 24); *v. quiescente* (Doria, *AIV* 119, p. 711; *Avv.*, p. 44), *silent vowel* (Davis, *Cgr. Roma* I, pp. 396-7, et pour le hittite E. H. Sturtevant, *A comparative grammar of the Hittite language*<sup>2</sup>, New Haven 1951, p. 15 § 29), *v. muette* (hitt. p.ex. H. Kronasser, *Etymologie der hethitischen Sprache*, Wiesbaden 1966, p. 15), *v. aveugle* (Mühlestein, *Symp. Brno*, p. 115; cypr. Neumann, *Kadmos* 13, 1974, p. 148, haut), *v. graphique* (Chantraine, *SMEA* 3, 1967, p. 23), *vocalisme [...] conventionnel* (Lejeune, *REG* 80, 1967, pp. 45-6), *anaptyxe* (Gallavotti, *Coll. Pavia, passim*, *Coll. Wingspread*, pp. 57-9). Ce dernier terme serait commode (cf. note suivante), mais proprement il s'applique à l'insertion d'une voyelle prononcée. L'avant-dernier n'est pas heureux, car la langue elle-même est déjà conventionnelle. Le précédent (*v. graphique*) a l'inconvénient de taire l'essentiel: «qui appartient à l'écriture (*mais non à la prononciation*)»; or il ne faut pas donner au mot cette implication négative: un «flottement graphique», une «variante graphique» peuvent aussi refléter un fait de prononciation.

Celle-ci est presque toujours identique à la voyelle qui *suit* le groupe («infection régressive»<sup>219</sup>): +*Leuktron re-u-ko-to-ro*, etc., etc.

La consonne ne reçoit donc pas la voyelle de la syllabe à laquelle elle appartient, comme on aurait pu s'y attendre, et comme on l'a prétendu (§§ 2*d* [*Dc*], 43). Ceci rappelle une règle graphique du grec alphabétique: quand on distinguait encore entre  $\kappa$  et  $\rho$ , le second s'employait non seulement devant  $o$   $u$ , mais dans tout groupe suivi de  $o$   $u$ <sup>220</sup>:  $\epsilon\rho\rho\tau\bar{\epsilon}$ ,  $\lambda\epsilon\rho\tau\omicron\iota\varsigma$ ,  $\beta\iota\pi\pi\alpha\lambda\omicron\mu\omicron\varsigma$ ,  $\Pi\epsilon\rho\iota\phi\lambda\upsilon\mu\epsilon\nu\omicron\varsigma$ , malgré le  $\epsilon$  ou  $\iota$  qui précède (probablement dans la même syllabe). Dans  $\lambda\epsilon\rho\tau\omicron\iota\varsigma$  comme dans *e-ko-to*,  $k$  de *-ekto-* reçoit en quelque sorte la timbre  $o$  et non  $e$ . (Il serait cependant hâtif d'en conclure qu'il est rattaché en quelque sorte à la syllabe suivante [p.ex. \* $k|kt$ , cf. § 6]; il s'agit sans doute simplement d'un phénomène d'anticipation, laquelle est en phonétique beaucoup plus fréquente que l'inverse).

Noter (à propos de Doria, ci-dessus § 2*d* (*Dc*), et du cyprite, § 43) que dans *a-ra-RO-mo-te-me-na*, *i-SU-ku-wo-do-to*, *e-SA-pa-ke-me[-na]*, le choix de la voyelle morte obéit à la règle générale, indépendamment du fait que la notation de la consonne soit irrégulière (§ 15).

29. Il arrive rarement que la voyelle morte soit identique à la voyelle qui *précède* le groupe («infection progressive»).

Une grande partie des exemples concernent la famille de *wana-ka* +*wanaks*: *wa-na-KA-te* +*wanaktei* (KN Ga 675, PY Fr 1220, 1227, 1235, Un 2, [1426]) à côté de *wa-na-KE-te* (PY Fr 1215; autre main<sup>221</sup>); prob. ]*wa-na-KA-to* +*wanaktos* (PY La 622) à côté de [*wa?*]-*na-KO-to*<sup>222</sup> (KN V 488); *wa-na-KA-te-ro*, *-ra* (KN Lc 525, X 976, PY En 2x, Eo 3x, Er 312. TH [Of 36 ?], Z 839). Il ne s'agit pas d'une anomalie d'origine phonétique, car, à part *sa-pa-KA-te-ri-ja* (KN C 941), prob. +*sphaktēriya*<sup>223</sup>, +*akte-* et +*akto-*

<sup>219</sup> D'après Gallavotti, *Coll. Wingspread*, pp. 57-8 («anattissi regressiva»).

<sup>220</sup> Lejeune, *PH*, p. 33.

<sup>221</sup> Baumbach, *SMEA* 20, 1979, p. 154<sup>62</sup>.

<sup>222</sup> Doria, *AIV* 119, p. 737.

<sup>223</sup> Cette lecture (ou +*S-ā*) semble s'imposer, mais est rendue moins probable par le cumul de deux anomalies graphiques (aussi *sa-*, § 15*b*). L'objection est toutefois moins grave que quand une lecture implique deux irrégularités (ou raretés) graphiques pour un seul signe (cf. *de-WE-ro* § 32, *wo-RO-ne-ja* § 33).

sont écrits régulièrement: *pa-KO-to*, *pa-KE-te-ja*, *pa-KE-te-re*, *pa-KE-te-ri-ja*, *a-KO-to* + *Aktōr*, etc. Il semble donc qu'on doive accepter l'explication couramment admise<sup>224</sup>: unification graphique du paradigme à partir du nom.sg. *wa-na-KA* + *wanaks*. On a aussi *-ka-* dans les toponymes *ta-to a-KA-re-u-te*, *ma-ta a-KA-re-u-te* (PY Cn 4) en face de *o-re-mo-a-KE-re-u* (Jn 320), *phu-rja-a-KE-re-u* (Nn 228), *ru-ko-ha-KE-re-u-te* (Jn 415), *a-KE-re-u-te* (MY Ge 606), *a-KE-re-wa* (PY An, Jn, Jo, Vn); éventuellement *pa-ka-a-KA-ri* (PY Na 926) à côté de *ka-a-KI-ri* Mb 1432, *ja-KI-ri* Mb 1363; p.-ê. nom d'homme [*a-*]*KA-re-u* (PY Aq 218) à côté de *a-KE-re-u* (Cn 441, [*An* 661], *-we* Un 1193)<sup>225</sup>.

Les autres exemples d'infection progressive sont isolés<sup>226</sup>. Dans KN Sd, le scribe (128) a écrit quatorze fois régulièrement *a-ra-ro-mo-TE-me-na* v.simm., une fois seulement *a-ra-ro-mo-TO-me-na*, qui ne sera donc qu'une sorte de lapsus. Autres exemples (sans prétention à l'exhaustivité): *ke-se-NE-wi-ja* (KN Ld 649) / *ke-se-nI-wi-jo* (PY Fr 1231) (aussi *-NU-*, KN Ld 573, 574, PY Fr 1255, § 30); peut-être *ko-RO-we-ja* (§§ 15a, 33).

**30.** Les groupes comportant une semi-voyelle<sup>227</sup> peuvent aussi avoir comme voyelle morte *i* *u*.

Dans les groupes consonne + *w*<sup>228</sup>, la voyelle morte est avec une fréquence à peu près égale «normale» (§§ 28-29) (*o-to-wo-we*, *ke-se-ni-wi-jo* / *ke-se-ne-wi-ja*, *te-mi-de-we-te*) ou *u* (*o-tu-wo-we*, *ke-se-nu-wi-ja* / *jo*, *a-ra-ru-wo-a*), outre les graphies à signe complexe (§ 18). Dans les groupes *w* + *r* (*l*)<sup>229</sup> (§ 35), la voyelle morte est «normale» à l'initiale, mais à l'intérieur elle est plus souvent *u* (*me-re-u-ro*, *ra-u-ra-ta*, qu'on peut interpréter soit comme notant encore *w* consonne, soit comme notant déjà *u* en diphthongue, cf. §§ 35-36, 12 fin), moins souvent «normale» (*ra-wa-ra-ta*); les deux cas se confondent devant *u* (*e-u-ru-*, *o-u-ru-to*, *u-ru-*

<sup>224</sup> Développée par Panagl, *Kadmos* 10, 1971, pp. 127-133, av.litt., pp. 127<sup>15-16</sup>, 129<sup>21</sup>.

<sup>225</sup> Sur toutes ces formes voir Lejeune, *\*PP* 17, 1963, pp. 410-418 = *Mém.* II, pp. 367-73.

<sup>226</sup> *a-re-ke-tu-ru-wo* chez Lejeune, *PH*, pp. 163, 177<sup>2</sup>, 285<sup>2</sup>, 333 est un *lapsus memoriae* pour *a-re-ku-tu-ru-wo*.

<sup>227</sup> Vilborg, pp. 36/7 (*def*); Ruijgh, *EGM*, pp. 25-6.

<sup>228</sup> Voir les listes de Doria, *AIV* 120, pp. 650-4 (mais retrancher certains exemples) et de Morpurgo, *Minos* 12, 1971, pp. 103-4.

<sup>229</sup> *Idem*, pp. 665-7 et 99-100 resp.

*pi-ja-jo*). Dans le groupe *w + y*, la voyelle morte est *i* ou *u*: *me-wi-jo* / *me-u-jo*, *di-wi-jo* / *di-u-jo*, *qo-wi-jo*. Dans les autres groupes consonne + *y* —s'ils existent— la voyelle morte est toujours *i*; mais à notre avis il faut lire *+Ci(y)-* avec une voyelle réelle (§ 19).

31. En fin de mot (voir les exemples § 23), il semble que la voyelle morte soit régulièrement *a*, indépendamment de la voyelle précédente (ceci comme en cypriote, § 43), mais on n'en a d'exemples qu'après *K*: *+ks -ka*; font exception les mots en *+ōkws .o-qo* (sous l'influence de la voyelle précédente, ou plutôt de la labialisation de la consonne). Mais la rareté des exemples ne permet pas de donner une règle sûre<sup>230</sup>.

32. Dans les mots suivants l'hypothèse d'une syncope post-mycénienne est plus probable que celle d'une graphie irrégulière<sup>231</sup>.

*de-we-ro-(aj-ko-ra-i-ja)* (PY Ng 319) contient  $\sim \delta\epsilon\upsilon\rho\omicron$ , cf.  $\sim \pi\acute{\epsilon}\rho\bar{\alpha}$  dans *pe-ra-a-ko-ra-i-ja* v.simm. (PY)<sup>232</sup>. Mais une telle graphie serait très improbable pour une forme *\*dewro-*, qui serait écrite plutôt *\*de-u-ro-* que *\*de-wV-ro-* (§ 30), et même dans le second cas plutôt *\*de-wo-ro-* (§ 28). Est donc digne d'intérêt l'hypothèse de Ruijgh<sup>233</sup>, selon qui  $\delta\epsilon\upsilon\rho\omicron$  —jusque-là très mal expliqué étymologiquement— serait issu d'un adverbe *\*dew-erō* dérivé de *\*deu* «ici» (encore dans  $\delta\epsilon\upsilon\tau\epsilon$ <sup>234</sup>) < *\*de* «ici» (cf.  $\delta\text{-}\delta\epsilon$  «celui-ci») + *\*u* (particule qui a dû subsister jusqu'en proto-grec, cf.  $\pi\acute{\alpha}\nu\text{-}u$  sans trace de  $\tau$ ). La syncope n'est pas inconnue en grec<sup>235</sup>; ni peut-être, l'abrègement de  $\bar{o}$  final ( $\delta\acute{\upsilon}\omicron$  <  $\delta\acute{\upsilon}\omega$ <sup>236</sup>).

<sup>230</sup> *ke-ni-qa* est un neutre pluriel *\*kber-nig<sup>wa</sup>* (probablement athématique, Panagl, *Sprache* 23, 1977, p. 51). —*po-si* (KN Sd 4x) n'est certainement pas *\*pos* (suggestion de Wyatt, *SMEA* 19, 1978, p. 120<sup>76</sup>), car tant la notation de *s* final que le choix de *i* comme voyelle morte finale seraient uniques.

<sup>231</sup> Sur *du-ma-/da-ma-*, qui n'est pas *\*dma-*, v. § 23<sup>167</sup>.

<sup>232</sup> *Morpurgo*, *Lex.*, p. 63; *Docs.*<sup>2</sup>, 539, 570.

<sup>233</sup> *Minos* 12, 1971, pp. 445-8 [mieux que *\*de-wrt* de Forssman, *FIG* 6, p. 192<sup>63</sup>].

<sup>234</sup> Pour l'addition de la désinence de 2<sup>e</sup> pl. d'impératif à une interjection, cf. notamment Fraenkel, *IF* 59, 1949, pp. 163-5, av.litt.

<sup>235</sup> Szemerényi, *Syncope in Greek and IE and the nature of IE accent*, Naples 1964.

<sup>236</sup> Szemerényi, *Studies in the IE system of numerals*, Heidelberg 1960, p. 24<sup>(111)</sup>; Ruijgh, *SMEA* 20, 1979, p. 74[-5]<sup>13</sup>.



*e-ne-wo-* (PY Ta 6x) + *enewo-* ~ \**ēvFa-*, hom. *είνα-* (dont *ἐννεα-* n'est qu'un substitut métrique<sup>237</sup> et non un archaïsme): n'ayant pas de correspondant direct dans les autres langues i.-e., \**ēvFa-* résulte certainement d'une syncope grecque de \*-*e-*<sup>238</sup>; celle-ci sera postmycénienne, puisque \**enwo-* serait certainement écrit plus souvent \**e-nu-wo-* ou \**e-no-wo-* (cf. pour +*ksew-* 4x -*nu-*, 1x -*ni-*, 1x -*ne-*, § 29 et PY Cn 286) (cf. §§ 28-30).

*mo-ri-wo-do* ~ μόλιβδος: la lecture traditionnelle +*moliwodos* contrevient tant aux règles graphiques (aucun exemple de *w* noté *wV* devant occlusive) qu'aux règles phonologiques (aucun exemple grec de diphtongue *iu* ni de groupe *w* + occlusive); il faut lire (avec Lejeune) +*moliwodos*, et, sans doute, voir dans μόλιβδος une syncope<sup>239</sup>.

*ru-ki-to* KN ~ Λύκτος: cette graphie ne saurait être expliquée par l'influence de l'ethnique *ru-ki-ti-jo* (cf. d'ailleurs *e-ko-so: e-ki-si-jo*, KN); on ne peut pas éviter de lire +*Lukitos* (en grec<sup>240</sup>), de sorte que Λύκτος résultera d'une syncope.

*wi-ri-ki-no* + *Wrikinos* ~ ῥικνός, cf. πυκινός / πυκνός<sup>241</sup>: comme, dans les deux cas, la forme sans -*i-* est plus récente que l'autre<sup>242</sup>, la syncope est probable.

33. Dans les deux mots suivants, une lecture voyelle + *r*, *l*, conforme au grec alphabétique, causerait une double anomalie graphique: non-omission de la liquide (devant consonne autre que *m*, *w*, § 15a) et choix progressif de la voyelle morte (§§ 28-29). Il semble donc qu'il faille —si on ne rejette pas l'identification— lire *r*, *l* + voyelle, malgré la phonétique historique.

<sup>237</sup> Cf. Ruijgh, *EGM*, p. 357[-8]<sup>26</sup>.

<sup>238</sup> Cf. Szemerényi, *Sync.*, pp. 107-118; Rix, *MSS* 27, 1969, p. 101. En général on identifie *e-ne-wo-* à ἐννέφα et non à ἐνφα-. Sur +*-n-*, -*vv-*, cf. Szemerényi, *Sync.*, p. 116<sup>(2)</sup>. 7; Ruijgh, *EGM*, p. 358.

<sup>239</sup> *BSL* 74, 1979, pp. 261-5. — \**en(e)watos* (ci-dessus) contredit notre hypothèse *ibi-dem*, p. 263<sup>(15)</sup> attribuant à l'accent le fait que dans \**moliwodos* la syncope a touché le *o* (pénultième) plutôt que le *i*. Cet *o* est peut-être tombé par dissimilation du *o* suivant; du moins *e* est-il souvent syncopé quand la syllabe précédente ou suivante contient aussi un *e* [autre correction: p. 264<sup>24</sup> supprimer ce qui est dit de βολίς, évidemment dérivé de βάλλω, βόλος; p. 265 supprimer «(<sl. *olovo*)»].

<sup>240</sup> Ceci contre *Docs.*<sup>2</sup>, p. 581: «obscure vowel in the non-Greek form of the name».

<sup>241</sup> Ilievski, *Coll. Chaumont*, p. 142 (qui semble supposer deux suffixes différents).

<sup>242</sup> Sur πυκ(ι)νός voir Szemerényi, *Sync.*, p. 83.

*wo-ro-ne-ja* (MY Oe 111), dit de laine, peut difficilement être autre chose que *+wronēyā* «d'agneau»<sup>243</sup> < *\*wr̥neyā*, cf. (avec changement de suffixe<sup>244</sup>) ἄρνειος, -ā. Ceci est curieux puisque la correspondance entre mycénien et grec alphabétique (arcado-cypriote excepté, sans doute) est en général l'inverse: *wo-do-* *+wordo-* ~ ῥοδο-, *to-pe-za* *+torpedja* ~ τράπεζα, *a-no-* *+Anor-* ~ ἄνδρο-. Dans ce cas on peut cependant supposer que la forme de Mycènes résulte d'une contamination du *\*wronēyā* régulier par la forme *+wr̥neyā* qui est celle attestée à Pylos (*we-re-ne-ja* PY Ub 1318), ou déjà d'une irrégularité dans le traitement de *\*wr̥neyā* sous l'influence du radical *\*wr̥n-*<sup>245</sup>.

*wo-ro-ki-jo-ne-jo* (PY Er 312, Un 718), dit d'un terrain, est peut-être en rapport avec ὄργια «cérémonies»<sup>246</sup>, ou avec *we-re-ke* PY Cn, p.-ê. *+wreges* «troupeaux»<sup>247</sup>; dans les deux cas on lira *+wrogiyoneyo-* et on aura probablement (devant *+iyo-*) le degré zéro; dans le second cas, on pourrait expliquer *+wrog-* au lieu du produit attendu *\*worg-* (cf. ci-dessus) par l'analogie de *\*wreges*.

Cas différent: *ko-ro-we-ja* (KN X 1013) pourrait être le même mot que *ko-ru-we-ja*, *ko-we-ja*, *+Korwe-*, § 15a<sup>(96)</sup> (*K = k* ou *kh* ou *g*). L'hypothèse d'une forme variante *+Krowe-* semble infondée; on préférera celle d'une anomalie graphique. Alors on devrait reconnaître la possibilité d'infection progressive avec *r*.

Plusieurs autres cas de non-omission de *r* (*l*) devant consonne ont été proposés par tel ou tel auteur, souvent assez gratuitement.

34. Pour expliquer un, puis plusieurs, cas de flottement entre *-.o-ro-* et *-.o-*, Heubeck<sup>248</sup> a supposé que ces graphies repré-

<sup>243</sup> Palmer, *Int.*, p. 464.

<sup>244</sup> Ruijgh, *EGM*, pp. 234-6.

<sup>245</sup> Noter que le mot-base, au nom.sg., n'est pas *\*wr̥n* —sauf comme second terme de composé: πολύρρην— mais *\*w<sup>o</sup>r̥n* disyllabique > ἄρην, conformément à la règle de Lindeman (§ 19<sup>141</sup>). Le radical monosyllabique *+wr̥n-* dont est tiré *we-re-ne-ja* sera celui des cas directs à désinence syllabique: acc.sg. *\*wr̥na*, nom.pl. *\*wr̥nes*, etc.: cf. Hsch. [él.] ῥάνα, cypr. ῥύεινα pour *+wr̥na* (donc avec *-ē-*, contrairement à [hom.] ἀνέρρα), tandis que ἄρνα est une innovation comme ἄνδρα. C'est peut-être le pluriel *\*wr̥nes*, *\*we-re-ne*, que représente le signe *WE* «agneau(x)».

<sup>246</sup> Ruijgh, *EGM*, p. 263.

<sup>247</sup> «Presumably», Palmer, *Int.*, p. 168; «poss[ibly]», *Docs.*<sup>2</sup>, p. 591. —Noter que le skr. *vr̥āja-* ne peut en principe pas être rattaché à la même racine i.-e. que le gr. εἶργω < *\*ewerg-* < *\*a<sub>1</sub>werg-*.

<sup>248</sup> Heubeck, *Kadmos* 1, 1962, pp. 61-2; *Minos* 12, 1971, pp. 60-65.

sentent toutes deux  $^+r-$ , qui serait encore conservé en mycénien. Le remède est cependant pire que le mal; car dans la plupart des cas le produit de  $^*r-$  est noté de manière constante par une seule des deux graphies  $-.o-ro-$  ou  $^*-.o-$ : si on abandonne les lectures respectives  $^+ro-$  et  $^+or-$  au profit de  $^+r-$ , on n'explique plus la différence de graphie. D'ailleurs, puisque  $^+or-$  entre consonnes est noté  $-.o-$ , il n'est pas vraisemblable que dans les mêmes conditions  $^+r-$  soit parfois noté  $-.o-ro-$ , c'est-à-dire écrit avec un syllabogramme de plus, alors qu'il comporte un son de moins. Enfin, les cas de double graphie admettent d'autres interprétations:

*ma-to-pu-ro* (PY Mn 1412, 5; scribe non déterminé) et *ma-to-ro-pu-ro* (PY Cn 595, 5; scribe 21)<sup>249</sup>. La seconde graphie atteste  $^+Mātro-$ <sup>250</sup> —qui, malgré la différence avec  $^+Anor-$  (*a-no-me-de* PY, *a-no-qo-ta* KN) <  $^*anr-$ <sup>251</sup>, est certainement le produit phonétique de  $^*mātr-$ <sup>252</sup>. La coexistence de deux formes phonétiquement différentes  $^+Mātor-p.$  et  $^+Mātro-p.$  à l'intérieur du mycénien de Pylos n'est pas impossible; mais il est certainement plus économique de ne voir dans la première graphie qu'une erreur pour *ma-to-(ro)-pu-ro*<sup>253</sup> (l'omission d'un signe intérieur même sans raison précise est une erreur relativement fréquente), d'autant plus qu'elle s'expliquerait ici par une dissimilation graphique<sup>254</sup> (cas identique à cypr. *e-pe-(se)-ta-se*, § 40).

*to-qa* (1x) est une erreur pour *to-ro-qa* (fréquent) (KN Fh)<sup>255</sup>.

*po-po-i* (MY Oi 702) pourrait être de même une erreur pour *po-ro-po-i* (*ib.* 701): c'est probablement le même nom (les deux tablettes semblent avoir plusieurs mots en commun), et l'hypothèse de deux formes  $^+or-$  et  $^+ro-$  (soit par double traitement de  $^*r$ , soit à la suite d'une métathèse), ou celle de deux graphies diffé-

<sup>249</sup> Voir (avec des avis plus ou moins différents) Heubeck, *loc. cit.*, pp. 61-62 et 60-61 resp.; Gallavotti (et Mühlestein, Lang), *Coll. Wingspread*, p. 67; Lejeune, *BSL* 60, 1965, p. 15 = *Mém.* III, p. 176; Bader, *Minos* 10, 1969, p. 18.

<sup>250</sup> Ni  $^+r-$  (ci-dessus), ni  $^+or-$  (§ 33).

<sup>251</sup> Mühlestein, *Coll. Pavia*, pp. 67-9.

<sup>252</sup> La différence de traitement ne dépendrait donc pas de la quantité de la syllabe précédente [Grammont, *Ph. gr.*, pp. 279-281, attendait au contraire  $^-C\alpha p-$  (et  $^-CC\alpha p-$ ) mais  $^-C\alpha a-$ ]; mais peut-être de la consonne précédente (cf. *qe-to-ro-po-pi* PY  $^+k^wetro-$ ).

<sup>253</sup> C'est ce que Lang avait proposé d'abord, quoique avec réserve, *\*AJA* 65, 1961, p. 161.

<sup>254</sup> Possibilité d'explication signalée par Lejeune, *loc. cit.*

<sup>255</sup> Heubeck, *Minos* 12, 1971, p. 65, après Godart.

rentes (dont l'une irrégulière, cf. § 33) pour une même séquence phonique, ne sont pas plus économiques que celle d'une erreur graphique.

La double forme myc. *to-no +thornos* PY (Ta passim; en composition Fr 1222), cf. θόρναξ Hsch. (mot achéen en laconien ?), et grec alph. θρόνος, myc. *to-ro-no-wo-ko* KN (As 1517; cf. § 15<sup>108</sup>), a été expliquée comme double traitement de \**th̥r̥nos*<sup>256</sup>, cf. \**w̥r̥don* > myc. *wordon*\* (dans *wo-do-we* PY), gr. alph. ῥόδον<sup>257</sup>. Toutefois il est aussi possible de partir de \**th̥r̥nos* (< \**dh̥r̥-no-* ? \**dh̥ora<sub>2</sub>-no-* ?), et d'expliquer alors la métathèse en θρόνο- par l'influence de \**thrānus*, les deux mots étant souvent associés.

35. Certaines graphies semblent indiquer que, contrairement au grec alphabétique, le mycénien avait des groupes intervocaliques *wr*<sup>258</sup> (*wl*) et *wy*<sup>259</sup>: *e-wi-ri-po +Ewr̥ipos* ~ εὔριπος<sup>260</sup>, *ra-wa-ra-ta / ra-u-ra-ta +Lawrātās* v.sim., *ra-wa-ra-ti-jo / ra-u-ra-ti-jo +Lawrastiyos* v.sim. (cf. λούρα ?<sup>261</sup>) (sur *de-we-ro-* v. § 32); et *di-wi-jo / di-u-jo +Diwyon* ~ δῖος, *me-wi-jo / me-u-jo +me(i)wyōs* (§ 37c) ~ μείων.

En effet, contrairement aux exemples occasionnels de ɸ pour *v* second élément de diphtongue en grec alphabétique (crét. Αῤλῶ-νι, [ελε]ɸθερον, locr. Ναɸπακτιῶν), ces exemples sont limités à la position devant *r* (*l*) *y*, les consonnes de plus grande aperture (sur *mo-ri-wo-do* v. § 32).

On sait qu'il n'y a pas de signe \**wu* et qu'il est suppléé par *u* (*o-u-ru-to +hō wruntoi*, cf. ῥύομαι, *u-ru-pi-ja-jo +Wrupiyaiyoi*, cf.

<sup>256</sup> Bader, *loc. cit.*, p. 35. —D'ordinaire on pose θορν- < θορν-, ce qui chronologiquement s'accorde mal avec les attestations. (Saussure cependant posait θορν- < θορν-, *Mémoire...*, Leipzig 1879, <sup>2</sup>Hildesheim 1968, p. 77 = *Recueil des publications scientifiques*, Genève 1922, p. 73). —La glose θόρναξ n'est sans doute pas cyprite, v. Masson chez Chantraine, *Kratylos* 7, 1962, p. 169<sup>1</sup>.

<sup>257</sup> Sur la vocalisation en *o* v. Bader, *loc. cit.* (*Minos* 10), pp. 7-63.

<sup>258</sup> Vilborg, p. 43; Lejeune, *PH*, p. 181<sup>(1)</sup>.

<sup>259</sup> Vilborg, p. 42; Lejeune, *PH*, pp. 172-3 et notes.

<sup>260</sup> L'étymologie admise εὔ + ῥιπή (Fick) suppose une contraction de \*εὔρριπος (cf. εὔρους < hom. εὔρροος) < \**ehu-wr̥ipos*, inconciliable avec la graphie mycénienne (cf. Ruijgh, *EGM*, p. 172<sup>374</sup>); elle est du reste sémantiquement mauvaise (voire impossible si εὔριπος signifie simplement «bras de mer», Pisani, *Scritti in onore di Giuliano Bonfante*, Brescia 1976, 2, pp. 710-11 [avec toutefois une étymologie inacceptable]). Ce terme topographique pourrait être préhellénique (ainsi Sommer chez Frisk, et Ruijgh, *loc. cit.*, auteurs qui tendent cependant à abuser de ce type d'explication).

<sup>261</sup> Ruijgh, *EGM*, p. 179<sup>111</sup>.

\*Ρύπες)<sup>262</sup>. Il peut en être de même dans *ra-u-ra-*, *di-u-jo* etc., qui seraient alors à *ra-wa-ra-*, *di-wi-jo* ce que [*ke-se*]-*nu-wi-jo*, *ke-se-nu-wi-ja* sont à *ke-se-ni-wi-jo*, *ke-se-ne-wi-ja* + *ksenwiyon*, -a (v. § 30).

36. L'évolution de *wr* (et *wl*) en grec serait donc la suivante<sup>263</sup>:

(α) Le mycénien admet encore *wr* aussi bien à l'intérieur qu'à l'initiale.

(β) Puis *wr* passe à *ur* à l'intérieur (*u* = voyelle *u* en diphtongue), mais se maintient à l'initiale (*y* compris après l'augment et en composition<sup>264</sup>; mais après le redoublement il passe à *r* avec allongement compensatoire<sup>265</sup>, sans doute par dissimilation du *w* initial). Cet état semble être encore celui du cyprite (*e-(u-)we-re-ta-sa-tu*, ICS 217, 4, 14, +*ewrētāsatu*) et du lesbien (dans εὐράγη, αὔρηκτος [Hérodien], -υρ- peut être une notation de -Fρ-, comme βρ- de Fρ-; hom. ἀπούρᾱς, ταλαύρινος, καλαῦρος, seront des adaptations du -Fρ- éolien [lesbien] au phonétisme ionien).

(γ) Plus tard encore *wr* > *rh* à l'initiale<sup>266</sup>, *rr(h)* à l'intérieur (c'est-à-dire, étant donné (β), après l'augment et en composition).

Contrairement à l'initiale où elle est absente (sauf naturellement quand  $V_2 = u$ ), à l'intérieur la notation myc.  $-.V_1-u-rV_2-$  (*a-ro-u-ra*<sup>267</sup>, *me-re-u-ro*) est plus fréquente que  $-.V_1-wV_2-rV_2-$  (*e-wi-ri-po*)<sup>268</sup>; on ne sait pas si cette différence entre l'initiale et l'intérieur est d'origine phonétique (auquel cas le mycénien en serait déjà à la transition du stade α au stade β) ou seulement graphique.

Relevons que  $-wr-$  >  $-ur-$ , c'est-à-dire p.ex.  $-awro-$  >  $-auro-$ , n'est pas un changement phonémique, puisque, après comme avant, l'opposition entre *w* et *u* est neutralisée<sup>269</sup> en cette position. Supposer un changement *phonétique*  $-awro-$  >  $-auro-$ , c'est supposer qu'en cette position l'archiphonème<sup>269</sup> était prononcé sensible-

<sup>262</sup> Vilborg, p. 36(d); Ruijgh, *EGM*, p. 27; Lejeune, *PH*, p. 181.

<sup>263</sup> Cf. Lejeune, *PH*, pp. 181-2 (dont nous nous écartons au stade β).

<sup>264</sup> Cf. Morpurgo, *Minos* 12, 1971, p. 120 (*junction*).

<sup>265</sup> Lejeune, *loc. cit.*

<sup>266</sup> Pour l'aspiration, cf. Grammont, *Ph.gr.*, p. 143.

<sup>267</sup>  $-ā$  suppose  $*-ya$ , donc <  $*arowrya$ ? —Donc  $*-trya$  monosyllabique serait possible en proto-grec (cf. § 19)? Mais noter que *try* ne semble pas admis non plus en sanskrit (cf. Renou, *Gramm.véd.* [§ 20<sup>152</sup>], § 31) [corr.:  $-ā$  fém. n'est pas toujours <  $*-yā$ ].

<sup>268</sup> Morpurgo, *loc. cit.*, pp. 99-101; Dotia, *AIV* 120, p. 656.

<sup>269</sup> Sur ces notions voir Troubetzkoy, *Principes de phonologie*, pp. 80-87.

ment comme *w* de *\*wrīnos* dans le stade ancien, comme *u* de *autos* dans le stade récent. La différence phonétique entre *-awro-* et *-auro-* est d'ailleurs faible, et de fait le grec n'en a jamais fait usage pour distinguer des mots. Ce n'est pas une différence de coupe syllabique, car *-awro-* est *-aw|ro-*, puisqu'en indo-européen et en grec archaïque tout groupe de consonnes est hétérosyllabique (*pat|ros*) (§ 5). Il peut s'agir d'une différence d'aperture et de tension.

La prononciation *-wr-* *-wl-* remonte sans doute à l'indo-européen (comme *-wy-* et *wr-* *wl-*). Elle a dû subsister assez longtemps dans plusieurs langues au moins, ce qui expliquera la fréquence des métathèses du type lat. *alvus parvus nervus*, celt. *\*tarwos*, ou l'épenthèse de lit. *avilỹs* / *aulỹs*.

37. a) La lecture *\*-wy-*, admise ici, dans des mots comme *di-wi-jo* / *di-u-jo*, soulève, il est vrai, des objections<sup>270</sup>:

—le mycénien ayant presque entièrement éliminé le phonème *y*, il devrait aussi avoir éliminé le groupe incommode *\*wy*;

—de fait, *\*wy* a été éliminé dans le suffixe *-.e-ja*, s'il vient bien de *\*-ewya*;

—dans la plupart des mots en question on peut s'attendre à *\*-wiy-*, soit par la loi de Sievers, soit parce que la forme vivante en grec du suffixe i.-e. *\*-yo-* est *-iyo-*.

Cependant la lecture *\*-wiy-* dans ces mots soulève des objections à notre avis plus importantes:

—une graphie telle que *di-u-jo* pour *\*diwi(y)o-* serait incompréhensible<sup>271</sup> (b);

—pour la plupart de ces mots le grec alphabétique suppose *\*-wy-* (c).

b) Le système graphique mycénien note en principe tous les sommets syllabiques (voire toutes les voyelles, sauf, en général, *i* second élément de diphtongue). La seule exception connue est constituée par les signes à valeur disyllabique (§§ 19-21), p.ex. *-tir(i)ja* à côté de *-ti-ri-ja* pour *\*-tri(y)a*; mais il s'agit là de graphies condensées, ce qui ne serait pas le cas dans *\*di-u-(i)jo* pour

<sup>270</sup> Cf. Heubeck, *SMEA* 11, 1970, pp. 65-70, complétant *Sprache* 9, 1963, pp. 195-201.

<sup>271</sup> Voire exclue selon Lejeune, *PH*, p. 172 § 177a.

\**diwi(y)o-*. Il n'y aurait eu aucune «difficulté»<sup>272</sup> particulière à noter \**meiwi(y)ōs*: la graphie *me-wi-jo* se serait imposée tout naturellement, et elle seule. Il faut donc lire +*wy-*<sup>273</sup> dans tous les mots où la variante graphique *-u-j.* est attestée; dans tous, parce que<sup>274</sup> le flottement *-wi-j./-u-j.* dans le cas de \**wy-* n'était pas en mesure d'induire les scribes à écrire parfois *-u-j.* au lieu de *-wi-j.* dans le cas de +*wi(y)-*<sup>275</sup>. —L'existence de +*wy-* étant acquise, cette lecture sera aussi possible dans certains cas où la graphie *-wi-j.* sera (par hasard) seule attestée.

c) Les exemples de +*wy-* (toujours hétéromorphémiques) sont les suivants:

*me-wi-jo* / *me-u-jo* (noter la coexistence des deux graphies dans la série KN Ak) ~ μείων. La forme alphabétique remonte à \**meiwyōs* dissyllabique<sup>276</sup>, ce qui montre qu'on ne peut guère tirer argument de la loi de Sievers en faveur de (myc.) \**meiwiyōs*; au contraire, il est préférable de ne pas supposer en grec deux formes différentes. L'extension de \**-y-* aux dépens de \**-iy-*<sup>277</sup>, générale dans les verbes en \**-ye/o-* et presque générale dans les féminins en \**-ya*, a aussi touché les comparatifs, à vrai dire seulement ceux en \**-k(h)-* (ἥσσων, cf. ἦκα; ἄσσων, cf. ἄγχιστος; prob. aussi<sup>278</sup> ἐλάσσων, πᾶσσων < \**-nkhy-*, avec \**-an-* pour \**-en-* d'après le degré zéro *-a-*) en plus de \**meiwyōs*. Ce dernier peut avoir été influencé par son opposé \**megyōs*<sup>279</sup>. (Une autre solution est imaginable aussi, \**mewyōs* < i.-e. \**myew-yōs* par dissimilation<sup>280</sup>).

*qo-wi-ja* (sens incertain, PY Tn 316). L'identification n'est pas garantie a priori avec -βοιος (seulement en composition). Celui-ci est dissyllabique (la langue épique a volontiers employé,

<sup>272</sup> Ainsi Perpillou, *BSL* 69, 1974, p. 103.

<sup>273</sup> Pour ce \*/wy/ une prononciation telle que \*[w'w'] (cf. p.ex. Diver, *Word* 14, 1958, p. 8: \*/w'w'/) est moins probable que \*[wy] (ou \*[w̥y]), étant donné la graphie.

<sup>274</sup> Malgré Ruijgh, *EGM*, p. 26.

<sup>275</sup> On a même proposé de lire +*owikon*, *-a* dans *o-u-ko*, *o-u-ka* MY Oe (Chantraine, *Coll. Cambridge*, p. 177, après Palmer), ce qui ne nous paraît pas admissible.

<sup>276</sup> Heubeck, 1970, p. 66.

<sup>277</sup> Voir surtout Ruijgh, *Lingua* 36, 1975, pp. 94-5.

<sup>278</sup> Brugmann, *BSGW* [v. § 18<sup>128</sup>] 1897, p. 187; Schwyzler, *GG*, pp. 319, 538<sup>4</sup>.

<sup>279</sup> Cf. Forssman chez Heubeck, 1963, p. 210<sup>40</sup>.

<sup>280</sup> K. Strunk, *Nasalpräsentien und Aoriste*, Heidelberg 1967, p. 82 (cependant \**mi-nu-* n'est attesté qu'au degré zéro de la première syllabe, or cf. *loc. cit.*, p. 53).

voire créé, des adjectifs du type ἐννεάβοιος)<sup>281</sup>, < \**gʷowiyos*. Ce second membre d'adjectifs a donc été formé anciennement, avant la généralisation en grec de la forme *-iyo-* du suffixe. Mais le mot simple est certainement au moins aussi ancien (et correspond à skr. *gavya-*, av. *gaoya-*, «de vache[s]»). C'est sans doute son féminin, +*gʷowiyā*, et non un \**gʷowiyā* inconnu ailleurs, que représentera *qo-wi-ja*, bien que la même tablette écrive plus loin *di-u-ja-jo-qe*, *di-u-ja*, *di-u-jo*.

*di-wi-jo* / *di-u-jo* «temple de Zeus», *di-wi-jo-* nom de mois, ~ δῖος<sup>282</sup> «divin (?)», «brillant (?)», «de Zeus» (*Il.* 9, 538 et tragiques), surtout épithète formulaire, et Δῖος nom de mois. Comme le montre la position dans le vers, hom. δῖος < \**diwyos* dissyllabique<sup>283</sup>; cet adjectif a donc été formé anciennement; cf. skr. *divyā-* «céleste» (mais aussi *diviyā-*). Il est probable que les noms mycéniens du «temple de Zeus» et du \*«mois de Zeus» sont des formes substantivées du même adjectif, +*Diwyo-*. Il n'est pas nécessaire de voir +*dīy-* < \**diwy-*<sup>284</sup> dans les noms d'hommes *pa-di-jo* prob. ~ Πανδῖον (encore ῖ pourrait-il être un allongement métrique)<sup>285</sup>, *we-ka-di-jo*, *u-po-di-jo* \*.

*di-wi-ja* / *di-u-ja*, nom d'une déesse (peut-être originellement parèdre de Zeus), ~ δῖα, épithète formulaire (secondairement pris pour féminin de δῖος, de là sans doute le doublet δῖᾶ, Δῖᾶ)<sup>286</sup>. La variante graphique *di-u-ja* d'une part, la position de δῖα dans le vers et la formation en ᾶ d'autre part, indiquent, tant pour le mot mycénien que pour le mot alphabétique, un prototype \**diwya* dissyllabique.

*di-wi-je-u*, *-je-we*, fém. *-je-ja* (sans variante *di-u-*) sera donc aussi +*Diwyeus* (ou +*d-*). Autre dérivé, le nom d'homme *di-wi-ja-wo* / *di-u-ja-wo* +*Diwyāwōn*<sup>287</sup>.

*de-wi-jo* (PY An 519, Aq 218) / *de-u-jo-i* (KN Fn 352), sans correspondant(s) au premier millénaire, sont peut-être un même mot<sup>288</sup>. On a proposé +*deiwiyo-*, dérivé d'i.-e. \**deiwo-*<sup>289</sup>; ce se-

<sup>281</sup> Cf. Ruijgh, *EGM*, pp. 131/2.

<sup>282</sup> Sens d'après Chantraine, *s.v.*

<sup>283</sup> Ruijgh, *EGM*, p. 132.

<sup>284</sup> Ainsi Heubeck, 1963, p. 199; 1970, p. 67.

<sup>285</sup> Voir aussi Ruijgh, *EGM*, p. 140<sup>(194)</sup>.

<sup>286</sup> Sur ces mots v. Ruijgh, *EGM*, pp. 130-3; Brixhe, *Dial.Pamph.*, p. 139.

<sup>287</sup> Pour le suffixe v. Ruijgh, *Minos* 9, 1968, pp. 109-155, spéc. p. 129.

<sup>288</sup> Mühlestein, *Nestor* 7/1, 1980, pp. 1424/5. (Autre avis Ruijgh, *EGM*, p. 159, 273<sup>8</sup>).

<sup>289</sup> Heubeck, 1970, p. 69.



rait en fait \**deiw-yo-* (pour la syllabation cf. \**louk-yo-* > λουσσον «moelle de sapin»). Cependant i.-e. \**deiwo-*, dérivé de \**diw-* sans doute relativement tardif<sup>290</sup>, inattesté en anatolien, grec et arménien, alors qu'ils est richement attesté, généralement jusqu'à nos jours, dans tous les autres groupes i.-e., a chance d'avoir été dialectal en i.-e. et de n'avoir jamais existé en grec. — On peut aussi lire +*dewyo-*, malgré alors l'absence d'étymologie<sup>291</sup>.

En outre *J-re-wi-jo-te* (PY Aq 64) a été interprété +[*gwasi*]l-*ewyontes*. Cette interprétation a été contestée quant au radical<sup>292</sup>; pour notre propos il suffirait qu'elle soit juste quant au suffixe, mais on peut en douter (ci-dessous (*i*)<sup>314</sup>).

On remarque que *-u-*, contrairement à *-wi-*, n'est jamais la seule graphie attestée.

d) Ainsi donc les graphies en *-u-j.* / *-wi-j.*, et sans doute aussi celles en *-wi-j.* seulement, dans des mots qui avaient \**-wy-* en proto-grec, montrent clairement que le groupe \**-wy-* existait encore en mycénien.

Il est vrai qu'en mycénien \**y* était en partie déjà éliminé, en partie en voie d'élimination. Les graphies maintenant *y* initial (*jo-*) ou intervocalique (adjectifs de matière en *-.e-jo/-e-ja; qe-te-jo; to-ro-qe-jo-me-no*; sans doute *a-ja-me-no*<sup>293</sup>) coexistent avec d'autres (*o-*; *-.e-o/-e-a; qe-te-o, qe-te-(h)a; a-e-ri-qo-ta*)<sup>294</sup>, et pourraient donc être des graphies historiques; cependant les exemples de *y* intervocalique maintenu semblent suffisamment divers pour être en partie au moins authentiques; et cette conclusion s'étendra à *y* initial, qui n'a probablement pas été éliminé avant *y* intervocalique. (La coexistence de deux prononciations dans le même état de langue n'est nullement improbable<sup>295</sup>; par contre le fait que l'époque de nos textes mycéniens, tant à Pylos qu'à Knossos, tombe précisément pendant la période de transition est une coïncidence peut-être gênante.) La palatalité est encore

<sup>290</sup> Cf. R. Anttila, *Proto-Indo-European Schwebelaut*, Berkeley-Los Angeles 1969, pp. 163-4. — Rappelons que \**deiw-* n'existe que dans \**deiwos*.

<sup>291</sup> \**dew(w)yo-* < \**deus-yo-* ne semble pas possible phonétiquement. — *de-wi-jo* peut être un ethnique selon Ticchioni Jasink, *SMEA* 17, 1976, p. 86<sup>3</sup>.

<sup>292</sup> Palmer, *Int.*, pp. 53, 141-2.

<sup>293</sup> La graphie constante *a-* et non \**aj-* (43) fait lire \**ayaimenos* et non +*ai(y)ai-*.

<sup>294</sup> Voir Risch, *Stud. Palmer*, pp. 309-318; Heubeck, *ibidem*, pp. 98-100.

<sup>295</sup> Malgré Heubeck, *ibidem*, p. 98 (bas).

conservée, même si \*y ne l'est plus distinctement, dans les groupes \*t't', \*d'd' (§ 13), \*r'r', \*l'l' (§ 18), \*n'n' (?). Le groupe wy, difficile à prononcer (en effet peu de langues le connaissent), serait donc paradoxalement le dernier environnement où y serait encore entièrement conservé. Ce n'est cependant pas impossible, car l'élimination des groupes consonne + y a commencé, non pas tant par les groupes «difficiles à prononcer», mais par ceux qui s'assimilent le plus facilement.

e) Mais à côté du maintien de \*wy dans les mots cités (c), le mycénien présente un traitement différent dans le suffixe *-.e-ja* ~ *-εια* féminin de *-.e-u* ~ *-εύς*, et probablement aussi dans l'antécédent inattesté de *-εῖα* féminin de *-ύς*, suffixes quel'on ramène à \*ewya.

Cette contradiction a suscité des essais d'explication divers<sup>296</sup>:

1. Le suffixe \*ewya prouverait à lui seul que \*wy > \*yy est prémycénien, donc tous les autres exemples, *di-u-jo* etc., auraient *+-wiy-*<sup>297</sup>: cette thèse est réfutée ci-dessus (b, c).

2. *di-u-jo* etc. prouveraient que \*wy > \*yy est (toujours) postmycénien, donc *-.e-ja* ~ *-εια* remonterait à autre chose que \*ewya<sup>298</sup>; on a déployé à ce sujet beaucoup d'imagination<sup>299</sup>, souvent d'ailleurs en négligeant *-εῖα* féminin de *-ύς*, en tout cas sans aboutir à une solution satisfaisante. En fait, c'est bien \*ewya qui est le plus vraisemblable comme féminin tant des adjectifs en *-ū-/éw-* que des noms en *-éu-/éw-*. Dans la flexion des premiers, le degré *e* s'est étendu aux dépens du degré zéro<sup>300</sup>, et

<sup>296</sup> Pour la littérature, voir les références citées ci-après. — Il n'y a pas à tenir compte de Nagy, *Greek dialects and the transformation of an IE process*, Cambridge, Mass., 1970, p. 143, qui lit *-üwü<sup>y</sup>* dans *-.e-ja* comme dans *me-wi-jo*, *me-u-jo*, *pa-ra-wa-jo*, *pa-ra-jo*.

<sup>297</sup> Heubeck, *loc. cit.* [§ 37<sup>270</sup>].

<sup>298</sup> Ainsi Perpillon, *Les substantifs grecs en -εύς*, Paris 1973, pp. 37-8 (hétéroclite, mais d'origine inconnue); et v. note suivante.

<sup>299</sup> Ainsi Szemerényi, *Mnēmēs Kharin = Gs.Kretschmer*, Vienne 1964, 2, pp. 173-7, *Cgr.Roma*, pp. 721-2 (\*-esus: \*-esyā); Rui Pérez, *Coll.Cambridge*, pp. 211-6 (\*-uya > par analogie \*-eya); Ruijgh, *EGM* pp. 247-8 (-εύς et -εια préhelléniques); Camera, *SMEA* 13, 1971, p. 137 (-εῖα < -εῖα fém. de -εἰος); Christol, *BSL* 70, 1975, pp. 137-161 (\*-uya = \*-uia > -εια); etc.

<sup>300</sup> Comme l'acc.pl. *-έας* ne semble pas ancien (v. Chantraine, *Morph.*, p. 92), et que le dat.pl. *-έσι* est certainement postérieur à la chute de *-F-*, la flexion des noms et adjectifs en *u* en mycénien doit avoir été (abstraction faite du duel): *-us -un (-u) -ewos -ew(e)i -ewē, -ewes -uns (-ewa) -ewōn -usi -uphi*. — L'accent du féminin *-εῖα* est sans doute analogique du masculin, et p.-e. postmycénien [cf. Christol, pp. 157, 159].

peut donc aussi avoir gagné le féminin, en remplacement de  $*-w(i)ya$ <sup>301</sup>; au féminin des seconds<sup>302</sup> on peut attendre soit  $*-ewya$ , soit  $*-ēwya$ , qui cependant aurait de toute façon passé à  $*-ewya$  puisqu'une longue s'abrège devant sonante + consonne<sup>303</sup>.

3.  $*wy$  aurait eu deux traitements différents:

3α.  $*wy$  subsisterait en mycénien après *i* seulement<sup>304</sup>. Cette hypothèse est phonétiquement paradoxale, et probablement contredite par *qo-wi-ja* (c).

3β.  $*wy > *yy$  serait prémycénien, mais des réfections analogiques ou de nouvelles créations auraient introduit de nouveaux  $*wy$ , dont l'altération serait cette fois postmycénienne<sup>305</sup>. Mais il est douteux que l'analogie soit en mesure de réintroduire un groupe qui vient d'être éliminé du système phonique; et il est peu économique de considérer comme régulier le cas fréquent mais unique de  $-.e-ja$ , et d'attribuer à des innovations morphologiques tous les exemples de  $+wy$  mycénien, qui sont trop divers pour se ramener à une explication morphologique unique.

3γ. Seul serait maintenu  $*wy$  hétéromorphémique, tandis que dans les mots en  $*-ewya$  la coupe morphologique principale serait devant  $*-ewya$ , de sorte que  $*wy$  y serait tautomorphémique<sup>306</sup>. Mais il n'est pas loisible de supposer que dans les mots comme  $*iherew-ya$ ,  $*ag-ont-ya$ ,  $*eh-at-ya$ ,  $*ped-wet-ya$ , la seconde coupe morphologique soit ainsi éclipsée par la première. Au contraire, le caractère hétéromorphémique de  $*ty$  est prouvé dans  $*-wet-ya > ion. -εσσα$ , et possible dans  $*ag-ont-ya$ , traité comme  $*pant-ya$ , et même dans  $*eh-at-ya$ , malgré arc.  $εασα$ , qui note p.-ê.  $*εασσα$ <sup>307</sup>.

<sup>301</sup> Tel nous semble devoir être (contrairement à Ruipérez, *loc. cit.*, pp. 213/4:  $*-uya$ ) le produit phonétique d'i.-e.  $*-wyə_2$ .

<sup>302</sup> Sur l'origine du type en  $-εϋς$  cf. Schindler, *Stud. Palmer*, pp. 349-352. Sa flexion en mycénien et en proto-grec doit avoir été (cf. *ibidem*, p. 349):  $-eus -eu -ēn -ēwos -ēw(e)i -ēwē, -ēwes -ēwas -ēwōn -eusi -euphi$ . A part acc. sg.-pl. (qui ont tous deux  $-ē-$ ), elle est donc parallèle à celle des thèmes en *u*.

<sup>303</sup> «Loi d'Osthoff»: v. Lejeune, *PH*, pp. 219-220. (N'a peut-être pas lieu devant sonante + *h*:  $*mēnhos$ .)

<sup>304</sup> Forssman, *MSS* 33, 1975, p. 33 (15)<sup>4</sup>.

<sup>305</sup> Lejeune, *PH*, p. 173.

<sup>306</sup> Risch, *Coll. Chaumont*, pp. 272-3.

<sup>307</sup>  $εασα$ , Buck 16 3 (6<sup>e</sup> ou début 5<sup>e</sup> s.),  $εασās$ , Buck 17 17 (5<sup>e</sup> s.). La graphie simple pour la géminée est courante à date ancienne; mais la difficulté est que la seconde inscription écrit  $αλλα$ , (α)ρρεντερον, et même  $δασασσθαι$ ,  $δικασσται$ . Il faut trouver une explication compatible avec  $(Παδο)εσσα < *-wetya$ .

Le cas de *\*iber-ew-yā-*: *iber-ēw-* est certainement parallèle à celui de *\*ped-wet-yā-*: *\*ped-went-*.

f) 38. Nous pensons plutôt que *\*wy* (hétéromorphémique), en général conservé, a subi néanmoins une altération exceptionnelle, en *\*yy*, dans le complexe suffixal *\*-ewya*, peut-être parce que celui-ci était particulièrement fréquent<sup>308</sup>.

Il serait plausible que *\*wy* tautomorphémique ait également été atteint<sup>309</sup>; mais nous n'en connaissons qu'un exemple, *\*owy-* «brebis», qui aura vraisemblablement été maintenu par l'influence de *\*owi-*.

Noter qu'en mycénien il n'y a pas de flottement entre *\*wy* devenu *+yy* (*-.e-ja*) et *\*wy* maintenu (autres, ci-dessus *d*).

Il faut encore se demander si ce double traitement mycénien est panhellénique ou au contraire propre au groupe dialectal achéen, et par quelle voie les (autres) dialectes du premier millénaire sont arri-

<sup>308</sup> On peut citer un parallèle approximatif en français, où *r* final, généralement conservé, est cependant tombé dans la finale d'infinitif *-er* et dans le suffixe *-ier* (qui d'ailleurs équivalait en partie à gr. *-εύς*). Mais il se peut que dans la langue populaire la chute de *-r* ait été générale, et que sa restauration —sauf dans les séries les plus fréquentes— ne soit due qu'à l'effort des grammairiens (v. A. Dauzat, *Histoire de la langue française*, Paris 1930, §§ 92, 114; mais aussi P. Fouché, *Phonétique française*, 3, Paris 1961, pp. 663-9, 677). En mycénien on a tout au plus des repentirs de scribes semblant indiquer une faiblesse de *w* dans *wy* et *wr* (v. Perpillou, *RPh* 51, 1977, pp. 245-6). —Le roumain a perdu *-re* dans les finales d'infinitif *-a*, *-ea*, *-e*, *-i* (sauf quand l'infinitif est substantivé). En italien les suffixes romans *\*-tâte*, *\*-tûte* se sont réduits à *-tâ*, *-tû*. D'autres langues présentent d'autres exemples. Mais il semble toujours s'agir de finales plus fréquentes que *\*-ewya* en grec.

<sup>309</sup> Sur *qe-te-(j)o*, gr. *-τέο-*, cf. Heubeck, *Stud. Palmer*, p. 99; Risch, *ibidem*, p. 316. Myc. *-te-(j)o*, *-te-(h)a* ne sont compatibles qu'avec *\*-teyo-*. Gr. *-τέο-* n'est le produit régulier ni de *\*-teyo-* (qui serait att. *\*-τοῦ-*), ni de (*\*-teuyo-* ? >) *\*-teyyo-* (qui serait *\*-τειο-*), [ni même de *\*-tewo-*, si c'est bien la même formation qu'on a dans *φατειόν* chez Hésiode (ainsi p.ex. Chantraine, *Morph.* 284; avis contraire Christol, *BSL* 74, 2, 1979, p. 169, entre autres parce que *φατειόν* n'a pas valeur d'obligation; mais quelle autre interprétation morphologique lui donner ?)]. Plutôt que deux suffixes différents *\*-teyo-* et *\*-tewo-*, jamais attestés ensemble, on supposera peut-être que *-τέο-* < *\*-teo-* par une irrégularité phonétique, plus exactement une modification de la finale, antérieure à la contraction —par analogie peut-être de *δέον* «il faut» (cependant on dit plutôt *δεῖ*; et, comme *δέον* < *\*dēon* < *\*-dēwon* (< *\*deus-*), la modification à supposer serait *\*-teon* > *\*-tēwon*, ce qui n'est peut-être pas plausible [mais pourrait en revanche expliquer la longue de *φατειόν*, si on continuait à le considérer comme première attestation du suffixe en question; et l'accent différent de *-τέον* pourrait être dû à une nouvelle analogie de *δέον* (la loi de Wheeler, mentionnée par Christol, *loc. cit.*, n'est probablement plus active à cette date)].

vés à leur traitement, qui est  $\dot{i}$ <sup>310</sup> aussi bien dans -εια que dans -βουος, δῖα etc. Mais posons d'abord encore deux jalons (*g*, *h*).

*g*) Pamph. ΔῖΦῖα<sup>311</sup>, probablement nom de déesse, peut difficilement être un autre mot que myc. *di-wi-ja* ~ hom. δῖα. Mais il est trisyllabique (bien que *ia* soit plus souvent écrit *ua* en pamphylien), car une prononciation *\*wy* à cette date est invraisemblable. Cypr. *ti-wi-o-ne* (ICS 327 A9), nom d'homme, est sans doute dérivé de *\*diwyo-* (ou de *\*Diwya*), mais, pour la même raison, trisyllabique, *+Diwiōn*. Il semble donc que l'achéen oriental au moins (c'est-à-dire le cypriote et le substrat achéen du pamphylien) a traité *\*wy* tout autrement que les dialectes non achéens: *\*Diwya* > *+Diwia*.

*h*) αἰετός «aigle» < *\*αιφετός*, conservé dans pamph. αἰβετός· ἀετός. Περγαῖοι, Hsch. Le rapprochement avec lat. *avis*, arm. *haw*, skr. *vēḥ*, *vīḥ* «oiseau» (cf. inversement gr. ὄρνις «oiseau»: hitt. *ḥaraš*, got. *ara*, etc., «aigle»), c'est-à-dire la restitution *\*awy-eto-s*, restent probables<sup>312</sup>. Il faut donc garder l'hypothèse de la métathèse *\*wy* >  $\dot{i}w$  (<sup>310</sup>), mais en la restreignant au traitement postmycénien, hors de l'achéen oriental, des mots autres que ceux en *\*-ewya* (ce qui est tout de même le cas le plus fréquent)<sup>313</sup>.

*i*) Si on accepte *fgh*, les traitements de *\*wy* sont donc les suivants:

—A date prémycénienne, *\*wy* n'est altéré que dans *\*-ewya* > *\*-eyya* (*f*), traitement certainement panhellénique.

—A date postmycénienne (où on notera que, le phonème *y* étant en voie d'élimination, un traitement *\*yy* ne semble plus possible: *\*yy* est désormais remplacé par *\*[i̯y]/i̯/*, qui est trop loin de *\*wy* pour pouvoir en résulter directement), on a deux traitements différents:

<sup>310</sup> Où  $\dot{i}$  note *i* en diphtongue (§ 12<sup>76</sup>) (naturellement remplacé après *i* par l'allongement de celui-ci).

<sup>311</sup> Cf. Brixhe, *Dial. Pamph.*, pp. 58 (7: ?), 139, 168 (3 1), 169.

<sup>312</sup> Ainsi Solta, *Sprache* 9, 1963, p. 171; Beekes, *Sprache* 18, 1972, p. 121<sup>6</sup>. —Doutes de Heubeck, *SMEA* 11, 1970, p. 68, mais surtout à cause de son hypothèse *\*wy* > *yy*.

<sup>313</sup> Il n'y aura pas contradiction en pamphylien entre *+Diwia* (*g*) et *+aiwetos* (*h*), car le second appartiendra à l'élément dorien du dialecte. (Le pamphylien est essentiellement dorien; nous pensons y revenir ailleurs.) —Διονους, Brixhe, p. 217 (35), gén.sg., est probablement une graphie extradiialectale pour *+Diwōnus* (Scherer; Brixhe, p. 49) — ou, si on tient à partir de *+Diwyon-* (Heubeck, *loc. cit.*, p. 70), pour *+Dwōnus* (élément dorien).

- en achéen (oriental ?), *wi* (*g*);  
 —dans le reste du grec (y compris l'arcadien ?), *iw* (*h*), d'où plus tard *i* dans la plupart des dialectes<sup>314</sup>.

\* \* \*

38. Dans quelle mesure peut-on appliquer au cypriot notre théorie de la graphie des groupes de consonnes en mycénien ?

En cypriot aussi, le syllabaire<sup>315</sup> n'a que *V*, *CV* et (très rarement) *CCV*, et une consonne suivie d'une autre consonne est soit supprimée (*pa-ta* + *panta*, 74), soit notée, à l'aide soit d'une voyelle fictive (*e-se-ta-se* + *estāse*), soit (exceptionnellement) d'un signe complexe (*o-ru-xe* + *-oruksē*, 77).

Pendant la suppression graphique n'a lieu que pour les nasales: *mp nt nk*<sup>316</sup> (sur *\*ns* v. § 41); exemples: *e-pi-o-ta* + *ep-ionta*, 217 19, *.a-pi-* + *Amphi-*, 335; exception: *nu-mu-pa-se* + *Numphās*, 231 et p 74. La nasale suivie d'une consonne se détache très peu de celle-ci; c'est sans doute pour cette raison<sup>317</sup> qu'elle est, comme on sait, occasionnellement omise aussi, non seulement en hittite<sup>318</sup>,

<sup>314</sup> Le suffixe verbal *\*-ewyō*, qui aboutit en éléen seulement à *-ew*, ailleurs par une réfection morphologique (peu ancienne) à *-ewō*, a-t-il suivi l'un ou l'autre traitement ? Il n'y a sans doute pas de réponse catégorique possible, car *w* intervocalique tombe de bonne heure en éléen aussi (*βασιλᾶες*, Buck 61, avant —580), de sorte que *-ew* y est ambigu. Mais on peut attendre que les verbes en *\*-yō* aient été traités parallèlement aux féminins en *\*-ya* comme ils le sont toujours (*ἀνάσσω*: *ἀνασσα*, etc.). Dans ce cas, *]-re-wi-jo-te* (*c*, fin) ne serait pas un verbe en *\*-ewyō*. (Dans le texte ci-dessus, on corrigera en conséquence les énoncés attribuant le traitement *\*wy* > *\*yy* à *\*-ewya* seulement, en y ajoutant *\*-ewyō*.)

<sup>315</sup> Voir Masson, *ICS* 51-7, et pour les règles graphiques 68-78. Les numéros en italiques sont ceux des inscriptions; les autres renvoient aux pages (ou, s'ils suivent un numéro d'inscription, aux lignes de celle-ci). —M. O. Masson a aimablement accepté de relire la partie cypriot de cet article (§§ 38-47) et de nous communiquer ses remarques: nous l'en remercions vivement.

<sup>316</sup> Cf § 4<sup>18</sup>.

<sup>317</sup> Et non pas, en général, par suite d'une altération phonétique comme on l'a supposé aussi.

<sup>318</sup> Cf. *BSL* 71, 1976, p. 169<sup>16</sup>. [Dans cet article (pp. 165-173, «L'infixe nasal en hittite») de nombreux détails seraient à reprendre, en partie pour tenir compte de: Van Brock, *RHA* 70, 1962, pp. 31-6; Hart, *Stud. Palmer*, pp. 93-6; et maintenant Lindeman, *BSL* 71, 1976, pp. 113-121; surtout Hart, *Arch. Ling.* 8, 1977, pp. 133-141. Corriger aussi p. 169 «ionien d'Asie» (!), dû à une lecture inattentive de Grammont, *Pb. gr.*, p. 261, où du reste le texte semble être à corriger en «gr. moy. (d'Asie)»: il s'agit du grec de Phrygie à l'époque romaine; voir (avec une opinion différente sur l'ensemble du problème) Dressler, «*i*-Prothese vor *s* impurum in Kleinasien (und im Vulgärlatein)», *Linguistique Balkanique* (Sofia) 9, 1965, pp. 93-100.]

mais aussi dans les écritures alphabétiques anciennes<sup>319</sup> (et peut-être actuellement par les enfants<sup>320</sup>) Il est cependant probable en pamphylien, et donc possible en cyprïote, que la nasale antéconsonantique soit affaiblie phonétiquement<sup>321</sup> (sans doute sous l'influence de langues anatoliennes)<sup>322</sup>.

Toute autre consonne (sauf *h*) est notée (*a-ra-te-mi-ti* + *Artemiti* [ou *-di*], *a-ri-si-to-se* + *Aristos*, 76, etc., etc.). De même les consonnes finales (sauf parfois *n*) sont notées (*e-se-ta-sa-ne* + *estāsan*, *te-a-no-re* + *Theānōr*, 73)<sup>323</sup>, ainsi que *i u* second élément de diphtongue (*a-ro-u-ra-i* + *arourai*, 71).

L'écriture d'un mot en cyprïote demande donc plus de syllabogrammes que celle du même mot en mycénien — mais en compensation le tracé des signes cyprïotes est plus simple que celui des signes mycéniens.

39. Le cyprïote a un signe *spécial* (hors système) *ga* (à lire vraisemblablement ainsi et non *za*)<sup>324</sup>.

Les signes *complexes* du cyprïote sont rares, et indépendants de ceux du mycénien: on ne connaît que *xe*, *xa*, probablement inspirés par l'alphabet grec (ξ)<sup>325</sup>, ainsi que *zo*, qui cependant ne sera pas proprement un complexe si ζ est un phonème unique.

Bien que l'absence de certains signes puisse être simplement fortuite, il est tentant de penser que les signes *xe*, *xa*, *zo* appartiennent à une seule et même série<sup>326</sup>. Il n'y a cependant pas de raison d'admettre pour celle-ci la valeur *ss*<sup>327</sup>. Dans *e-xe-to-i* (217 5) en face

<sup>319</sup> Cf. Doria, *AIV* 119, p. 724<sup>1</sup>, av.litt. (grec. ombrien, osque, runique, etc.).

<sup>320</sup> D'après un témoignage isolé. Les enseignants des classes enfantines (dans les langues qui, contrairement au français, connaissent la nasale antéconsonantique) pourraient nous renseigner sur l'existence et l'étendue de ce phénomène.

<sup>321</sup> Cf. Brixhe, *Dial. Pamph.*, pp. 66-8<sup>(1)</sup>.

<sup>322</sup> Sur l'élément micrasiatique dans la population cyprïote, v. Masson, *REG* 80, 1967, pp. 032-3.

<sup>323</sup> Pour les règles particulières des consonnes finales de proclitiques, voir Masson, *ICS* 69-70 (et sur deux exceptions Neumann, *Kadmos* 15, 1976, pp. 172-3).

<sup>324</sup> Voir pour le moment Lejeune, *BSL* 50, 1954, pp. 69-71 (*ka*<sub>2</sub> = *ga*) et Masson, *ICS* 54-5 (*za*?). — Les deux termes de l'expression *u-wa-i-se ga?-ne*, *ICS* 217 3x, sont encore inexpliqués.

<sup>325</sup> Masson, *ICS* 55 (*zo*), 56 (*xe*, *xa*).

<sup>326</sup> Cf. Lejeune, *BSL* 50, 1954, pp. 71-2.

<sup>327</sup> Ainsi Lejeune, *ibidem*, et, pour *zo*, Masson, *ASNP* (*Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*) 8, 1978, p. 830.

de ἐς πῶθ' (Hsch.) la graphie cyprïote représente simplement une prononciation archaïque ou soignée <sup>+</sup>*eks*, la glose la prononciation courante (cf § 42). *ka-ra-u-zo-me-no-ne* (217 18), coexistant avec *ka-ra-u-o-me-no-ne* (*ib.* 9), a plus de chances de contenir un suffixe -ζ- que -σσ-. Il semble possible que *so-to-zo-wo* (223) contienne \**-ζωΦος*, bien que cet élément ne soit pas attesté autrement en finale, car il est fréquent à Chypre à l'initiale (où la lecture ΣωΦο est invraisemblable). Pour *to-ko-zo-wo-ro-ko* <sup>+</sup>*toksoworgō* (1977)<sup>328</sup>, l'explication comme «notation de τoκoσo-» est bien artificielle, sinon vide de sens. Il nous semble que *ss* aurait été écrit comme *s* simple même devant *o*<sup>329</sup>; c'est du moins le cas devant *a*: *wa-na-sa-se* <sup>+</sup>*Wanassās* (6, 7, 16, 17, cf. 93, 144).

La valeur originelle de cette série pourrait avoir été plutôt \**ts*<sup>330</sup>. Outre <sup>+</sup>*dz*, elle aurait été adoptée aussi pour noter *ks* (du moins avec certaines voyelles), pour des raisons pratiques et sur le modèle du grec ξ. Il ne semble toutefois pas que *zo* ait servi pour *ksō*<sup>331</sup>; mais il se pourrait qu'on ait employé *xe*, *xa* pour des mots comme ζευγος, ζᾱμιᾱ, etc., dont on n'a pas d'attestation en cyprïote<sup>332</sup>.

Le cyprïote ne semble pas avoir connu de «doublets», au sens de signes de même valeur originelle différenciés ultérieurement<sup>333</sup>. Les trois, ou deux, séries *s* et *x*, *z* ont probablement été distinctes de tout temps; les formes paphiennes de *o* et de *so* sont des simplifications des formes communes<sup>334</sup>; dès lors les autres cas

<sup>328</sup> Masson, *RDAC* (*Report of the Department of Antiquities Cyprus*) 1977, p. 155; *ASNP loc. cit.* — Noter *ibidem o-li-zo-ne* ~ hom. ὀλιζων.

<sup>329</sup> On ne pourrait donc pas considérer *-zo-* pour <sup>+</sup>*-so-* comme un contrecoup de la possibilité por *-sV-* de noter <sup>+</sup>*-hV-* (§ 42).

<sup>330</sup> Une continuité diachronique avec la série mycénienne *z* (< \**ky*, § 17) est phonétiquement improbable vu la filiation non grecque du syllabaire (§ 47<sup>388</sup>). D'après leur forme non plus il ne doit pas y avoir de relation entre les signes mycéniens *ze za zo* et cyprïotes *xe xa zo*.

<sup>331</sup> A moins que l'exemple ci-dessus soit à comprendre \**to-ko-xo-wo-ro-ko*, compromis entre \**to-ko-so-* régulier et \**to-xo-* qui aurait été logique (sauf que *xe*, *xa* ne s'emploient guère qu'en finale) mais non traditionnel.

<sup>332</sup> Cette hypothèse ne semble cependant pas éclaircir l'unique exemple de *xa* non final, *ri-te-ku* | *xa-mi*, Masson, *ASNP* 8, 1978, p. 818.

<sup>333</sup> Malgré Lejeune, *loc. cit.*, pp 72-4.

<sup>334</sup> Cf. Masson, *ICS* 64: les deux V superposés (posés sur une ou deux barres horizontales respectivement) sont remplacés dans les deux cas par un simple trait vertical. Comparer le remplacement de trois ou deux traits horizontaux par un trait vertical dans le H vénète et (facultativement) dans les E et F latins (Lejeune, resp. *MLV* (§ 49<sup>405</sup>) § 12d; *REL* 44, 1966, pp. 154-6).



de divergence entre les signes paphiens et communs, et l'existence inexpliquée du signe *ga*, sont plutôt à expliquer autrement que par l'hypothèse d'anciens «doublets».

40. Il y a quelques exemples apparents d'omission graphique d'autres consonnes que les nasales (conformément ou non à l'usage mycénien), mais ils sont sans doute tous à expliquer autrement.

Ainsi *l* manque dans *ka-ke-o-se* 137, *ka-ko-ti-ri-wo* 341, *ka-ke-u-wo* (?) 10, qu'on a compris ~ χαλκῆος, χαλκοτριβου<sup>335</sup>. La forme régulière est probablement attestée aussi, *ka-la-ko-wo* [ ] *ko* + *khalkoworgō* 341a. Dans ce dernier, l'hypothèse d'un oubli du signe *ro*, ou d'une omission de *r* à la manière mycénienne, sont inutiles, le signe *ro* ayant pu se trouver dans la partie perdue de l'inscription<sup>336</sup>. Pour les premiers, on ne peut pas admettre une omission graphique de *l*, qui serait sans aucun parallèle en cypriote; l'identification pourrait cependant être conservée au prix d'une altération phonétique irrégulière; +*khak-* (Mitford) est invraisemblable, même avec *ā*; mais on pourrait penser à +*khank-*; toutefois la nécessité de deux hypothèses pour le même mot +*khanko-trīwō* (la seconde serait que *b* > *w* après voyelle<sup>337</sup>) peut faire douter de l'identification.

*e-pe-ta-se* +*epetāse* 167c (p. 397) s'explique mieux comme une erreur pour la forme normale *e-pe-se-ta-se* (167, etc.)<sup>338</sup>: oubli du signe médian par une sorte de dissimilation.

La réduction occasionnelle de *s* final à *h* (et peut-être sa chute) est à l'origine des fréquentes graphies comme *to-po-e-ko-me-no-ne* | *po-se* | *pa-sa-ko-ra-ne* +*tom pob-ekhomenon pos P.*, 217 21, *a-ri-si-to-ke-le-o* +*klēo(h)* 359, *ti-mo-ke-re-ṭe-o-ku-na* +*o(h)* *gunā* 88a, *ka-po-ti* +*ka(h)* *pōthi* 264<sup>339</sup>.

La chute ou assimilation de l'occlusive est certainement phonétique dans *ka-si-ne-ta-i* 153 (dat. de) +*kasīnētā* (cf [cypr.] κα[']ίví-

<sup>335</sup> Mitford (voir *ICS*); doutes de Masson, *RDAC* 1977, p. 156<sup>3</sup>.

<sup>336</sup> V. Masson, *ICS ad loc.*, et *RDAC* 1977, p. 156.

<sup>337</sup> Comme en pamphylien, pour lequel v. Brixhe, pp. 81-8; mais le cypriote semble conserver *d* et *g* intervocaliques, cf. *me-ka* 264. (L'hypothèse que le signe cypriote *ga* représente une prononciation spirante est bien difficile).

<sup>338</sup> Cf. Mitford, *Minos* 7, 1961, p. 20: «omission, presumably accidental».

<sup>339</sup> Prononcé peut-être +*kappōthi* (opinion commune, ainsi Bechtel I, p. 421), plus justement +*ka ppōthi*.

τα, Hsch.)<sup>340</sup> et dans [sa]-ta-si-wa-na-to 15d, a-ri-si-to-wa-na-to (gén. sg.) 121, +wanattoh (et peut-être avec contraction te-mi-si-to-na-to 15c) (cf. crét.cent. κτ > ττ)<sup>341</sup>.

41. Le groupe *ns*, étant maintenu en arcadien, argien occidental, crétois central, thessalien, pourrait l'être aussi en cypriote. De fait, un maintien de \**ns* jusqu'à date récente est nécessaire pour expliquer les formes d'acc.pl. *ki-yo-na-u(-se)* ICS 90 4 et (1980) 2, 4 (Paphos), avec un traitement phonétique particulier +*-aus* de \**-ans* (lui-même pour \**-as*)<sup>342</sup>. En paphien même ce traitement est isolé: ICS 90 4 ta-se-ki-yo-na-u-ṣe-ne-a-se (sans doute +*tās kiyonaus*, mais +*neans*, +*neās*, +*neās* ?); (1980) 4 *ki-yo-na-u ... si-na-se*. Peut-être -*ās*<sup>343</sup> s'était-il généralisé dans l'article, puis étendu aux adjectifs. (Peut-être aussi (*ki-yo-n*)*a-u-se* et (*ne-*)*a-se* ne sont-ils que deux nuances de prononciation de +*/-ans/* où */n/* serait réalisé comme une sorte de voyelle nasale, \**[-aās]*; mais la différence graphique suppose plutôt une différence phonémique).

Dans les cas où l'omission graphique touche également le *s*, devenu +*h* (§§ 40, 42), le *n* n'était certainement plus prononcé (ou du moins n'était plus consonantique): *ki-yo-na-u* 1980 4 +*kiyonauh* (ou \**[-aāh]* */-ans/*<sup>344</sup> ?); *po-ro-ne-o-i* 264 4 +*phroneōhi* \**[-ōhi]* ?).

<sup>340</sup> V. Masson, ICS 171. —On attend *ī*, cf. γίγνομαι > γίνομαι. Cependant +*kasignētoi* 261 est à scander avec une deuxième syllabe légère (fin d'hexamètre), donc avec correptio (comme dans \**Aristokretēs ibidem*). Ceci confirmerait que la correptio n'a rien de spécifiquement attique (cf. §§ 6<sup>46</sup>, 43<sup>352</sup>).

<sup>341</sup> Masson, *Kadmos* 2, 1963, pp. 138-141. Pour le dernier exemple on a aussi proposé +*-ōnātō* (Risch 1965, 91); mais on ne connaît aucun exemple sûr de nom d'homme en -*onā/ητος* (Masson, lettre 2.81, qui pour la contraction ancienne compare cor 8<sup>e</sup> s. Σὸκλῆς, *SEG* XI, p. 191).

<sup>342</sup> Masson, *Kadmos* 19, 1980, pp. 71-2, 80 (corrigeant ICS 146). —Il n'est pas nécessaire de supposer un stade intermédiaire \**-auns*. —On peut comparer: (a) *ans* > *aus* dans une partie du suisse-allemand, p.ex. *Tause* < *Tanse* «récepteur pour transporter le lait sur le dos» (Risch, cf. lettre 10.80; v. Alb. Weber, *Zürichdeutsche Grammatik*<sup>2</sup>, Zurich 1964, § 40 pp. 58-60, 383; autres exemples *Hauf*, *Fäischter*, *feischter*, *föif*, *Brousch*); (b) *an* > *aun* (dans certaines conditions) en anglo-normand (v. Masson, *loc. cit.*) ainsi que dialectalement en romanche (notamment en Haute Engadine, où *aun* est conservé dans l'orthographe, quoique prononcé maintenant *ēm* ou *ēn*); (c) traitement différent, mais symétrique, en lesbien \**ans* > *ais*.

<sup>343</sup> Rappelons que le changement analogique *-as* > *-ans* dans les noms athématiques est sans doute une conséquence de l'alternance de sandhi *tans/tās* due à la réduction phonétique *tans* > *tas* devant consonne.

<sup>344</sup> Mais une graphie par trop éloignée de l'analyse phonémique est improbable.

Le cyprïote semble donc avoir, en partie du moins, connu la réduction de *ns* à  $\bar{s}$ , malgré sa position dialectale périphérique (sans doute sous l'influence des langues étrangères).

42. La consonne *h* n'est (en principe <sup>345</sup>) pas notée.

Le *h* ancien (initial) avait d'ailleurs peut-être disparu: *su-no-ro-ko-i-se* 217 28 suppose <sup>+</sup>*sun orkois* plutôt que <sup>+</sup>*sun horkois* <sup>346</sup>. On aimerait avoir d'autres indices, mais le témoignage des gloses est peu probant, l'esprit pouvant avoir été mal transmis.

Mais le cyprïote avait des *h* récents, issus de *s*, entre voyelles (*o-na-a-ko-ra-se* 231 2 <sup>+</sup>*Onāhagorās*) et à la finale (*ka-a-ti* 217 5 <sup>+</sup>*kah anti*, *we-po-me-ka* 264 1 <sup>+</sup>*wepoh mega*, ou <sup>+</sup>*wepo mmega*, cf. § 40<sup>339</sup>). Les gloses attestent ce traitement non seulement entre voyelles (καινίτα· κασιγνήτη, Hsch.), mais aussi à l'initiale (ὕγγεμος· συλλάβη, Hsch.) —ce qui, du point de vue de la phonologie diachronique, pourrait éventuellement être une raison (peu probante) d'admettre la chute préalable du *h*- ancien. A l'initiale, la graphie syllabique a presque uniquement *s* <sup>347</sup>; mais ce pourrait être un archaïsme graphique, ce dont on a peut-être d'autres exemples (le contraste entre les graphies cyprïote et étéocyprïote des noms en <sup>+</sup>*Aristo-*, § 44 fin). A l'intérieur aussi l'affaiblissement de *s* en *h* devait être souvent ignoré par la graphie cyprïote. Ainsi l'inscription bilingue 216 écrit en cyprïote (b 4) *a-la-si-o-ta-i* (datif), mais en phénicien (a 4/5) *'lhyts*, emprunté à une prononciation cyprïote <sup>+</sup>*Alahiōtās* <sup>348</sup>. Et si le nom phénicien *mnḥm*, 215 a 2, a été hellénisé en *ma-na-se-se* <sup>+</sup>*Mnāsēs* <sup>349</sup>, *ibidem* b 2, c'est probablement sur la base d'une prononciation cyprïote <sup>+</sup>*Mnāhēs* du nom grec. Il est probable que la prononciation soignée avait encore *s* là où la prononciation normale avait déjà *h*, et que la graphie épichorique (contrairement à celle des glossateurs) s'alignait plutôt sur la prononciation soignée. Mais en pratique on

<sup>345</sup> *h* secondaire se cache parfois, ou peut-être souvent, sous la graphie archaïsante *s*, voir ci-après.

<sup>346</sup> Bechtel 1, p. 402.

<sup>347</sup> Cependant *u-tu-ka*, 266 3, contient peut-être <sup>+</sup>*hun*~*σuv* (ainsi Masson *ICS*), cf. *su-tu-ka(-i)* 51, 304. La lecture <sup>+</sup>*un*~*áva* (Risch 1965, p. 92) éviterait l'anomalie graphique, mis en créerait peut-être une sémantique. Du reste une réduction phonétique plus poussée n'étonne pas pour une préposition.

<sup>348</sup> Cf. Masson 227-8 av.litt. (σ «tendant vers *h*»: c'est probablement trop peu dire).

<sup>349</sup> Cf. Masson 225/6. (La finale est inhabituelle: on a d'ordinaire *Mvāσéās*, *ibidem*).

peut presque dire que [h] pouvait être noté non seulement comme zéro mais aussi comme s. Il faut ajouter que les documents cypriotes s'étendent sur plusieurs siècles, au cours desquels [h] a dû progresser aux dépens de [s].

43. La *voyelle morte* des groupes de consonnes initiaux est identique à la voyelle qui suit le groupe (*to-se-pe-o-se* +*tō spēos*, 69, 75).

Celle des consonnes finales et des groupes finaux est *e*, indépendamment de la voyelle précédente (*po-to-li-ne* +*ptolin*, 69; *karu-xe* +*Kāruks*, 260)<sup>350</sup>.

Celle des groupes intervocaliques est identique tantôt à la voyelle qui suit, tantôt à celle qui précède: +*Aristokretēs a-ri-sI-to-kE-re-te-se*, 261.

On admet que le choix est déterminé par la coupe syllabique<sup>351</sup>: voyelle suivante si le groupe est tautosyllabique, voyelle précédente s'il est hétérosyllabique. On suppose donc p.ex. *ta-u-ka-na-po-ri-o* +*Dau|khnāphoriō* (75) avec correptio (ce qui est plausible). On n'hésite pas à conclure de *-wa-na-ko-to-se* etc. à une syllabation +*-a|kto-* (ce qui l'est moins), et même à expliquer les exceptions comme *e-ke-so-si* 217 31 à côté de *e-u-ka-sa-me-no-se* 181 2 (ou *mo-u-ke-se-te-ri-yo* 327 12 à côté de *a-ku-we-u-su-ti-ri-yo* 327 11<sup>378</sup>) par des irrégularités de la coupe syllabique, +*(h)ek|sōsi* à côté de +*eu|ksa-*, alors que cette hypothèse est tout à fait en l'air, et qu'une irrégularité graphique est a priori plus probable qu'une irrégularité phonétique fidèlement reproduite dans la graphie; est particulièrement peu vraisemblable la syllabation +*Ku|pro-k|ratiwos* imaginée pour rendre compte de la graphie *ku-po-ro-ko-ra-ti-wo-se* 84. On ne semble pas être conscient du fait que l'hypothèse même de flottements dans la coupe syllabique dans un état de langue donné, la possibilité de +*gra|sthi* dans une langue qui prononce normalement +*s|th*, ou inversement de +*k|s* dans une langue supposée prononcer normalement +*|ks*, ne vont nullement de soi. Il est vrai que —comme pour n'importe quel phénomène— des flottements se produiront

<sup>350</sup> V. § 38<sup>323</sup>.

<sup>351</sup> M. Schmidt, 1874, chez Meister, p. 176; Meister, *IF* 4, 1894, pp. 175-186; Hermann, *Silbenbildung*, pp. 181-3; opinion commune; Masson, *ICS* 74-7.

dans une période de transition entre deux états différents, ainsi pour la syllabation des groupes du type τρ en attique<sup>352</sup>; mais il semble que cette situation soit exceptionnelle.

En fait, le choix progressif ou régressif de la voyelle morte coïncide moins bien avec la syllabation probable du cyprïote (que celle-ci soit de type homérique ou attique) qu'avec la règle mycénienne sur l'omission ou la notation d'une consonne devant consonne (§ 9). Il semble en effet qu'on puisse poser comme règle: la voyelle morte est identique à la voyelle qui suit le groupe  $C_1C_2$  si  $C_1 > C_2$ , à celle qui le précède si  $C_1 < C_2$ .

44.<sup>353</sup> (a) Cette règle est abondamment vérifiée par les groupes contenant une occlusive:

$C_1 > C_2$ :

*kt, phth, bd*: *-(w)a-na-ko-to(-se)* 150, 162 *b*, 405, 406, 435; *ti-pe-te-ra-lo-i-po-ne* 143, *a-pi-ti-mi-li-ko-ne* 220 *b* 3; *a-pu-tu-pa-lo*<sup>354</sup>; *a-le-ko-to* IK 10; exception *a-le-ke-to-re* (+Alektōr) IK 7.

*ks, ps*: *to-ka-sa-to-ro* 168, *e-u-ka-sa-me-no-se* 181, *.a-pi-te-ki-si-o-i* 335, *wa-ki-si-yo* 327 14; cas «ambigus» (c.-à-d. où infection progressive et régressive se confondent, p.ex. *pa-ra-ka-sa-to-ro*): 49, 11 *b*, 79, 216, 365, 432; exceptions *e-ke-so-si* 217 31, *a-pa-su-ko* 154 *c*.

occlusive + liquide: *ku-po-ro-ne* 438, *ku-po-ro-pi-lo-se* v.simm. 158, 15 *f*, 40 (?), 84, 116, 142, 155, 179 (p. 398), *o-na-si-ku-po-ro(-se, -ne)* v.simm. 175, 67 (?), 103, 217 (1, 2, 2/3, 11, 30), 303 *a* (p. 402), 330, 331 *c*, 428, 444, *ti-mo-ku-pa-ra(-se)* v.simm. 96, 97, 101, 118, 125, 154 *b*, 175, *ku-pa-ra-ko-ra-se* v.simm. 155, 357, 393; *sa-ta-sa-to-ro(-se)* (+Stās-andros, -ō) v.simm. 21 *a*, 21 *b*, 49, 105, 106, 168, 176, 180, 201, 241, 371 (2x), 378, 416, 433, 446 (cf. étéocypr. *ni-ka-to-ro* +Nikandro- 195), *a-to-ro-ko-lo* (+Androklō) 233, *a-ti-ri-a-se*, *-(y)a-ta-ne* 215, 216, 220, *a-to-ro* 327 1: *a-to-ro-po(-i, -se)* 217, 3, 264 3, 4, 311; *pa-ti-ri*, *(ta-)ma-ti-*

<sup>352</sup> Le phénomène est probablement panhellénique (cf. § 40<sup>340</sup>); mais on l'observe dans la poésie attique.

<sup>353</sup> Suit un dépouillement, se voulant exhaustif, des exemples contenus dans ICS (1961), tenant compte aussi, mais de manière non exhaustive, de révisions et d'inscriptions publiées plus récemment.

<sup>354</sup> Masson chez Karageorghis, BCH 90, 1966, pp. 373-4.

*ri* [142], 167 2, 3, 182 b<sup>355</sup>, *ma-to-ro-se* 344 (p. 404); *le-ti-ri-(y)ose* 421, 438; *a-la-pi-ri-ya-ta-i* 217 8; *a-ko-ro-te-[ra-i]* 1 a; *a-ko-ro-ta-* (?) 313 et 314<sup>356</sup>; *a-ku-we-u-su-ti-ri-yo* 327 11 (ci-après<sup>378</sup>); *si-ko-lo-ne* 309, *a-mu-ko-lo-i* 220 b 3; moins décisifs (on pourrait penser que le second membre de composé est traité comme initial<sup>357</sup>) les anthroponymes en *-ke-re-te-se* (16 ex.), *-ka-ra-te-se* (3 ex.), *-ke-le-(w)e-se* (15 ex.), *-ke-re-wo-ne* (5 ex.), *-ku-lu-su-to-se* (208)<sup>358</sup>; non probants *a-po-ro-ti-ta-i* 234, *-ti-si-yo* 327 7 (pourraient aussi être +*Aphord-* comme en pamphylien); ambigus *a-ka-ra-to-se* 207, *pi-le-ke-le-we-se* 65; exceptions *ku-po-ro-KO-ra-ti-wo-se* 84 (le second élément n'est même pas écrit comme initial de mot)<sup>359</sup>, *pi-ki-re-wo* 360, p.-ê. *e-ke-ra-to* 306, et prob. *mo-u-ke-se-te-ri-yo* 327 12 (ci-après<sup>378</sup>).

occlusive + nasale: *ka-si-ke-ne-to-se* v.simm. 8 5, 92 3, 103 2, 164 b, 217 3, 5, 7/8, 12/13, 14, *ta-u-ka-na-po-ri-o* 309; *te-re-ki-ni-ya* 217 9, 18/19, 22; p.-ê. *o-ta-ma* (+*odmā*) 346, 347<sup>360</sup>; ambigu *ta-ta-ra-ka-ma-ta* 318 III 2<sup>361</sup>; exception *i-ki-ma-me-no-se* 217 3/4.

Une bonne partie des cas d'infection progressive après occlusive concernent une séquence voyelle antérieure + occlusive dorsale + autre consonne + voyelle non antérieure: *a-le-ke-to-re*, *e-ke-so-si*, *i-ki-ma-me-no-se*, p.-ê. *e-ke-ra-to*. Ce n'est cependant pas une règle: cf. *si-ko-lo-ne*, *a-le-ko-to*. Les cas *pi-ki-re-wo* et *ku-po-ro-ko-ra-ti-wo-se* se rapprochent des précédents, mais dans cet entourage l'infection progressive est néanmoins prédominante.

$C_1 < C_2$ :

*s* + occlusive dentale: *a-ri-si-to-se*, *-si-ta(-se)* 102, 118, 138, 327 9, 10, *a-ri-si-to-ti-mo-se* v.simm. 31, 40 (?), 102, 118, 136, 181, 261, 306, 331 b, 352, 359, 395, 436, 447, 450, p.-ê. 451, p.-ê. 327 14, *a-ri-si-ta-ko-ra-* 11 a, 86, 92, 115, 162 a; *a-ke-se-to* 364, *a-ke-se-*

<sup>355</sup> Et *e-pe-(se-ta)-se-ta-i-(ma)-ti-ri* 165 a 2, selon Risch 1965, p. 91 (probablement faute de copie du graveur).

<sup>356</sup> Neumann 1964, p. 331.

<sup>357</sup> Mais ce n'est généralement pas le cas avec +*stā-*, voir ci-dessous.

<sup>358</sup> *-ku-*: Neumann, *Kadmos* 9, 1970, pp. 166-9.

<sup>359</sup> *ni-ka-ko-ra-ti-wo-se* 123 n'est pas une erreur, mais +*Nikāgorātiwos*, Heubeck et Masson, *Kadmos* 1, 1962, pp. 151-2.

<sup>360</sup> Neumann, *Kadmos* 15, 1976, pp. 77-81.

<sup>361</sup> P.-ê. +*ta dragmata*, Neumann 1964, p. 331.

*to-ti-mo* v.simm. 151, 242, 331, 363, 407; *te-mi-si-to-ku-pa-ra-se* v.simm. 125, 15 c, 402; *ke-ro-ku-lu-su-to-se* 208<sup>(358)</sup>; *a-ku-we-u-su-ti-ri-yo* 327 11<sup>(378)</sup>; *mi-si-to-ne* 217 4, 5, 15; p.-ê. *mo-ne-mi-si-ta*<sup>362</sup>; *-ko-ra-sa-to-se* 264; malgré la coupe morphologique: *e-se-ta-se* 118, 163<sup>363</sup>, *-sa-ne* 261, *e-pe-se-ta-se* 103, 132 (?) 154, 167, *-sa* 142, *-sa-ne* 153, p.-ê. *-sa-te* 11 b, *ka-te-se-ta-se* 6, 85, 86, 154a, 220, 335, *-te-e-* 251, *e-pi-si-ta-i-se* (+*epi-stabis*) 264, *ne-wo-so-ta-ta-se* 220; devant particule figée: *to-so-te* (+*tos-de*), *ta-sa-te*, 217 28, 29, 30; ambigu (p.ex. *a-ri-si-ti-ya-u*): 94, 112, 151, 163, 166; 418; p.-ê. 327 12; erreurs: *e-pe-ta-se* 167 c (§ 40), *ka-ta-se-te-se* 315 (pour *ka-te-se-ta-se*; prob. influence de *ka-ta*); exceptions *ka-ra-si-ti* 264 (+*grasthi* «mange»), et à cause de la coupe morphologique *e-sa-ta-se* 92<sup>364</sup>, *e-pe-sa-ta-se* 93, *si-šo-to-ro-to* +[Lū]si-stortō 174<sup>365</sup>.

s + autre occlusive: *ta-sa-ke* 217 29 (+*tas ke* acc.pl.); *o-pi-si-si-ke* 217 29 p.-ê. +*opī sis-ke*; ambigu *ka-te-se-ke-u-wa-se* 2 3.

liquide + occlusive: *a-ra-ku-ro* et famille 217 8x, 306 6, 307; *a-ra-ko-se* 2, 3, *a-ra-ko-* 327 13, *ti-ma-ra-ko(-se)* 1, 4, 6, 29 a, 29 b, 91, 294 (p. 406); *a-ra-te-mi-ti* 1; *pi-ḷo-we-re-ḷo* 35<sup>366</sup>; *e-we-re-xa* 261 (+*ewerksa* et non \**ewreksa*: fin d'hexamètre); *o-lo-pi-o* 166 a, *ko-lo-ki-a-i* 219, *-a[-se]*<sup>367</sup>, *a-pi-ti-mi-li-ko-ne* 220 b 3, *e-u-we-le-to-ne*, *-to-to-se* 319 a, d, 320, 321, *ka-la-ko-* (?) 341 a; p.-ê. *so]-to-ro-pi-[ki* 229 b, *[so-to]-ro-pi-ki*, 231 (si +*storphingi*<sup>368</sup>); ambigu (p.ex. *o-ro-ko-ne*) 8 6, 174<sup>(13)</sup>, 217 28, 217 1; 261; 220 b 1; ambigu aussi *te-re-ki-ni-ya* 217 3x (τέρχνοϛ et τρέχνοϛ sont attestés tous deux).

<sup>362</sup> Neumann, *Kadmos* 12, 1973, pp. 159-165; doutes de Masson, *Coll. Chaumont*, p. 369.

<sup>363</sup> Aussi 91 4 ...*-i-ni-se-(e-se)-ta-se* (Neumann 1964, p. 330), et 165 a 2 (v. n. 355).

<sup>364</sup> Neumann 1964, p. 330.

<sup>365</sup> Neumann, *Kadmos* 14, 1975, pp. 169-173. L'une des détériorations superficielles du vase aurait fait disparaître le signe manquant (pp. 170-1). (Les autres signes sont intacts: seule leur forme inhabituelle (8<sup>e</sup> s. ') en rend plusieurs difficiles à reconnaître, v. *loc. cit.* et ICS).

<sup>366</sup> *Id.*, *ibidem*, pp. 167-9.

<sup>367</sup> Karageorghis, *Kadmos* 1, 1962, p. 149.

<sup>368</sup> Mitford, *CQ* 44, 1950, p. 101, et Masson, *ICS* 256, lisent στρόφιγξ, -γγι, qui est la forme commune (ion.-att.). Mais dans la partie alphabétique du digraphe 231 (v. la photo dans ICS, pl. XXXIX, 1), outre des mots sans rapport apparent avec la partie conservée du texte syllabique, on distingue [στ]ορφιξ. La forme ancienne a peut-être eu \*ʔ, avec vocalisation en o panhellénique [ʃ 34<sup>257</sup>], et traitement achéen *or* régulier. Sur les variantes de ce mot, v. encore Mitford, *loc. cit.*, pp. 104-5, et \*NK, index [v. n. suivante].

nasale + occlusive: un seul cas, irrégulier par la notation de la nasale, mais régulier dans le choix de la voyelle morte: *nu-mu-pa-se* 231 = NK 266 *b*, et maintenant *nu-mu-pa-i* NK 267 *b* (à côté de nombreux exemples en *nu-pa*), ce qui permettrait d'accepter *nu-mu-pa-i-se* pour ICS 352 1<sup>369</sup>. Cette exception, revenant ainsi (deux ou) trois fois —alors qu'on ne connaît aucun exemple de notation de la nasale dans *nT*, pourtant très fréquent, ni dans *nK*<sup>370</sup>— ne sera donc pas simplement fortuite. En vue d'une explication, comparer p.-ê. la «supériorité» des consonnes labiales dans l'escalier mycénien (*m* > *n*, *w* > *y*, § 10). Ou peut-être est-ce la voyelle *u*, par son arrondissement labial, qui renforce le *m* suivant (mais on ne connaît pas d'autre exemple mycénien ou cypriot d'influence d'une voyelle sur la notation ou non de la consonne suivante).

*w* + occlusive: un seul exemple, irrégulier par la notation consonantique de la voyelle *u* en diphtongue (on attendrait \**o-u-*), mais régulier dans le choix de la voyelle morte: *o-wo-ka-r.- +ouk ar* 264 3<sup>371</sup>.

*b)* Les groupes sans occlusive sont moins largement attestés:

*m* > *n*: *me-ma-na-me-no-i* 261 (ambigu *li-mi-ni-si-o-se* 428).

*w* — *r*: (ambigu *e-(u)we-re-ta-sa-tu* 217 4, 14).

*r* < *m*: *se-pe-re-ma-ṭo-[se]* 231, *e-re-ma-i-[(y)o]*<sup>372</sup>; *pa-ra-me-no-ne* 154, *-no-to-se* 131 (+*Parmenōn*); devant enclitique *a-u-ta-ra-mi* 235, *a-(u)-ta-ra-me* 236; exception: *wa-ri-mi-yo-ne* 327 13 (+*Warmiōn*); (ambigu *a-ra-ma-ne-u-se* 217 21).

*r* < *n*: *ku-me-re-na-i* 264 4, qu'on lit depuis longtemps [+]*κμερῆναι*, avec un thème qui serait aberrant en grec (-*ē-* au lieu de -*nā-*, qui n'est même pas suffixal), contient certainement +*kumernā-* (pour le *m* cf. éol. *κμερνῆτης* *E.M.*, c.-à-d. \**κμερνᾶ-τᾶς*). Nous proposons, avec la flexion athématique attendue en

<sup>369</sup> Masson, lettre 2.81. (NK = Mitford, *The Nymphaeum of Kafizin*, *Kadmos* Suppl. 2, Berlin 1980, qui ne nous a toutefois pas été accessible [en 1981]).

<sup>370</sup> \**T*, par exemple, note ici *t th d*.

<sup>371</sup> οὐκ ᾄρ' et non οὐ γάρ: Stiewe chez Neumann, *Kadmos* 13, 1974, p. 151<sup>(9)</sup>. —On rapproche des graphies alphabétiques comme créét. σποφδδαν, cor. Εφθετ-, locr. Ναφ-πακτιον (Neumann, *loc. cit.*, cf. ci-dessus § 35); toutefois cette comparaison entre faits syllabiques et faits alphabétiques n'est possible que s'ils reflètent un fait phonétique. —On ne retiendra pas l'explication de Neumann 1964, p. 331 (*o-wo-* pour éviter qu'on lise \**o-u-* comme dissyllabique).

<sup>372</sup> Masson, *REG* 82, 1969, pp. 021-2; *BCH* 95, 1971, p. 303.



cyprïote, et le même traitement de la désinence que dans 3 pl. *po-ro-ne-o-i* + *phroneōhi* (même vers), la lecture +*kumernāhi* < \**-āsi* < \**-ansi*, faisant donc de *te-o-i* un nom.pl. (le pluriel nous semble du reste convenir mieux au contexte, cf. vers. 2)<sup>373</sup>. La métrique fait toutefois difficulté<sup>374</sup>.

*r* < *w*: (ambigus *a-ra-wa-sa-tu* 343 a, p. 404, *e-pi-o-ro-wo* 177, p. 398; nom inconnu *o-ro-wa-ni-o-ne* IK 8; étéocypr. *pu-ru-wa-no* 195, *pu-ru-wo-so* 198).

*l* < *w*: *a-la-wo* 217 9, 18, 21.

*r* < *s*: *tu-ru-si-ya* (+*Thursiā* gén.) 419 (ambigus *e-ke-re-se* 3, *pe-re-se-u-ta-i* 181 3, *we-re-se-e* +*wersē*<sup>375</sup> 327 16).

Seuls les groupes *s* + sonante ne suivent pas notre règle ci-dessus:

*sl*: attesté dans +*EsI(o)-* ~ \**Εσ(θ)λ(o)-*; on a d'une part (*s* > *l*) *e-so-lo*-89 1 (?), 89 4 (?) et *BzN*<sup>376</sup> C 2<sup>(16)</sup>, 3<sup>(18)</sup>, 4b<sup>(20)</sup>, *e-sa-la-BzN* C 1a<sup>(14)</sup>; d'autre part (*s* < *l*) *e-se-lo*- 327 3, 327 7 (p. 403), *e-se-la*-435; ne témoigne pas [*e-s.*]-*lo-ti-mo*- 15 a.

*s* < *m*: *i-na-la-li-si-me-na* 217 26 (+*in-alālismena*, présent \**inalinō*); incertain *-ta-sa-mo-i-* (p.-ê. +*dasmōi*)<sup>377</sup> (ambigu *sā-sa-ma-o-se* +*Sasmāos* 168).

<sup>373</sup> Nous écrivions ceci avant de savoir que la même proposition a été faite déjà par Neumann, *Kadmos* 13, 1974, pp. 147-8 — avec cependant un *a* bref, p. 149<sup>(6)</sup> (tandis que +*phroneōhi* est un subjonctif), cf. arc. 3<sup>e</sup> siècle αξιουσι; il s'agirait d'un traitement tardif de *ns* (cf. § 41), indépendant du traitement τ̄ d'autres dialectes. Voir encore note suivante.

<sup>374</sup> Neumann, *loc. cit.*, p. 149, suppose +*theoi* (avec synizèse, comme aux vers 1 et sans doute 2), puis (Stiewe) +*de*, oublié par le graveur [*te-o-i-(te)*], puis +*kumernāhi* (note ci-dessus), obtenant ainsi ~ ~. C'est sans doute mieux que de considérer cet hexamètre comme maladroit. — Les trois occurrences de *θεός* dans cette inscription ont la synizèse (qui chez Homère n'existe pratiquement pas pour ce mot: deux cas sur des centaines d'occurrences); plutôt qu'une licence métrique, la prononciation monosyllabique est peut-être un fait phonétique (cf. les contractions); mais c'est alors la diérèse de +*phroneōhi* (vers 4) qui étonnerait. — On connaît une autre inscription cyprïote syllabique métrique: 261 (deux hexamètres). Le premier pied du vers 1 y est irrégulier: +*egō ēmi A* (*ristokretēs*), avec élision de *i* (cette inscription ne note pas l'élision), et peut-être avec crase +*egōm' A-*; en outre les proclitiques +*kab* (vers 1; ou *κάτα* apocopé selon Risch 1965, 91) et +*tās* (vers 2), tous deux devant consonne, y sont scandés brefs. On pourrait donc aussi admettre des irrégularités métriques dans 264, cependant pas n'importe lesquelles.

<sup>375</sup> Neumann, *Kadmos* 2, 1963, pp. 66-7 (*-se-e* + *-sē*).

<sup>376</sup> Mitford chez Masson, *BzN* 13, 1962, pp. 77-8 (et notes).

<sup>377</sup> Masson chez Karageorghis, *BCH* 93, 1969, p. 467.

Mais peut-être faut-il poser pour le cyprïote un «escalier» où le *s* soit plus «faible» qu'en mycénien. De fait, *s* doit avoir eu une ouverture plus grande en cyprïote que dans la plupart des autres dialectes, puisqu'il passe souvent à *h*. Cependant le cas de *sm* n'est pas décisif (un seul exemple sûr; or l'unique exemple de *km* a aussi, malgré la règle, l'infection progressive); et on ne voit pas bien comment ranger *s* par rapport à *l* et *r* (*l* et *r* devraient avoir le même rang; dans *-rs-* l'infection est progressive, dans *-sl-* on a les deux traitements). On pourrait néanmoins, à titre au moins pratique et provisoire, poser pour le cyprïote

$$k, p > t > m > n > w > r > s, l.$$

c) Groupes de trois consonnes. Le cyprïote a seulement 1 cas  $C_1 > C_2 > C_3$  (*ktr*, *ptr*; pas d'exemples connus) et  $C_1 < > C_3$  (p.-ê. *te-re-ki-ni-ya* 217 +*terkhnia*, ci-dessus (a); prob. *a: we-u-su-ti-ri-yo* 327 11; infection irrégulière dans *mo-u-ke-se-ti-yo* 327 12, qui a probablement aussi +*-striō*<sup>378</sup>). Le cas  $C_1 > C_2 < C_3$  n'existe plus (*s* entre occlusives ayant disparu au premier membre), ni  $C_1 < C_2 < C_3$  (\**-rst-* n'est pas admis). Dans c) \**mégisto-* > \**mékto-* (-*mē-ko-to-* 265 2), si on accepte cette hypothèse de Neumann<sup>379</sup>, le groupe \**-kst-* issu secondairement la syncope de *i* se serait réduit à \**-kt-* pour se conformer à la phonologie de la langue. De même \**-rst-* apparu dans les formes syncopées des noms (composés) en \**Arist(o)-* s'est réduit à \**-st-* ou \**-rt-* (cf. gr. *παστάδες* et *παρτάδες* < \**παρ-στάδες*<sup>380</sup>); les textes en cyprïote, à une exception près (*a-sa-ta-ko-ra* 418<sup>381</sup>) écrivent toujours *a-ri-si-t.-*, mais les textes étéocypriotes, outre *a-ri-si-to-no-se* (196 a 1), ont, dans les composés, les réductions \**Asto-* (*a-sa-to-* 195 2) et \**Arto-* (*a-ra-to-* 195 1, 196 a 1), qui ont probablement eu lieu en cyprïote déjà<sup>382</sup>.

<sup>378</sup> Neumann, *Kadmos* 2, 1963, pp. 62-3.

<sup>379</sup> Neumann, *KZ* 87, 1973, pp. 158-160, qui compare gr. *Φιλ(ισ)το-*, *μακάρ(ισ)τος*, et d'autre part les fréquentes réductions, dans diverses langues, de mots servant à interpellier. Autres cas de syncope cyprïote (il s'agit ici de mots longs): *Aristo-* (ci-après) et \**(i)s-trio-*, *kbrau*(\**i*)*zzomenon*, v. Neumann, *Kadmos* 2, 1963, p. 64. Noter que les conditions phonétiques sont semblables.

<sup>380</sup> Lejeune, *PH*, p. 138.

<sup>381</sup> L'index d'ICS (p. 412) porte par erreur 292.

<sup>382</sup> Cf. Neumann, *KZ* 87, 1973, p. 159.

45. En conclusion, la «règle de l'escalier» est suivie en cypriote de façon presque aussi constante qu'en mycénien: elle rend compte de la grande majorité des graphies attestées, et de la quasi-totalité des graphies «régulières» (si, des deux traitements graphiques possibles d'un groupe donné —infection progressive ou régressive— on appelle «régulier» celui qui est, sinon le seul attesté, du moins le plus fréquent).

Il faut ajouter que nous ne trouvons pas d'autre règle ayant une adéquation meilleure (ou équivalente). Ainsi celle de Hoffmann (infection régressive si la seconde consonne est une liquide, progressive sinon)<sup>383</sup> et celles (un peu plus compliquées) d'Ahrens et de Deecke<sup>384</sup>, pèchent pour les groupes occlusive + *t* ou *s* (dont les attestations étaient alors rares<sup>385</sup>) et quelques autres. Meister (v. § 43<sup>351</sup>) part de la syllabation, mais, comme celle-ci n'est pas connue a priori, il pose en pratique comme règles principales l'infection régressive pour les groupes admis à l'initiale, progressive sinon, ce qui rend compte de presque tous les cas, sauf le «cas particulier» —très fréquent— de *s* + occlusive (avec probablement *s* + *m*, tandis que l'unique exemple de *km* pourrait avoir un traitement accidentel). Si pour améliorer l'adéquation on suppose que les groupes tautosyllabiques sont ceux admis à l'initiale sauf *s* + occlusive (ou *m*), cette règle coïncide en pratique avec celle de l'escalier, mais phonétiquement elle revient à supposer, ad hoc, une syllabation qui diffère de celle(s) que suppose la métrique des dialectes grecs connus<sup>386</sup>.

Précisons —autre contre-épreuve— qu'on ne pourrait pas construire un «escalier» pour n'importe quel système de règles graphiques<sup>387</sup>.

<sup>383</sup> Chez Meister, *IF* 4, 1894, p. 175, bas (énoncée ici avec nos propres termes).

<sup>384</sup> *Id.*

<sup>385</sup> Voir *loc. cit.*, pp. 178, 185-6.

<sup>386</sup> Le cypriote ne devait pas faire exception. Dans les deux inscriptions cypriotes syllabiques métriques (cf. § 44<sup>374</sup>), les groupes suivants font position: avec infection progressive, *st* 261 1<sub>2</sub>, 1<sub>4</sub>, 264 2<sub>6</sub>, 3<sub>2</sub>, *rg* 261 2<sub>3</sub>, (*rks* 261 2<sub>6</sub>), avec infection régressive *mn* 261 2<sub>1</sub>, *sth* 264 1<sub>1</sub>; et les groupes suivants ne font pas position: avec infection régressive, *gn* 261 1<sub>5</sub>, (*kr* 261 1<sub>2</sub>, initiale de second terme de composé). (Les numéros sont ceux du vers et du pied.)

<sup>387</sup> Ce serait impossible si p.ex. l'infection était régressive seulement dans le cas d'occlusive + liquide; ce ne serait possible qu'au prix d'une exception s'il s'avérait p.ex. que *k* < *m* est une règle générale; ce serait sans intérêt (escalier à deux marches seulement) si p.ex. l'infection était régressive seulement dans le cas occlusive + non-occlusive (ou «occlusive ou *m*» + «consonne autre qu'occlusive ou *m*»). —Les princi-

L'accord est cependant relativement bon entre l'usage cyprïote et la séparation en fin de ligne dans les inscriptions alphabétiques (v. § 6). La seule exception (parmi les groupes attestés), nous venons de le voir, est celle des groupes  $s$  + occlusive, où l'infection progressive est très constante en cyprïote, tandis que l'usage alphabétique est flottant ( $s/C$  est prédominant, mais à condition d'éliminer les cas où intervient une coupe morphologique, qui en cyprïote ne joue généralement pas de rôle). Mais bien entendu on ne peut pas expliquer l'usage cyprïote *par* l'usage alphabétique: tout au plus les deux ont-ils une explication commune; mais on ne peut pas chercher celle-ci dans la syllabation, car ce serait renoncer à expliquer l'allongement par position (à cause des groupes occlusive +  $t$  ou  $s$ ), et la perte serait plus grande que le gain.

46. La règle de l'escalier est cependant différente en mycénien et en cyprïote:

(a) En mycénien elle s'applique à l'omission graphique d'une consonne devant consonne (qui en cyprïote n'a lieu que pour les nasales), en cyprïote au choix progressif ou régressif de la voyelle morte (qui en mycénien est en principe toujours régressif).

(b) Dans un groupe  $C_1 > C_2$ , le mycénien n'a jamais de graphie irrégulière (traitement 1), tandis que le cyprïote en a parfois (infection progressive).

(c) Les «escaliers» mycénien et cyprïote diffèrent légèrement (position de  $s$ , § 44b).

\* \* \*

47. Abordons, pour terminer, le problème de la nature et de l'origine de la règle de l'escalier.

Les syllabaires mycénien et cyprïote ont un ancêtre commun —ils remontent probablement<sup>388</sup>, l'un directement et l'autre indi-

pales conditions nécessaires sont: «si  $C^1C^2$  a le traitement 2, alors  $C^2C^1$ , s'il existe, a le traitement 1» (cf. § 9) et «si  $C^1C^2$  et  $C^2C^3$  ont le traitement 2, alors  $C^1C^3$ , s'il existe, a aussi le traitement 2» (cf. § 14). (On pourrait préciser ceci en introduisant certaines notions mathématiques, mais cf. § 9<sup>67</sup>).

<sup>388</sup> Voir Masson, *ICS* 37-8, 41-2.

rectement, au linéaire A, lequel notait une langue non grecque qu'on appelle conventionnellement minoenne. En va-t-il de même des règles graphiques? On pourrait imaginer que non: les Grecs ont appris des Minois le syllabaire<sup>389</sup>, c'est-à-dire la liste des signes avec leur valeur<sup>390</sup>, mais ils pourraient n'avoir appris que sommairement la manière d'écrire les mots (c'est-à-dire, d'abord, à écrire en minoen). Il est toutefois probable que, pour un procédé aussi cavalier que l'omission graphique de nombreuses consonnes, les Mycéniens ont suivi de près ou de loin l'exemple des Minois. En outre, bien que les conditions du bilinguisme aient pu être différentes en Crète et à Chypre, on notera que les règles graphiques en étéocyprite, autant qu'on les connaisse (grâce à des transcriptions de noms grecs: cf. § 44 *a* (-*tr*-), *b* (-*rw*-), *c* (-*st*-, -*rt*-)) sont les mêmes qu'en cyprite grec — c'est-à-dire que celui-ci aura emprunté à l'éétéocyprite non seulement le syllabaire, mais aussi les règles graphiques. (L'adaptation du syllabaire minoen ou resp. étéocyprite à la notation du grec est donc l'oeuvre de Grecs bilingues).

Les graphies mycénienne et cyprite sont souvent identiques: +*ekto*- -*e-ko-to*-, +*ento*- -*e-to*-. Les cas où le cyprite a l'infection progressive sont ceux où le mycénien en principe omet la première consonne: +*esto*-, myc. -*e-to*- (ou rarement -*e-so-to*-<sup>391</sup>), cypr. -*e-se-to*-. On est donc tenté de supposer mécaniquement que les règles mycénienne et cyprite remontent toutes deux à une «proto-règle» du linéaire A, qui écrivait \**ekto*- \**e-ko-to*-, +*ento*- \**e-to*-, et pour +*esto*- \**e-to*- sans exception. Cependant une telle hypothèse serait risquée: d'une part parce qu'elle ne permettrait guère d'expliquer l'introduction en (cyprominoen ou) étéocyprite de l'infection progressive, d'autre part parce que les

<sup>389</sup> Il n'y a pas de doute que les scribes des textes mycéniens étaient des Grecs, et non des Minois comme on l'a supposé parfois (ainsi Levin, *Kadmos* 11, 1972, pp. 129-139). Le tracé, et le répertoire, des signes B diffèrent de ceux de A. Des Minois auraient écrit le grec en linéaire A. Seuls des Grecs ont pu être «motivés» pour entreprendre de créer, à partir de A, un système graphique partiellement nouveau pour le grec.

<sup>390</sup> Peut-être même les adaptateurs ne connaissaient-ils qu'imparfaitement le syllabaire A, ce qui pourrait expliquer une partie des divergences dans l'inventaire des signes.

<sup>391</sup> § 15*b* (+*esto*- ne veut dire ici que «voyelle + *s* + occlusive + voyelle»; nous avons gardé ci-après cette convention pour le linéaire A, bien que le minoen ait vraisemblablement ignoré la voyelle *o*).

ressemblances entre les graphies mycénienne et cyprïote sont sans doute trop banales pour que l'hypothèse d'une parenté des règles graphiques soit nécessaire<sup>392</sup>.

48. Quoi qu'il en soit, il semble peu profitable d'aborder le problème par ce côté, car on ignore la combinatoire des consonnes en minoen. On peut seulement dire que les groupes de consonnes n'étaient sans doute pas inexistant<sup>393</sup> (car, bien que la tendance à leur élimination soit universelle, elle prend rarement une grande ampleur, et n'aboutit presque jamais entièrement<sup>394</sup>). Peut-être étaient-ils rares, mais ce n'est nullement certain: le contraste avec le syllabaire suméro-akkadien, où abondent les signes (C)VC, s'explique peut-être autrement; la constatation de Hester sur les toponymes préhelléniques<sup>395</sup> est peut-être à interpréter avec prudence; les noms Φαιστός, Ἀμνισός sont probablement minoens<sup>396</sup>; les mots grecs probablement minoens sont souvent à syllabes ouvertes, mais non toujours<sup>397</sup>; la tendance remarquable

<sup>392</sup> En fait l'usage cyprïote — qui note toutes les consonnes (sauf nasale devant occlusive) par un syllabogramme — ressemble moins au mycénien qu'au «hittite hiéroglyphique», cf. Gelb, *A Study of Writing*, p. 114 (mais nous n'avons pas examiné le choix de la voyelle morte). Rappelons que le hittite hiéroglyphique est attesté d'environ 1500 à 700, d'Anatolie centrale en Syrie septentrionale (Gelb, p. 82; voir aussi Laroche, *Mimos* 11, 1970, p. 116), et le cyprïote, du 8<sup>e</sup> au 3<sup>e</sup> s. (*ICS* 40 [174], 43-7).

<sup>393</sup> On pourrait obtenir des indices plus précis par un examen de la fréquence des séquences de deux syllabogrammes isovocaliques (cf. Palmer, *Int.*, pp. 27, 44<sup>1</sup>, à propos de myc. *wr*). Si, pour  $C_1$  et  $C_2$  donnés, la fréquence de  $C_1V_1-C_2V_2$  (dans l'hypothèse d'une infection régressive) [ou de  $CV_1-C_1V_2-C_2V$  (dans l'hypothèse d'une infection progressive)] est nettement plus élevée dans le cas  $V_1 = V_2$  que dans le cas  $V_1 \neq V_2$ , alors il est probable que le groupe  $C_1C_2$  existe en minoen et y reçoit le traitement graphique 2. (Simon, il est probable que le groupe  $C_1C_2$ , soit n'existe pas, soit est rare, soit reçoit le traitement 1.) Nous ne savons pas si ces statistiques ont déjà été faites.

<sup>394</sup> Avec le type (C)V généralisé, nous ne connaissons que les langues polynésiennes et mélanésiennes et une partie des langues bantou; le japonais admet en outre *n* antéconsonantique et quelques géminées. (En général, des chutes de voyelles font apparaître de nouveaux groupes de consonnes avant que les anciens aient tous disparu.)

<sup>395</sup> Ceux qui ont un suffixe typique (*-nth-*, *-rn-*, *-mn-*, *-tt-*, *-nd-*) auraient une nette préférence pour les syllabes ouvertes et n'auraient presque aucun groupe intérieur occlusive + consonne: *Mimos* 9, 1968, p. 221, résumant *RHA* 61, 1957, pp. 107-119. Mais cette étude est jugée «without conclusive results» par Hainsworth, *BICS* 16, 1969, p. 159. Noter les groupes de consonnes des suffixes.

<sup>396</sup> Morpurgo, *ibidem*, p. 161.

<sup>397</sup> Voir Neumann, *Glotta* 36, 1957, pp. 156-8 (νικόλεον, cf. *Gl.* 40, 1962, pp. 51-4). *Gl.* 38, 1959, pp. 184-6 (κίχωνα [?]), *Kadmos* 16, 1977, pp. 126, 128 (ῥᾱγ- [?], θύροος); Ruijgh, *Kadmos* 9, 1970, pp. 172-3 (σῆτός [?]); Masson, *BCH* 103, 1979, p. 67<sup>(62)</sup>

du grec crétois à l'assimilation des groupes de consonnes<sup>398</sup> n'est pas forcément liée à la phonétique du minoen un millénaire plus tôt; l'éétéocrétois semble au contraire riche en groupe de consonnes<sup>399)</sup> 400.

En tout cas il n'y a vraisemblablement aucun rapport entre le traitement graphique 1 ou 2 d'un groupe en mycénien et son existence en minoen; car même les langues pauvres en groupes de consonnes admettent généralement à la fois les types «s ou sonante + occlusive», où  $C_1 < C_2$ , et «occlusive + / ou r», où  $C_1 > C_2$ .

49. Il semble plus utile de réfléchir à la notion même de règle graphique, en essayant de se représenter concrètement comment le scribe écrivait et comment l'écriture s'enseignait.

On peut présumer<sup>401</sup> que le scribe prononçait les mots pour lui-même à mesure qu'il les écrivait, afin de noter ce qu'il entendait, et Ephron<sup>402</sup> pense que la graphie reflète simplement cette prononciation anormalement lente. Certaines fautes semblent confirmer ce marmonnement (§ 27<sup>215</sup>), mais d'autres le contredisent plutôt (§ 27<sup>216</sup> *na-to-ke*). Du moins un scribe un peu expérimenté devait-il être en mesure d'écrire les mots les plus courants sans avoir à se les prononcer en même temps. En tout cas l'hypothèse d'Ephron ne suffit pas à rendre compte des règles sur l'omission graphique et sur la voyelle morte, et on ne peut pas nier l'existence de règles (ou du moins de traditions) graphiques, puisque la même séquence <sup>s</sup>*sperma*, par exemple, est notée *pe-ma* par le scribe mycénien et *se-pe-re-ma* par le scribe cypriot.

(Τασοο-). On prendra garde que l'existence de nombreux mots sans groupes de consonnes n'est pas encore l'inexistence de mots à groupe(s) de consonnes; et que l'étude des emprunts est trompeuse, car celui qui l'entreprend ne pourra s'empêcher, en l'occurrence, de centrer son attention sur les mots grecs sans groupes de consonnes, d'où pétition de principe.

<sup>398</sup> Voir Buck § 86.

<sup>399</sup> Voir Guarducci, *Inscriptiones Creticae* III, Roma 1942, pp. 137-142; Jeffery, p. 413 (et p. 316) n° 19.

<sup>400</sup> La langue pour laquelle a été créée l'écriture crétoise est très probablement identique à celle des textes en linéaire A (§ 7<sup>55</sup>), et peut-être aussi à l'éétéocrétois. Dans le cas contraire, une partie de nos remarques seraient hors de propos.

<sup>401</sup> C'est considéré implicitement comme allant de soi par Chadwick, *PP* 13, 1958, p. 287 («say to himself... and write accordingly»), cf. Neumann, *Kadmos* 7, 1968, p. 41 («beim Aufsagen...»).

<sup>402</sup> *Minos* 7, 1961, pp. 73-5.

Noter aussi que contrairement aux Grecs classiques, dont le système graphique isolait les consonnes<sup>403</sup>, les scribes mycéniens ne devaient avoir aucune notion précise des consonnes (moins que des voyelles, des syllabes, etc., qui sont facilement isolables), ce qui limite la notion qu'ils pouvaient avoir des règles graphiques. On peut même se demander si ce qui est pour nous un groupe *CV* formait pour eux une unité indivisible<sup>404</sup>; si oui, ils ne pouvaient analyser les mots contenant des groupes de consonnes, fréquents en grec, que d'une façon confuse (cf. *pe-ma*) ou approximative (cf. cypr. *se-pe-re-ma*).

Un exemple, par chance, nous donne une idée de ce que pouvait être une règle graphique *explicite*, c'est celui de la ponctuation en vénète. De plus il s'agit justement d'une règle faisant dépendre la graphie de la syllabation. Dans l'orthographe vénète, il fallait entourer de deux points, d'une part toute lettre-voyelle initiale de syllabe, d'autre part toute lettre-consonne dans la partie finale de la syllabe (y compris *i* et *v* en second élément de diphtongue). Des tablettes votives découvertes à Este nous montrent qu'afin d'appliquer correctement cette règle on devait apprendre la liste des groupes de lettres où il ne fallait pas ponctuer: *vhr vhn vhl vb dr dn dl ... gr gn gl* (le digraphe *vb* note *f*; la liste comprend par raison de symétrie quelques groupes inexistants)<sup>405</sup>. Il s'agit donc, pour une règle assez simple, d'une pédagogie un peu lourde (mais efficace, à en juger par les inscriptions).

Mais il existait sans doute aussi des règles graphiques *implicites*, que l'apprenti scribe acquérait intuitivement par l'exercice, en ce sens qu'après avoir appris le syllabaire, puis avoir appris à écrire des mots, il devenait capable de résoudre par analogie le problème de la notation des autres mots (nouveaux ou oubliés).

50. Or il ne semble pas que la règle mycénienne sur l'omission graphique ait été explicite. Pour cela il aurait fallu que les

<sup>403</sup> Le concept même de consonne est peut-être plus récent; en tout cas il se référerait aux lettres et non pas directement aux sons.

<sup>404</sup> C'est le cas pour les Japonais, du moins selon Vos, *Lingua* 12, 1963, p. 353<sup>21</sup>; mais leur langue n'a que des syllabes de type *V* ou *CV* ou  $\bar{n}$  ou  $\bar{C}$  (= allongement d'un *p t k s* antévocalique suivant), et leur syllabaire n'a que des signes *(C)V* (et un signe pour  $\bar{n}$ ), deux différences avec le mycénien, qui avait beaucoup de syllabes fermées et quelques syllabogrammes *CCV* [corr.: le jap. a aussi *CyV* (signes diacrités)].

<sup>405</sup> Voir Lejeune, «Sur l'enseignement de l'écriture et de l'orthographe vénètes à Este», *BSL* 66, 1971, pp. 267-298; *Manuel de la langue vénète*, Heidelberg 1974, pp. 36-9.



scribes mycéniens apprennent en quelque manière la règle de l'escalier; or celle-ci n'aurait pas pu être formulée par consonnes comme ci-dessus § 9, mais tout au plus par séries de syllabogrammes; autrement dit il aurait fallu que les scribes apprennent le syllabaire dans un ordre phonétique systématique. Or un tel perfectionnement n'est pas vraisemblable à cette époque. De fait, l'existence des signes «supplémentaires», tout à fait sporadiques (§ 17), parle de façon nette contre l'existence d'un arrangement phonétiquement systématique du syllabaire. D'autre part, avec une règle explicite il est improbable qu'on ait pu avoir des exceptions (qui ne sont pas des erreurs) du type *a-ra-Ro-mo-te-me-no*.

Il est également peu probable que la règle mycénienne sur la voyelle morte ait été explicite. On ne voit pas, du reste, comment elle aurait pu être formulée (sans faire intervenir en quelque manière la notion de «colonne» de la «grille» moderne du syllabaire). La graphie des groupes à semi-voyelle, qui sont courants, est «libre» (*to-wo* ou *tu-wo*, voire *two*), ce qui semble incompatible avec une règle explicite.

Pour une partie des mêmes raisons, il ne semble pas non plus que la règle cypriote de l'escalier, sur la voyelle morte, ait été explicite.

51. La règle de l'escalier, et celle, beaucoup plus simple, du caractère régressif de la voyelle morte (§ 28), sont les seules règles graphiques mycéniennes à n'avoir presque pas d'exceptions — alors qu'entre  $C_1V-C_2V$  et  $C_1C_2V$  (lorsqu'un signe complexe existe, § 17), entre  $CV-wV$  et  $Cu-wV$  (§ 30), entre  $wi-jV$  et  $u-jV$  (pour *wy*, §§ 30, 37), ou entre zéro et *-ka* (pour *ks* final, cas où la règle de l'escalier est inapplicable, § 23), on rencontre les deux possibilités avec des fréquences comparables.

Ce contraste entre les deux groupes de règles tient sans doute d'abord au fait que les premières s'appliquent à des choix (traitement 1 / traitement 2; infection régressive / infection progressive) qui reviennent à tout moment (presque à chaque ligne, et souvent plusieurs fois par ligne), tandis que les secondes s'appliquent à des choix beaucoup plus rares<sup>406</sup>. Toutefois il semble aussi que la règle de l'escalier,

<sup>406</sup> En cypriote aussi la règle de l'escalier est à peu près constante, et celles sur la graphie des consonnes finales de proclitiques le sont autant, tandis qu'il y a flottement, à première vue, entre  $(C)i-V$  et  $(C)i-yV$ , entre *ga* et *ka*. Là encore, mais moins nettement qu'en mycénien, la régularité est en rapport avec la fréquence.

étant une règle graphique implicite et néanmoins presque constamment respectée, doit avoir une base phonétique évidente.

Si on compare les groupes où  $C_1 > C_2$  et ceux où  $C_1 < C_2$ , on a nettement l'impression que dans les premiers  $C_1$  est «explosif», tandis que dans les seconds il ne l'est pas<sup>407</sup>. Saussure nous a rendu le mauvais service de lier les mots *explosif* et *implosif* à une théorie de la coupe syllabique<sup>408</sup>, en leur attribuant conventionnellement le sens respectif de «appartenant à la partie initiale/finale de la syllabe»; et cette terminologie a malheureusement été largement adoptée dans les pays de langue romane. Nous ne la suivons pas, et par explosif nous entendons simplement: dont l'explosion se détache, est audible.

Nous pensons donc (§ 10) —très banalement— qu'en mycénien une consonne est notée ou non devant une autre selon qu'elle s'en détache plus ou moins nettement pour l'oreille.

La même principe vaut aussi pour  $i u$  comme second élément de diphtongue: si  $u$  est mieux traité (presque toujours noté) que  $i$  (généralement omis), c'est apparemment parce qu'il contraste davantage avec la voyelle précédente (sans doute parce que l'articulation de  $u$  demande un double mouvement, recul de la langue et arrondissement des lèvres): cf. plus tard en grec moyen  $\alpha\iota\ \omicron\iota > \bar{e}\ \bar{u}$  mais  $\alpha\nu > av\ ev$ <sup>409</sup>; en outre, c'est après  $a\ o$ , presque jamais après  $e$ <sup>410</sup>, que  $i$  est parfois noté, tandis que c'est surtout après  $o$  que  $u$  est parfois omis (cf. aussi § 15 [b] fin).

Pour les consonnes, l'«audibilité» ou l'«explosivité» de l'une d'elles devant une autre est surtout une question de différence d'aperture, d'où la «règle de l'escalier» (§§ 9-10). Mais même les cas qui font exception à cette dernière sont peut-être conformes au principe général. Ainsi la notation occasionnelle, contre la règle, de  $s$  devant occlusive (§ 15 b), rappelle le doublement graphique de  $\sigma$  devant consonne (surtout occlusive) en grec alphabétique (comme si  $s$  en cette position était prolongé en grec). La notation occasionnelle de  $l\ r$  devant  $m\ w$  (§ 15 a) pourrait aussi avoir des causes phonétiques

<sup>407</sup> Cf. les formulations de Lejeune, v. ci-dessus §§ 2c*g*, 8*b*, quoique Lejeune entende ces mots au sens de Saussure.

<sup>408</sup> Cf. aussi Hermann, *Silb.*, p. 2 (bas).

<sup>409</sup> Cette différence est peut-être un universel phonétique, c'est-à-dire commune à la plupart des langues du monde ayant des diphtongues; mais peu importe ici.

<sup>410</sup> On cite cependant *a-pe-i-si*, prob. <sup>+</sup>*ap-eisi*, KN Od 666.

(peut-être l'occlusion ou l'arrondissement des lèvres font-ils diminuer l'apperture et renforcent-ils ainsi l'articulation de la liquide). L'omission de *t* devant *s* est vraisemblablement due (§ 13) à ce que /*t* + *s*/ se combinent en *\*[cc]* (à condition qu'on admette que [*c*] est noté comme [*s*]). L'omission des consonnes finales<sup>411</sup>, et même, parfois, d'un groupe final occlusive + *s* (§ 23), est à mettre en rapport avec l'articulation relativement faible des consonnes finales<sup>412</sup>. Mais de façon générale le fait qu'une consonne devant consonne se «détache» peu pour l'oreille, et soit donc omise dans la graphie, n'a rien à voir avec une «faiblesse articulatoire»; de fait, bien que l'un et l'autre soient omis graphiquement en mycénien, *s* devant occlusive a subsisté jusqu'à nos jours en grec moderne (sauf dialectalement), et *n* devant occlusive a subsisté longtemps (partiellement jusqu'à nos jours: *nd* ~ *d*)<sup>413</sup>.

52. La raison pour laquelle la «règle de l'escalier», c'est-à-dire en gros l'aperture, joue son rôle dans le choix de la voyelle morte en cypriote est assez obscure. On peut cependant penser, en s'inspirant de l'exception *nu-mu-pa-* (§§ 38, 44 *a* fin), que *ra* dans *a-ra-te-mi-ti*, *si* dans *a-ri-si-to-*, etc., visent à noter en quelque sorte un *r*, *s* voyelle (coloré alors par la voyelle immédiatement contiguë, celle qui précède), tandis que *ka*, *-to-* de *to-ka-sa-to-ro* visent à noter une consonne explosive, et accompagnée par conséquent d'une voyelle d'anaptyxe (dictée alors, par anticipation, par la voyelle qui suivra); ces deux phénomènes apparaîtraient lors de la prononciation artificiellement lente mentionnée § 49, qui fait apparaître des «quasi-syllabes», ce qu'on pourrait symboliser par *a|ri:̣s|to-*, *a:̣r|te|mi-*, *do:̣k<sup>a</sup>|san:̣d<sup>o</sup>|ro-*.

Rappelons encore le parallélisme entre les graphies mycénienne et cypriote *-.e-ko-to-* et alphabétique *-εϕτο-*, pour lequel nous n'avons trouvé qu'une explication assez faible, l'anticipation (§ 28). Alors qu'en mycénien cette infection régressive est commune à tous les groupes de consonnes, en cypriote elle est déterminée par la règle de l'escalier (*k* > *t*).

<sup>411</sup> Et donc, si l'on veut, la position de # (§ 23<sup>168</sup>) en tête de l'escalier.

<sup>412</sup> Qui est destinée à marquer la différence entre *-es e-*, *-et e-*, *-ent e-* (quand ces finales existent) et *-e se-*, *-e te-*, *-en te-*, et qui est aussi à l'origine des traitements sanskrits *-ad a-*, *-ann a-*, qui sont comparables à une lénition (on appelle ainsi le phénomène où p.ex. *-ata-* > *-ada-* par différenciation de *-atta-* > *-ata-*, v. A. Martinet, *Economie des changements phonétiques*, Berne 1964, pp. 142-3).

<sup>413</sup> Cf. Doria, *AIV* 119, p. 724; 120, pp. 645/6.

53. Expliquer la notation ou l'omission d'une consonne devant une autre par son audibilité, et celle-ci par leur différence d'aperture, n'est-ce pas revenir finalement à la thèse syllabiste que nous rejetions au début, si l'on songe que l'aperture est une notion élaborée par Saussure pour rendre compte des règles de syllabation ? Nous ne le pensons pas.

D'une part, l'ordre, et les classes d'ex aequo, de l'«escalier» diffèrent quelque peu de ceux des degrés d'aperture (§ 10, fin), ce qui suffit à rendre les règles graphiques très différentes de règles de syllabation (en ce sens que la répartition des groupes de deux consonnes entre les traitements 1 ou 2 est loin de coïncider avec ce que pourrait être une répartition entre groupes à prononciation hétérosyllabique ou tautosyllabique), sans compter qu'en grec (archaïque) la coupe syllabique ne dépend pas de l'aperture (§ 5).

D'autre part, l'aperture d'une consonne est en fait une donnée première, observable. Seulement elle ne se laisse pas décrire de manière adéquate par un seul nombre (degré), autrement dit elle ne permet pas de classer toutes les consonnes les unes par rapport aux autres sur une échelle unique, et ceci pour diverses raisons: seules sont réellement comparables les apertures de consonnes de même lieu d'articulation; certains phonèmes ont une aperture variable selon les cas (ainsi *s* lorsqu'il «tend vers *h*»); certains phonèmes ont une occlusion intermittente (*r*), ou n'empêchent pas la sortie de l'air (nasales), ou ont deux lieux d'articulation (deux minima de la section du canal buccal, ainsi *w*), ou encore différent entre eux par la forme du passage laissé à l'air (*s*:  $\theta$ ). On ne peut donc employer l'aperture pour un classement unidimensionnel que moyennant des aménagements, une construction plus ou moins arbitraire. Comme une notion approximative de l'aperture suffit déjà pour constater que la syllabation dépend (pour une bonne part) de l'aperture (en effet la coupe syllabique tend à se placer entre une séquence d'aperture décroissante et une séquence d'aperture croissante), la notion plus précise des degrés d'aperture saussuriens est construite en tenant compte des propriétés syllabiques à expliquer. Or c'est seulement sous cette forme aménagée, qui n'a pas à nous concerner ici, que l'aperture «dépend» de la syllabation. On peut donc dire que les propriétés articulatoires des consonnes déterminent non seulement, de façon

générale, des syllabations optimales —ce que décrit en première approximation la notion saussurienne de degré d'aperture— mais aussi, dans le cas particulier du mycénien et du cypriot, des tendances dans la graphie syllabique —décrites en première approximation par la règle de l'escalier. Les similitudes entre l'ordre de l'escalier et celui des degrés d'aperture viendront de ce que le premier, pensons-nous, s'explique largement par les mêmes faits qui sont à la base de la définition du second, à savoir principalement l'aperture au sens complexe et vague indiqué ci-dessus. Nous n'avons toutefois pas entrepris les recherches phonétiques permettant de préciser ces faits et cette dépendance (et d'éprouver cette hypothèse).

54. En conclusion, la graphie mycénienne des groupes de consonnes (omission ou non d'une consonne devant une autre) ne se laisse pas ramener à une formule explicite, simple et unique. La place de la coupe syllabique (qui, elle, obéit à une telle formule, § 5), n'y joue à notre avis aucun rôle. La règle de l'«escalier» (§ 9) n'est qu'un résumé pratique et approximatif d'usages reflétant le fait qu'une consonne devant une autre s'en détache plus ou moins nettement, phénomène qui dépend principalement de l'aperture, mais dont le détail est assez insaisissable.

Nous pensons cependant avoir pu dégager certains principes et certains détails de leur application, et, accessoirement, préciser certaines lectures et certains points de phonétique historique<sup>414</sup>.

#### ADDENDA

Voir maintenant Risch 1983, qui traite aussi un grand nombre des points abordés dans notre article.

§ 12 (*mr*). Noter Σῶμοροτιδᾶ et Μανδροκλεος dans la même inscription, Jeffery, p. 270 n° 25.

<sup>414</sup> Cf. aussi —outre les points cités au sommaire— les remarques sur myc. *anioko* 27, *karaapi* 11<sup>72</sup>, *kazoe* 21, *mato(ro)puro* 34, *porodumate* 23<sup>167</sup>; cypr. + στοροφιγξ 44<sup>(368)</sup>; gr. ἄρην 33<sup>245</sup>, ἄρμα 14<sup>89</sup>, δάμαρ 23<sup>(167)</sup>, Διό(ώ)νυσος 25<sup>186</sup>, 23<sup>169</sup>, ἔμβρυον 12<sup>74</sup>, εὔριπος 35<sup>(260)</sup>, θρόνος 34<sup>(256)</sup>, θῶρᾶξ 23<sup>(169)</sup>, ἰσχὺς 15<sup>(97)</sup>, κάρᾱ 11<sup>72</sup>, κρῖ 24<sup>183</sup>, -τέον 37<sup>309</sup>, φάσγανον 15<sup>(105)</sup>, χέρς 23<sup>(166)</sup>; i.-e. \**deiwos* 37c; sandhi 24<sup>(182)</sup>, 25<sup>(185)</sup>, 51<sup>(412)</sup> (Les numéros sont ceux des paragraphes).

§ 22 (+-*kst*-). Ajouter *\*tekstōn te-ko-to*, vu l'étymologie probable de ce mot par contamination de *\*tēksōn* et du nom d'agent, Kuiper chez Mayrhofer, *Kurzg. etym. Wb. d. Altindischen* I, p. 468, et maintenant Mayrhofer, *Anz. d. ph.-hist. Kl. d. Österr. Akad. d. Wiss.*, 1982, p. 249 (ce nom d'agent était plus vraisemblablement *\*tekstēr* que *\*tēkstōr*).

§ 25. Autres exemples: *ta-pa-e-o-te* KN B 823, prob. *+tā par-ehontes* (Ruijgh, *ŽA* 31, 1981, p. 50<sup>20</sup>, citant Scherer), et inversement *ko-to-na-⟨ma⟩-no-no* *+ktoinān anōnon*, Morpurgo Davies, *\*PdP* 15, 1960, p. 469 (chez Risch 1983, p. 378<sup>24</sup>; supprimer la mention de ce mot ci-dessus § 27).

§ 29 et n. 224. Contrairement à Panagl, nous pensons cependant que *wa-na-ka-te* résulte d'une simple analogie (au sens du § 49, fin) ou imitation de *wa-na-ka*, et non d'une unification intentionnelle.

§ 37c. *ā* de ἐλάσσων etc. remplace *\*ā* et non *\*en*.

§ 37g. Réflexion faite, il n'est pas invraisemblable que *\*wy* ait été conservé en achéen oriental, pour peu qu'il ait subsisté d'avord jusqu'à l'apparition des *\*y* secondaires, p.ex. *\*kordyā* «cœur».

§ 41. Comme intermédiaire phonétique entre *\*ans* et *ās/ais/aus*, au lieu des réalisations avec voyelle nasale proposées dans le texte de façon gratuite, on supposera plutôt *\*ans* avec un *n* sans occlusion, comme on l'entend en hongrois dans *pénz*, *tizenhét*, ou en italien dans *penso*. — Aux parallèles signalés n. 342 pour *\*ans* > *aus*, ajouter: (d) *\*-ons* > *-ous* avec diphtongue en locr. occ. d'Oeanthée (Risch, *MH* 6, 1949, p. 22 = *Kl.Schr.*, p. 199); (e) proto-slave *\*an* (v.sl. *o*) a dû avoir une prononciation voisine de proto-sl. *\*au* (v.sl. *u*), donc p.-ê. *\*[āū]* (cf. A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves* I, Lyon-Paris 1950, p. 146 § 64, à lire cependant avec critique), car d'une part il donne *u* comme lui en russe, tchèque, serbo-croate, et d'autre part on a dès le slave commun des cas de flottement entre «*o*» et «*u*» (v. Meillet-Vaillant, *Le slave commun*<sup>2</sup>, Paris 1965 (nouveau tirage), pp 61-62 § 70; cf. encore Ślawski cité dans *BSL* 45/2, 1949, p. 187).

§ 44<sup>373</sup>. Doutes sur *\*kumerēnai* déjà chez Cowgill, *Lg.* 40, 1964, p. 357, et chez Beattie, *\*RhM* 101, 1958, p. 144, cité par Cowgill et par Neumann.

§§ 49, 52. Comparer au problème de la voyelle morte celui de la notation de *a* dans la transcription grecque alphabétique des noms arméniens (v. R. Schmitt, *FIG* 6, pp. 424-5), et p.-ê. les faits analogues pour l'hébreu (p.ex. *Yiṣḥaq* יִשְׂחָק).

CH-1000 Lausanne 7  
Case Postale 25

RÉMY VIREDAZ

#### RÉFÉRENCES

*Coll.Gif* (1956), *Coll.Pavia* (1958), *Coll.Wingspread* (1961), *Coll.Cambridge* (1965), *Symp.Brno* (1966), *Cgr.Roma* (1967), *Coll.Salamanca* (1970, = *Minos* 11-12): voir le suivant, p. 16, ou *Docs.*<sup>2</sup>, p. 595.

- Coll. Chaumont* = *Colloquium Mycenaeum. Actes du sixième Colloque International sur les textes mycéniens et égéens (Chaumont sur Neuchâtel, 1975)*, éd. Risch - Mühlestein, Genève 1979.
- Coll. Nürnberg* = *Res Mycenaeae. Akten des VII. Internationalen Mykenologischen Colloquiums (Nürnberg 1981)*, éd. Heubeck - Neumann, Göttingen 1983.
- Docs.*<sup>2</sup> = Ventris - Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge 1973 (pp. 1-381 = <sup>1</sup>1956; pp. 527-594 = Chadwick, «Mycenaean Glossary»).
- FIG 6* = *Lautgeschichte und Etymologie, VI. Fachtagung d. Idg. Gesellschaft (Wien 1978)*, Wiesbaden 1980.
- ICS*: v. Masson. — *IK*: v. Mitford.
- Lex.* = A. Morpurgo Davies, *Mycenaeae graecitatis lexicon*, Roma 1963.
- MGV I* = Chadwick - Baumbach, «Mycenaean Greek Vocabulary», *Glotta* 41, 1963, pp. 157-271; *MGV II* = Baumbach, «Mycenaean Greek Vocabulary II», *Glotta* 49, 1971, pp. 151-190.
- Stud. Palmer* = *Studies in Greek, Italic, and Indo-European linguistics, offered to L. R. Palmer*, ed. Morpurgo Davies - Meid, Innsbruck 1976.
- Bechtel, F., *Die griechischen Dialekte*, 1, Berlin 1921, 1963<sup>2</sup>.
- Brixhe, C., *Le dialecte grec de Pamphylie*, Paris 1976.
- Buck, C. D., *The Greek dialects*, Chicago 1955<sup>3</sup>, 1973<sup>5</sup>.
- Chantraine, P., *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris 1968-1980.
- , *Morphologie historique du grec*<sup>2</sup>, Paris 1961.
- Doria, M.: v. § 2<sup>8</sup>.
- Gelb, I. J., *A Study of Writing*<sup>3</sup>, Chicago 1969.
- Grammont, M., *Phonétique du grec ancien*, Lyon 1948.
- Henry, V., *Eléments de sanskrit classique*, Paris 1902, 1963.
- Hermann, E., *Silbenbildung im Griechischen und in den andern indogermanischen Sprachen*, Göttingen 1923, 1978.
- Jeffery, L., *The local scripts of archaic Greece*, Oxford 1961.
- Lejeune, M., *Mémoires de philologie mycénienne*, I, Paris 1958; II, Rome 1971; III, Rome 1972.
- , *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris 1972.
- Masson, O., *Les inscriptions chypriotes syllabiques*, Paris 1961.
- Mitford, T. B., *The inscriptions of Kourion*, Philadelphia 1971.
- Neumann, G., c.r. d'ICS dans *Gnomon* 36, 1964, pp. 327-332.
- Palmer, L. R., *The interpretation of Mycenaean Greek texts*, Oxford 1963.
- Risch, E., c.r. d'ICS dans *Kratylos* 10, 1965, pp. 88-94.
- , «Probleme bei der Schreibung von Hiat und Kompositions-fuge im Mykenischen», *Coll. Nürnberg*, 1983, pp. 374-390.
- Ruijgh, C. J., *Études sur la grammaire et le vocabulaire du grec mycénien*, Amsterdam 1967.
- Schwyzler, E., *Griechische Grammatik I*, München 1939.
- Troubetzkoy, N. S., *Principes de phonologie* (trad. Cantineau), Paris 1964, 1970 (Troubetzkoy, *Grundzüge der Phonologie*, 1939<sup>1</sup>, Göttingen 1971<sup>5</sup>.)
- Vilborg, E., *A Tentative Grammar of Mycenaean Greek*, Göteborg 1960.

\* = non vidi.